



National Library  
of Canada

Acquisitions and  
Bibliographic Services Branch

395 Wellington Street  
Ottawa, Ontario  
K1A 0N4

Bibliothèque nationale  
du Canada

Direction des acquisitions et  
des services bibliographiques

395, rue Wellington  
Ottawa (Ontario)  
K1A 0N4

*Your file    Votre référence*

*Our file    Notre référence*

## NOTICE

The quality of this microform is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Reproduction in full or in part of this microform is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30, and subsequent amendments.

## AVIS

La qualité de cette microforme dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

La reproduction, même partielle, de cette microforme est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30, et ses amendements subséquents.

L'ÉVOLUTION DE LA CRITIQUE LITTÉRAIRE FÉMINISTE AU QUÉBEC DEPUIS 1970

Mémoire  
présenté dans le cadre du  
Programme spécial  
d'études individualisées

par Lynn Lapostolle

comme exigence partielle en vue de l'obtention  
du grade de Maîtrise ès arts (M.A.)  
Université Concordia  
Montréal, Québec, Canada

Avril 1992

© Lynn Lapostolle, 1992



National Library  
of Canada

Acquisitions and  
Bibliographic Services Branch

395 Wellington Street  
Ottawa, Ontario  
K1A 0N4

Bibliothèque nationale  
du Canada

Direction des acquisitions et  
des services bibliographiques

395, rue Wellington  
Ottawa (Ontario)  
K1A 0N4

*Your file* *Votre référence*

*Our file* *Notre référence*

**The author has granted an irrevocable non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of his/her thesis by any means and in any form or format, making this thesis available to interested persons.**

**L'auteur a accordé une licence irrévocable et non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de sa thèse de quelque manière et sous quelque forme que ce soit pour mettre des exemplaires de cette thèse à la disposition des personnes intéressées.**

**The author retains ownership of the copyright in his/her thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her permission.**

**L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège sa thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.**

ISBN 0-315-81025-4

**Canada**

## SOMMAIRE

## L'ÉVOLUTION DE LA CRITIQUE LITTÉRAIRE FÉMINISTE AU QUÉBEC DEPUIS 1970

Lynn Lapostolle

Cette recherche a pour but principal de retracer l'évolution de la critique littéraire féministe au Québec depuis l'émergence de ce qu'il est convenu d'appeler la deuxième vague du féminisme. Si *d'elles* et *Quand je lis je m'invente* de Suzanne Lamy restent des ouvrages majeurs pour la critique littéraire féministe, l'un et l'autre ont vu le jour au cours d'une période de foisonnement de l'écriture des femmes.

Cette étude cherche donc en suivant, jusqu'à la publication de *Quand je lis je m'invente*, la trajectoire dans laquelle s'inscrit *d'elles* pour dégager les principales tendances de la critique féministe depuis 1970.

Après ce survol, elle propose quelques pistes de réflexion pour la critique à venir.

## REMERCIEMENTS

Pour leur travail et leur patience, mille et un mercis aux membres de mon Comité de soutenance de maîtrise, monsieur Pierre L'Hérault et madame Sherry Simon, co-directeur et co-directrice, et madame Louise Dupré. Mes plus sincères remerciements également aux parents, amies et amis qui m'ont aidée à mener mon projet à terme.

Je dis: «amoureuse critique».

Anne-Marie Alonzo  
*La Vitesse du regard*

## TABLE DES MATIERES

SÉQUENCE 0 : PRÉ-TEXTE	1
CRITIQUE LITTÉRAIRE FÉMINISTE OU AU FÉMININ	7
SÉQUENCE 1 : INVISIBILITÉ DES FEMMES. LA GRANDE NOIRCEUR	9
SÉQUENCE 2 : SENS NOUVEAU DANS LE SENS	10
SÉQUENCE 3 : SENS NOUVEAU <i>EN MOUVEMENT</i> DANS LE SENS	11
QUESTION D'ITINÉRAIRE	11
DE LA DIFFICULTÉ DE LA MULTIPLICITÉ	15
LES ANNÉES SOIXANTE ET LA PRESSE FÉMININE (À TENDANCE FÉMINISTE)	17
PRESSE FÉMININE (À TENDANCE FÉMINISTE) DES ANNÉES SOIXANTE	18
LES ANNÉES SOIXANTE-DIX : NAISSANCE DE LA PRESSE FÉMINISTE	19
PRESSE FÉMININE (À TENDANCE FÉMINISTE) OU FÉMINISTE DES	
ANNÉES SOIXANTE-DIX	22
NUMÉROS SPÉCIAUX SUR LES FEMMES PARUS DANS LA PRESSE MIXTE	26
LA PRESSE FÉMININE À TENDANCE FÉMINISTE : L'EXEMPLE DE CHATELAINE	29
AILLEURS DANS LA PRESSE	40
DE QUELQUES PRODUCTIONS RÉVÉLATRICES	51
LA MARQUE DU FÉMININ : «FEMME ET LANGAGE»	53
1975 : L'ANNÉE DE LA FEMME... NICOLE BROSSARD	58
MAIR VERTHUY ET LA TOPOGRAPHIE DE LA LITTÉRATURE FÉMININE	60

CHRISTIANE HOUDE ET LA CRITIQUE AU FÉMININ	62
GABRIELLE FRÉMONT : DE LA SINGULARITÉ DES OEUVRES DE FEMMES	
COMME STRATÉGIE DE LECTURE	65
D'ELLE, SUZANNE LAMY	67
TROISIEME SÉQUENCE, SUITE ET FIN	72
P.S. : ET LES HOMMES DANS TOUT ÇA?	76
SÉQUENCE 4 : TRAVAIL SUR L'IMAGINAIRE, LA LANGUE, LA PENSÉE, LA CONNAISSANCE.	
ZONE DANGEREUSE : FOLIE, DÉLIRE OU CRÉATIVITÉ. FÉMINISME RADICAL., POLITIQUE.,	
ÉCONOMIQUE, CULTUREL, SOCIAL, ÉCOLOGIQUE, TECHNOLOGIQUE	79
DISCOURS DE L'OEIL VS DISCOURS DE L'OREILLE	87
LORSQUE LES FEMMES SE (RE)TROUVENT : DIALOGUE	93
LES FEMMES ET LES MOTS : LES FEMMES ET LA CRITIQUE	100
<i>QUAND JE LIS JE M'INVENTE</i> OU LA THÉORIE LITTÉRAIRE AU FÉMININ	103
LECTURE ET ENGAGEMENT	109
SÉQUENCE 5 : SENS <i>INÉDIT</i> NÉ DE LA CONQUÊTE SUR LE NON-SENS. SENS <i>RENOUVELÉ</i>	
PAR L'EXCURSION ET L'EXPLORATION DANS LE NON-SENS. NOUVELLES	
PERSPECTIVES : NOUVELLE CONFIGURATION DE L'ÊTRE-FEMME-AU-MONDE DU RÉEL,	
DE LA RÉALITÉ ET DE LA FICTION.	112
PRÉ-TEXTE	115
POST-TEXTE	123
TEXTURE	123
SÉQUENCE 6 : CULTURE AU FÉMININ	140
BIBLIOGRAPHIE	141



ANNEXE 1 : VISION AÉRIENNE DES SÉQUENCES DE LA SPIRALE EN SON ÉNERGIE ET MOUVEMENT VERS UNE CULTURE AU FÉMININ	152
ANNEXE 2 : LISTE DES PÉRIODIQUES NON DÉPOUILLÉS	154

## SÉQUENCE 0 : PRÉ-TEXTE\*

Je (ne) suis (pas) vieille, je (ne) suis (pas) sage, mais j'aime ce que je fais. Depuis quelques années, je suis différentes pistes, toutes marquées d'un désir de tisser théorie, pratique et vie du même souffle.

Printemps 1984 : Par un après-midi ensoleillé, Maïr Verthuy et moi avons rendez-vous dans la salle de cours de l'institut Simone de Beauvoir. À la recherche d'un sujet d'étude en vue de ma maîtrise, je lui explique que depuis mon arrivée à l'Institut, c'est-à-dire depuis septembre 1981, j'entends dire que la critique littéraire féministe existe bel et bien. Sans plus... De quoi s'agit-il au juste? Comment la pratiquer? Sur quoi porte-t-elle? D'où vient-elle? Depuis quand existe-t-elle? Qui la pratique? Où se cache-t-elle? Autant de questions qui restent sans réponses. En réalité, nulle n'a de réponse claire à offrir. Heureusement la suggestion est là, chaude, généreuse : dans ce cas, pourquoi ne pas tenter de retracer l'évolution de la critique littéraire féministe? Puisque de son existence, nulle ne doute. C'était en 1984.

À l'époque, Suzanne Lamy était considérée sans aucun doute comme la critique féministe la plus en vue dans les milieux universitaire et littéraire. Quant à *d'elles*<sup>1</sup>, il s'agissait d'un ouvrage majeur, incontournable. Un point de référence et un point de départ. Mais 1984,

---

\* En raison de mon positionnement féministe et par respect pour les auteures étudiées, qui contestent et renouvellent la pratique critique de manière à favoriser l'expression de la voix des femmes, j'opte ici pour la singularité et donc la première personne du singulier.

<sup>1</sup> Suzanne LAMY, *d'elles*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1979, 111 pages.

c'était plus : c'était l'année de la publication du deuxième recueil de textes de Suzanne Lamy, *Quand je lis je m'invente*<sup>2</sup> En choisissant la critique littéraire féministe — et par conséquent Suzanne Lamy — comme sujet d'étude, je délimitais du même souffle mon cadre de recherche : d'un côté, *d'elles* (1979); de l'autre, *Quand je lis je m'invente* (1984). Autour de ce noyau, le Québec francophone.

Coincée à l'intérieur d'un cadre chronologique et géographique — position plutôt inconfortable pour la féministe que je suis — j'ai choisi de dé-limiter. En effet, pour arriver à retracer l'évolution de la critique littéraire féministe, il fallait montrer que *d'elles* s'inscrivait dans une trajectoire. Aussi importante soit-elle, son auteure n'était tout de même pas une extraterrestre — l'Euguélienne? — venue porter en personne la bonne nouvelle aux femmes.

Mais voilà que les choses se bousculent, le présent travail en fait foi. Suzanne Lamy publie son premier recueil de textes à une époque où les écrits de femmes foisonnent : périodiques, «paroles intermédiaires», livres, «littérature grise», tracts, graffiti, manifestes, aucune parole qui ne soit écartée. Suzanne Lamy est unique; elle a de nombreuses complices. La filiation littéraire se développe peu à peu. Et pour quiconque a vécu de l'extérieur le début de cette vague-ci du féminisme, chaque périodique, chaque livre s'offre à la lecture comme une pièce d'un tableau impressionnant. Tableau qui commence en fait dans les années soixante pour ce qui est de cette vague-ci du féminisme. Pour dé-limiter davantage, parallèlement à ce dépouillement des périodiques, j'ai pris le parti d'aller voir du

<sup>2</sup>Suzanne LAMY, *Quand je lis je m'invente*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1984, 113 pages.

côté de l'histoire féministe des femmes — l'histoire femminist : je veux avancer en toute conscience de cause et l'une des particularités du féminisme est d'être interdisciplinaire.

La période de 1979 à 1960<sup>3</sup>, que je décide d'inclure dans ma recherche, correspond à une année près à l'une des séquences de la SPIRALE en son énergie et mouvement vers une culture au féminin selon la vision aérienne de Nicole Brossard. J'ai beau essayer d'opérer un découpage par périodes comme le font les historiennes du Collectif Clio, de façonner des chapitres en regroupant les auteurs selon certaines caractéristiques, je reviens constamment au schéma séquentiel que Nicole Brossard présente dans «De radical à intégrales». En réalité, ce schéma participe du mouvement que je perçois à la lecture des périodiques et textes, et recoupe à ce point ma propre vision — et les résultats de ma recherche — que je le retiens finalement comme plan directeur pour mon texte (voir l'annexe 1). Chacune des parties du présent texte se présente donc sous forme de séquence.

La première de ces six séquences correspond en quelque sorte à un immense trou de mémoire pour les femmes. À ce stade, les femmes vivent un non-sens. La deuxième séquence voit la production d'oeuvres isolées, par exemple *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir et *Trois Guinées* de Virginia Woolf. La troisième séquence, qui correspond aux années soixante et soixante-dix, est marquée par un regroupement des forces et un foisonnement peu commun. Au cours de cette séquence, les femmes agissent, parlent et écrivent comme elles ne l'ont probablement jamais fait auparavant. Cette activité intense entraîne un éclatement du féminisme en différentes tendances. La quatrième séquence est en

---

<sup>3</sup>La période est présentée à rebours par fidélité à la démarche.

effet un moment au cours duquel des différences apparaissent au sein du mouvement des femmes, différences parfois difficiles à concilier mais qui permettent des entrées dans plus d'un domaine à la fois. La cinquième séquence est la dernière pour laquelle le présent travail fournit certaines données puisqu'elle ne me semble pas terminée. Au cours de cette séquence, les femmes poursuivent le travail amorcé, créent un nouvel espace/temps qui se situe au-delà des limites du patriarcat et imaginent ce qu'elles souhaitent vraiment être. La sixième séquence du schéma de Nicole Brossard présente la culture au féminin comme une figure dynamique qui peut s'étendre à l'infini. C'est sous cette sixième séquence, que je considère comme une séquence où tout est possible, que je tire la ligne du présent travail.

Pour moi, la pluridisciplinarité s'impose comme une évidence. Bien qu'il s'agisse d'une entreprise fort exigeante, elle est l'une des qualités intrinsèques de la recherche féministe. À force de patience et de courage, une tapisserie se crée sous nos yeux, un territoire prend forme sous nos pieds :

[Radicals feminists] break the credibility of the contrived Apollonian boundaries — such as the false divisions of 'fields' of knowledge and the splits between 'mind' and 'heart'. [...] Hags find and define our own boundaries, our own definitions. [...] As we move we mark out our own territory.<sup>4</sup>

Dé-limiter signifie également éviter de succomber à la «tentation de la monographie», tentation extrêmement forte en recherche féministe car les pistes se multiplient au fur et à mesure qu'évolue la recherche<sup>5</sup>.

<sup>4</sup>Mary DALY, *Gyn/Ecology*, Boston, Beacon Press, 1978, page 67.

<sup>5</sup>Odetta LUPIN, «Analyse du discours de trois publications féministes», mémoire présenté au département d'études françaises de la Faculté des arts et sciences de l'Université de Montréal, novembre 1986, page 9.

J'ai jugé utile d'aller d'abord du côté de la presse. Puisqu'il faut plus de temps pour publier un livre que pour publier un périodique, il me semblait en effet que j'allais trouver à l'intérieur des périodiques soit les premières critiques féministes soit les premiers textes sur le sujet. Et puisque la pluridisciplinarité est en jeu, je ne pouvais me limiter à la presse littéraire, celle où se pratique généralement la critique. J'ai donc délibérément choisi de renverser l'ordre il-logique<sup>6</sup> des choses en commençant par les périodiques féministes, à l'intérieur desquels j'étais convaincue de déceler les premiers textes sur le sujet. Ma deuxième source de renseignements fut les numéros spéciaux de périodiques mixtes (numéros portant sur les femmes ou préparé par des femmes, ces dernières cherchant un support qui n'exigerait pas autant d'elles que la mise en marché d'une nouvelle publication). Ma troisième source de renseignements fut la presse féminine à tendance féministe. Finalement la quatrième et dernière source à laquelle j'ai puisé est constituée d'un certain nombre de périodiques littéraires qu'on ne peut qualifier de féministes mais qui ouvrent régulièrement leurs pages au féminisme. Mais peu importe ces considérations, un périodique peut très bien publier une critique féministe sans être considéré comme féministe ou s'afficher comme féministe. Enfin l'un des avantages de la recherche à laquelle j'ai procédé — puisqu'il n'y avait pas que des difficultés — reste la satisfaction de présenter un corpus peu analysé. Car mis à part les nombreux renvois d'un périodique féministe à l'autre, je n'ai trouvé aucune liste qui contienne tous les titres présentés ici.

Dans certains cas, j'ai procédé à plus d'un dépouillement à cause de mes limites, de mes préjugés, de mes principes, de mes questions... Je veux la critique comme lecture inspirée/inspirante et non pas comme La Voix du grand jugement de l'écriture (Voix qui utilise encore certains journaux, périodiques ou postes de radio comme canal de diffusion à

---

<sup>6</sup>Susanne DE LOTBINIERE-HARWOOD, *Re-Belle et Infidèle. La traduction comme pratique de réécriture au féminin. The Body Bilingual. Translation as a rewriting in the feminine*, Montréal et Toronto, Les Éditions du remue-ménage et Women's Press, 1991, page 15.

l'heure actuelle). L'écriture des femmes a trop souffert et souffre encore trop de cette situation. Car la critique est importante; de ça, on ne doit pas douter :

Certes le jugement du public est très souvent différent de celui de la critique, mais en fin de compte il ne reste écrit, conservé, écouté que le jugement de la critique que la postérité entérine les trois quarts du temps. Or, jusqu'à présent, la critique n'a pas utilisé la même grille de décodage pour les oeuvres des femmes et pour celles des hommes, sans parler de la conspiration du silence et en admettant que ces oeuvres parviennent jusqu'au décodage.<sup>7</sup>

Parallèlement à ce dépouillement des périodiques parus dans les années soixante-dix, parce que la théorie féministe a précédé la théorie littéraire féministe, il m'a semblé essentiel de regarder également de ce côté. Ce qui n'est pas particulier au Québec, faut-il le mentionner :

The densely printed pages of bibliography in *Sisterhood is Powerful* [publié sous la direction de Robin Morgan en 1970] yield only five references to works wholly or partly concerned with literature: Virginia Woolf's *A Room of One's Own* (1927), Simone de Beauvoir's *The Second Sex* (1949), Katharine M. Rogers's *The Troublesome Helpmate* (1966), Mary Ellmann's *Thinking About Women* (1968) and Kate Millett's *Sexual Politics* (1969). These works, then, form the basis for the explosive development of Anglo-American feminist criticism.<sup>8</sup>

Croyant avoir affaire à un mouvement marginal, aux prises avec de nombreux problèmes de production, j'étais persuadée de faire le tour de la production en un rien de temps. Au fur et à mesure des lectures, j'ai pris conscience de l'ampleur du corpus et de l'impossibilité d'être exhaustive. En effet, le foisonnement auquel ont donné lieu les années soixante-dix en particulier ne concerne pas uniquement les livres mais également les périodiques. Face à une telle abondance, il est virtuellement impossible de procéder à un dépouillement exhaustif pour la période complète retenue ici.

<sup>7</sup>Suzanne HORLER et Jeanne SOCQUET, *La Création étouffée*, Paris, Pierre Horay Éditeur, 1973.

<sup>8</sup>Toni MOI, *Sexual/Textual Politics*, Londres et New York, Methuen & Co. Ltd., collection New Accents, 1985, page 22.

Pendant toutes ces années faites d'aller-retour incessants en territoire littéraire féminin — dans le mouvement littéraire des femmes (MLF) — une chose ne m'a jamais quittée : le goût de l'exploration. J'inscris en effet ma démarche comme une exploration des débuts de la critique littéraire féministe, dans la lignée du travail entrepris par Suzanne Lamy, c'est-à-dire en laissant parler sujetes et textes. D'ailleurs comment et pourquoi résumer une phrase comme celle-ci : «Livres léchés, livres mâchés, ma nourriture.»<sup>9</sup> Bien que justifiée à certains égards, la définition est une pratique souvent suicidaire pour les femmes, dont les productions échappent précisément aux définitions : «for definition works against difference»<sup>10</sup>.

#### CRITIQUE LITTÉRAIRE FÉMINISTE OU AU FÉMININ

Depuis la parution des deux recueils de Suzanne Lamy, aucune étude sérieuse sur la littérature ne peut plus faire l'économie de sa «topologie du féminin: écrits féministes, littérature féminine, textes de femmes où il y a écriture.»<sup>11</sup>

Élaborée à la suite, en raison et autour de l'émergence d'une culture au féminin et donc du féminisme, la topologie de Suzanne Lamy assure une place de choix — celle qui leur revient — aux productions des femmes. Car si l'écriture brouille les pistes, si les écrivaines deviennent des exploratrices, la critique ne peut rester au même point. Pour que les femmes

<sup>9</sup>Suzanne LAMY, *Quand je lis je m'invente*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1984, page 9.

<sup>10</sup>Hélène CIXOUS citée par Smaro KAMBOURELI, «The body as audience and performance» dans *A Mazing Space Writing Canadian Women Writing*, sous la direction de Shirley Neuman et Smaro Kamboureli, Edmonton, Longspoon Press/NeWest Press, 1986, page 33.

<sup>11</sup>Suzanne LAMY, *Quand je lis je m'invente*, op. cit., page 12.



poursuivent le dialogue à peine entamé, la critique doit changer elle aussi, brouiller les pistes qu'elle a l'habitude d'emprunter :

Je la considère [l'étiquette de critique littéraire féministe] d'abord comme l'équivalent d'une fiche signalétique : sexe ? féminin ; profession ? universitaire et critique littéraire ; appartenance politique ? Mouvement de Libération des Femmes (non déposé). Or, ainsi qu'il arrive à d'autres femmes dans d'autres lieux sociaux, la troisième caractéristique naît ici de la difficulté — ou de l'impossibilité actuelle — à articuler les deux premières : c'est-à-dire à faire reconnaître notre capacité et notre droit, en tant que femmes, à produire nous aussi — et pas seulement à reproduire, entretenir et transmettre — les discours, les organisations socio-culturelles et, plus largement, l'imaginaire social qui soudent une communauté autour de valeurs symboliques partagées.<sup>12</sup>

Pour sa part, Suzanne Lamy utilise l'expression «lecture critique au féminin» :

Écriture, lectures au féminin, ou la double face d'une expérience de langage à éclairages enchevêtrés, qui ouvre sur l'éclatement et le recentrement des signes et des corps — nos corps étant dès l'origine, des corps parlés, des corps marqués.<sup>13</sup>

À mes yeux, nul doute : critique littéraire féministe et lecture critique au féminin sont différentes, compatibles, complémentaires. J'utilise chacune selon le sens qui lui est donné ci-dessus, invariablement.

---

<sup>12</sup> Marcelle MARINI, «Féminisme et critique littéraire : réflexions sur l'esprit de discipline» dans *Stratégies des femmes*, livre collectif préparé par Marie-Claire Pasquier, Marcelle Marini, Françoise Ducrocq, Geneviève Fraisse et Anne-Marie Sohn, Amsterdam, Berlin, Boston, Londres, New York, Paris, Philadelphie, Rome, Éditions Tierce, collection Femmes et sociétés, 1984, p. 235.

<sup>13</sup> Suzanne L. AMY, *Quand je lis je m'invente*, op. cit., page 24.

**SÉQUENCE 1 : INVISIBILITÉ DES FEMMES. LA GRANDE NOIRCEUR**

## SÉQUENCE 2 : SENS NOUVEAU DANS LE SENS\*

---

\*Exemples : *Le Deuxième Sexe*, *Trois Guinées*

### SÉQUENCE 3 : SENS NOUVEAU EN MOUVEMENT DANS LE SENS

#### QUESTION D'ITINÉRAIRE

Sens nouveau *en mouvement* dans Le Sens : d'après Nicole Brossard, il s'agit de la troisième des six séquences de la SPIRALE en son énergie et mouvement vers une culture au féminin. Cette séquence marque le féminisme des années soixante et soixante-dix : textes, gestes et textes-gestes/gestes-textes<sup>1</sup> sont alors produits ou posés par les femmes en nombre incalculable, d'une part en vue d'ouvrir une brèche dans la quasi-unicité des discours et des actes misogynes tenus ou posés à notre égard, d'autre part afin de nous permettre de sortir de la grande noirceur dans laquelle nous avons été tenues pendant si longtemps. L'écrivaine Louky Bersianik l'a d'ailleurs brillamment illustré dans *Les Agénésies du vieux monde* :

Nous souffrions d'*aphasie* parce qu'à la longue, au cours des siècles, nous avons perdu en partie ou en totalité la fonction de la *parole*. [...] Nous souffrions d'*apraxie* parce qu'à la longue, pendant les longs siècles d'histoire, nous avons oublié le sens de l'*action*. [...] Enfin, nous souffrions d'*agnosie* parce qu'à force de nous mettre à la place des autres par empathie, nous étions devenues ignorantes de nos propres capacités dont celle de reconnaître nos propres *pensées* et nos propres *perceptions*, alors que nos organes sensoriels restaient intacts.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup>Termes utilisés par Jeanne DEMERS et Line McMURRAY dans *L'Inframanifeste illimité*, Outremont, Éditions *nby*, collection Craie, 1987, 94 pages (voir entre autres pages 10 et 11).

<sup>2</sup>Louky BERSIANIK, *Les Agénésies du vieux monde*, Outremont, L'Intégrale, éditrice, 1982, page 7.

Au cours de cette troisième séquence, librairies, théâtres, musique, livres, périodiques, cinéma, vidéo et manifestations sont autant de moyens que les femmes utilisent pour faire éclater leur parole au grand jour, pour que son et lumière soient dorénavant à notre portée<sup>3</sup>

En ce sens, bien que *d'elles* de Suzanne Lamy demeure le premier livre de critique littéraire au féminin et *sur la* critique littéraire féministe publié au Québec, bien que ce livre donc ait constitué le point de départ de ma recherche, l'émergence de la critique littéraire féministe ou au féminin ne peut être considérée à compter de sa publication, aussi importante soit-elle. Dans les annales du mouvement des femmes, la période de 1960 à 1969 correspond à la «floraison de l'idéologie égalitaire et [à la] renaissance du féminisme organisé»<sup>4</sup>, celle de 1969 à 1972 marque «l'émergence du féminisme dans le mouvement des femmes»<sup>5</sup> (d'autres l'ont nommé période du néo-féminisme), entre 1972 et 1975, «le mouvement des femmes prend son essor»<sup>6</sup> et de 1975 à 1980, il y a une diversification importante<sup>7</sup> des textes, des gestes et des textes-gestes/gestes-textes, d'où l'impossibilité d'adopter une attitude aussi globalisante qu'avant mais la possibilité, voire la nécessité de se situer de manière plus précise<sup>8</sup>. En réalité, *d'elles* est publié près de vingt ans après l'enregistrement des premières secousses féministes... Et si les textes qu'il contient composent le premier livre québécois sur le sujet, il faut peut-être déduire de l'absence d'autres titres que les

<sup>3</sup>Nicole BROSSARD, «De radical à intégrales» dans *L'Émergence d'une culture au féminin*, collection Femmes, Montréal, Les Éditions Saint-Martin, 1987, page 173.

<sup>4</sup>Michèle JLAN, «Histoire des luttes féministes au Québec» dans *Possibles*, volume 4, numéro 1, automne 1979, page 18.

<sup>5</sup>Violette BRODEUR, Suzanne G. CHARTRAND, Louise CORRIVEAU et Béatrice VALAY, *Le Mouvement des femmes au Québec. Étude des groupes montréalais et nationaux*, édition revue, augmentée et mise à jour, Montréal, Centre de formation populaire, 1982, page 27. Peut-être serait-il utile de rappeler ici qu'en novembre 1969, entre cent cinquante et deux cents femmes manifestent contre le règlement anti-manifestation édicté par l'équipe Drapeau Saulnier et que cette manifestation est l'événement qui fut à l'origine de la formation du Front de libération des femmes du Québec, le FLF (D'après Véronique O'LEARY et Louise TOUPIN, *Québécoises deboutte!*, tome 1, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1982, page 9 et Martine LANCTOT, «La genèse et l'évolution du mouvement de libération des femmes à Montréal, 1969-1979», mémoire présenté au département d'histoire de l'Université du Québec à Montréal, décembre 1980, pages 46 à 48.)

<sup>6</sup>*Ibid.*, page 33.

<sup>7</sup>*Ibid.*, page 38.

<sup>8</sup>Françoise COLLIN, «Au revoir» dans *Les Cahiers du Grif*, numéros 23/24, décembre 1978, page 73.

auteures qui ont précédé Suzanne Lamy dans ce domaine ont choisi — dans la mesure où un choix réel était possible à l'époque — un autre support que le livre. Quoiqu'il soit également possible que leurs textes se retrouvent regroupés ultérieurement au sein d'un même livre, tout comme *d'elles* comprend entre autres deux textes de communications présentées au cours de l'année précédant sa parution.

Pour remonter aux origines, j'ai travaillé selon un itinéraire qui procède de ma perspective personnelle. Convaincue que la géographie de la critique littéraire féministe québécoise ne doit en aucun cas être tracée sans tenir compte de la conjoncture sous laquelle elle a émergé, j'ai décidé de diriger ma recherche dans plus d'une direction : féminisme, féminin et littérature en ont constitué les mots clés. En fait, j'ai pris parti pour l'ouverture. Cette option avait également un autre objectif, celui de réfuter la proposition selon laquelle les femmes ont (très) peu publié. Évidemment la production littéraire des femmes sera toujours peu abondante comparée à celle des hommes; elle n'en demeure pas moins remarquable, compte tenu du contexte et des moyens à notre disposition. De plus, une partie de cette production reste inconnue ou méconnue, ce qui en diminue nécessairement l'importance (quantitative et qualitative). Pour ne donner qu'un seul exemple, disons que rares sont les littéraires, même féministes, qui connaissent l'oeuvre et la vie de Léonise Valois, première poète québécoise. Ainsi trente ans de recherche féministe n'ont pas encore tout dé-voilé et les travaux qui font référence au travail de cette écrivaine et journaliste sont pour ainsi dire inexistants. L'écrivaine Louise Warren prépare actuellement un livre qui permettra heureusement de rectifier la situation. Cet ouvrage de dame, véritable travail de bénédictine, paraîtra cet automne sous le titre suivant : *Léonise Valois 1868-1936 Femme de lettres. Un portrait*.

Il me semble utile de le préciser ici, je n'ai pas l'intention de refaire l'historique du mouvement féministe québécois ou l'histoire de notre littérature nationale. Dans le premier cas, d'autres ont amorcé le travail depuis un certain temps — les Micheline Dumont, Michèle Jean, Marie Lavigne et Jennifer Stodart (le Collectif Clio), Violette Brodeur, Suzanne G. Chartrand, Louise Corriveau et Béatrice Valay ou Diane Lamoureux pour ne nommer que celles-là<sup>9</sup>; dans le second cas, on comprendra aisément et sans autres explications que l'entreprise dépasse largement le cadre du présent travail. Par contre, puisque le mouvement, la presse, l'écriture et la critique s'imbriquent les unes dans les autres, puisque leur développement est parallèle, je souhaite rendre compte du processus collectif auquel un certain nombre de femmes ont donné naissance.

Résolument tournée du côté des périodiques donc, j'ai commencé ma recherche à l'aide d'un tableau énumérant les «principales revues féministes au Québec»<sup>10</sup>, c'est-à-dire là où la perspective était évidente. À peine quatorze titres, dont trois publiés à compter de 1980 ou 1981. La lecture de ces revues, qui constituent effectivement les principales revues féministes, m'a permis de constater qu'il est absolument impossible de rendre compte de l'évolution de la critique littéraire féministe au Québec à l'aide de ces seuls titres... Disons que cette lecture permet tout au plus de voir où, quand, comment et peut-être pourquoi ces revues ont intégré à l'intérieur de leurs pages, le cas échéant, la question de la littérature des femmes. M'en tenir à cette seule liste de quatorze périodiques, c'était à mon avis faire le deuil de la production réelle. (Et endosser d'une certaine façon les propos de ceux et celles qui disent que les femmes ont peu écrit. Faut-il le répéter : dans notre société occidentale,

---

<sup>9</sup>Violette BRODEUR, Suzanne G. CHARTRAND, Louise CORRIVEAU et Béatrice VALAY, *op. cit.*, 77 pages; Le COLLECTIF CLIQ, *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, éditeur, 1992, 646 pages; Diane LAMOUREUX, *Fragment et Collages. Essai sur le féminisme québécois des années 70*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, collection Itinéraires féministes, 1986, 169 pages.

<sup>10</sup>Micheline DUMONT-JOHNSON, «Petit panorama des luttes féministes actuelles» dans *Québec français*, numéro 47, octobre 1982, page 27.

certain «modes de discours sont consacrés, tandis que d'autres sont rejetés du côté du naïf, du négligeable, de l'insuffisant, du trop spécifique, voire de l'étrange, au point d'être voués aux oubliettes ou aux égoûts [*sic*] de la culture officielle»<sup>11</sup>. De tout coeur, je tenais à éviter l'erreur en ce qui concerne la critique littéraire et la presse féministes.)

Partant de là, je n'ai appliqué aucune censure : j'ai dépouillé tous les périodiques, apériodiques et numéros spéciaux portant sur les femmes, et j'ai lu pratiquement tous les articles dont j'ai trouvé mention au fil de mes lectures. Je suis également allée puiser dans certains classeurs (personnels), véritables archives du mouvement des femmes. En fait j'ai essayé, du mieux que j'ai pu, de retracer le(s) chemin(s) que la critique avait pris pour arriver jusqu'à nous. Question de géographie et de mouvement, toujours.

## DE LA DIFFICULTÉ DE LA MULTIPLICITÉ

Dans un article sur la presse féminine québécoise de 1938 à 1968, Micheline Dumont-Johnson énonce clairement la raison pour laquelle il est si ardu de travailler sur la «parole des femmes»<sup>12</sup>. Selon elle, la coexistence des revues féministes et des revues féminines oblige à une double analyse, ce «qui n'a rien pour nous simplifier la tâche»<sup>13</sup>. J'ajouterai que pour le sujet et la période ici à l'étude, la lecture d'un certain nombre de périodiques ni

---

<sup>11</sup> Marcelle MARINI, «Féminisme et critique littéraire : réflexions sur l'esprit de discipline» dans *Stratégies de femmes*, livre collectif préparé par Marie-Claire Pasquier, Marcelle Marini, Françoise Ducrocq, Geneviève Fraisse et Anne-Marie Sohn, Amsterdam, Berlin, Boston, Londres, New York, Paris, Philadelphie, Rome, Éditions Tierce, collection Femmes et sociétés, 1984, page 237.

<sup>12</sup> Micheline DUMONT-JOHNSON, «La parole des femmes. Les revues féminines 1938-1968» dans *Idéologies au Canada français (1940-1976)*, tome II, sous la direction de Fernand Dumont, Jean Hamelin et Jean-Paul Montminy, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1981, pages 5 à 45.

<sup>13</sup> *Ibid.*, page 6.



féministes ni féminins, mais entres autres littéraires, m'a semblé essentielle; évidemment le travail s'en est trouvé multiplié d'autant... Dans son article, Micheline Dumont-Johnson signale également que :

Cet ensemble [soit un très grand nombre de publications dont la durée couvre souvent plusieurs décennies] présente un large éventail de positions, d'intérêts et de principes qui se précisent de plus en plus à mesure qu'on progresse dans la période et dont la description nous est indispensable pour saisir le caractère polyphonique de la parole des femmes.<sup>14</sup>

Cette polyphonie représente selon moi l'une des plus grandes qualités, l'une des principales revendications aussi des féministes québécoises; ne retenir qu'un seul type de périodique aurait (re)condamné au silence une partie des femmes ayant discuté soit écriture soit lecture.

Lorsque j'ai commencé ma recherche, je feuilletais tous les documents en essayant d'y trouver des critiques littéraires : je n'en trouvais aucune et je désespérais... Puis je me suis rendu compte que la question que je posais n'avait aucun sens, compte tenu de la conjoncture. J'ai donc recommencé le dépouillement, non plus selon une idée préconçue mais plutôt en tentant de relever toute initiative pouvant être considérée comme faisant partie du champ littéraire. Fort agréablement, à chaque nouvelle lecture la perspective s'agrandissait.

L'un des intérêts, voire l'un des charmes, de la fréquentation littéraire, c'est de pouvoir, au fil des ans, des décennies, regarder à nouveau, re-lire, dé-lire des œuvres que l'on croyait avoir comprises, que l'on avait peut-être enchâssées dans une lecture sécurisante ou même classées de façon définitive après un premier contact. Re-lire, dé-lire permettent de découvrir de nouvelles modulations,

---

<sup>14</sup>Micheline DUMONT-JOHNSON, «La parole des femmes. Les revues féminines 1938-1968», *loc. cit.*

d'examiner au plus près des détails et de reconnaître le caractère essentiellement labile de toute critique, la nôtre aussi.<sup>15</sup>

## LES ANNÉES SOIXANTE ET LA PRESSE FÉMININE (À TENDANCE FÉMINISTE)

Pour les années soixante, la liste des périodiques destinés aux femmes est plutôt courte. Pourtant comme le précisent les historiennes du Collectif Clio, des transformations s'opèrent :

La période de 1950-1965 est [...] la période type où de profonds changements structurels sont jumelés à d'irréversibles transformations de mentalités. Curieusement, cette époque est celle où le militantisme féministe est pour ainsi dire muet. Les Québécoises, à ce qu'il semble, sont trop occupées à changer leur vie personnelle pour militer collectivement en tant que femmes.<sup>16</sup>

Les quelques périodiques féminins sur le marché se divisent en trois grands groupes de publications, selon le type de maison ou d'organisme de publication : périodiques des associations rurales, périodiques des associations féminines et périodiques indépendants. Enfin c'est au cours de cette décennie que refait surface la «presse féminine à tendance féministe, nettement plus évoluée [que les revues féminines 'bourgeoises'] dans ses prises de position sur la condition féminine»<sup>17</sup>.

<sup>15</sup>Lucie LEQUIN, «De la femme patriarcale à la femme sujète dans les romans québécois d'après-guerre 1945-1951», thèse présentée à la Faculté des études supérieures de l'Université Concordia, novembre 1989, page 1.

<sup>16</sup>LE COLLECTIF CLIO, *op. cit.*, page 417.

<sup>17</sup>Gloria ESCOMEL, «Les magazines féminins» dans *Madame au foyer*, volume 15, numéro 1, janvier/février 1980, page 24.

## PRESSE FÉMININE (À TENDANCE FÉMINISTE) DES ANNÉES SOIXANTE

### Périodiques des associations rurales

#### *Femmes rurales*

Périodique lancé par l'Union catholique des fermières, d'abord sous le titre *L'U.C.F. en marche* — de 1950 à 1959. La fusion en 1966 de l'Union catholique des femmes rurales (nouveau nom de l'U.C.F.) et des Cercles d'économie domestique engendre l'Association féminine d'éducation et d'action sociale, nom que la revue adoptera en 1968.

#### *La Terre et le foyer*

Périodique lancé en 1941 par les Cercles de fermières et publié par le ministère de l'Agriculture de 1941 à 1944. Arrêt momentané de 1944 à juillet 1945. En 1963, l'association modifie quelque peu le titre de la revue, qui devient *Terre et Foyer*. La publication de la revue cesse en 1970 pour reprendre en 1974 sous un nouveau titre : *La Revue des fermières*.

### Périodiques indépendants

#### *Châtelaine*

Périodique fondé par Madeleine Huguenin en 1919, *La Revue moderne* passe aux mains de l'éditeur Lanoue en 1929, puis à celles de l'éditeur Authier en 1942. La société Maclean Hunter en acquiert les droits en 1960, année au cours de laquelle elle lui donne son nom actuel.

#### *Idéal féminin*

Périodique bimestriel fondé en janvier-février 1952 et publié par Les Messageries de Notre-Dame. À compter de janvier-février 1969, le périodique s'intitule *Réaliser*. A cessé de paraître en mai-juin 1974.

*La Revue populaire*

Périodique publié par la société Poirier et Bessette de 1907 à 1963.

**Périodiques des associations féminines***Bulletin de la Fédération des Femmes du Québec*

Lancé en 1968 par la Fédération du même nom, qui a vu le jour en 1966.

*L'AFÉAS*

Publié jusqu'en janvier 1967 sous le titre *Femmes rurales*, qui deviendra par la suite *Femmes d'ici*.

**LES ANNÉES SOIXANTE-DIX : NAISSANCE DE LA PRESSE FÉMINISTE**

Pour ce qui est des années soixante-dix, il est nécessaire de repenser les divisions servant à regrouper les publications car les divisions utilisées pour les années soixante se révèlent totalement inadéquates. En effet, cette deuxième décennie de la troisième séquence a pris l'allure d'un véritable feu d'artifice en ce qui concerne les femmes et l'écriture. Parole, action et pensée féministes éclatent au grand jour. Les textes, textes-gestes/gestes-textes se multiplient : graffiti, slogans, bulletins, livres, tracts, revues, tout ce qui permet aux femmes de se dire, de se lire, de s'informer et non plus seulement de se former à leurs rôles de bonne mère et d'épouse idéale. Compte tenu de cette abondance, j'ai dû abandonner l'idée de dépouiller *tous* les (a)périodiques publiés par les femmes ou pour les femmes et m'en tenir à certains critères de sélection. Comme le souligne le Collectif Clio :

À côté de ces titres «historiques», en quelque sorte [*Québécoises deboutte!*, *Communiqu'elles*, *Les Têtes de pioche*, *Plurielles/Des Luites et des rires de femmes*, *La Gazette des femmes*, *La Vie en rose*, *La Parole mètèque*], la presse féministe s'identifie à travers des dizaines de publications reliées aux multiples groupes et associations qui rassemblent les femmes depuis deux décennies. Production éclatée multiforme, qu'il est impossible de recenser dans son intégralité tant le mouvement des femmes s'est glissé dans tous les interstices de la transformation sociale.<sup>18</sup>

Le dépouillement auquel j'ai procédé, bien qu'abondant et significatif, restera toutefois et de toute évidence non exhaustif (une liste de titres relevés mais non dépouillés est présentée à l'annexe 2). Étant donné la perspective selon laquelle je travaille et que j'ai explicitée plus haut, j'ai choisi de consulter d'abord la presse ouvertement féministe, puis les périodiques féminins à tendance féministe, les périodiques littéraires et enfin les numéros spéciaux consacrés aux femmes. Ce n'est une surprise pour personne : toutes les publications féministes lancées au cours de cette période n'ont pas réussi à survivre très longtemps; mais l'élément le plus important de cette décennie de grande effervescence reste le fait que le mouvement des femmes a permis de lancer nombre de nouvelles productions.

Même si toute parution devrait être facilement accessible en raison de l'existence de la *Loi sur la Bibliothèque nationale du Québec* (en vigueur depuis 1968), dans les faits, il en va tout autrement. En effet, la difficulté d'accès représente la première raison pour laquelle je n'ai pu consulter et dépouiller tout le matériel qui aurait normalement dû faire partie de mon corpus. D'autant plus que la Bibliothèque nationale elle-même n'a pas nécessairement en stock tous les ouvrages qui devraient normalement s'y trouver, entre autres parce qu'un incendie a détruit son entrepôt situé à Longueuil (c'est ainsi que la Bibliothèque a perdu par exemple tous les numéros originaux des *Têtes de pioche*).

---

<sup>18</sup>LI COLLECTIF CLIO, *op. cit.*, page 579.

La deuxième difficulté à laquelle j'ai dû faire face est qu'il n'existe à l'heure actuelle aucun ouvrage à l'intérieur duquel on puisse retrouver toutes les sources nécessaires à une recherche comme la mienne. Une fois de plus, la difficulté procède du choix de travailler selon un mode interdisciplinaire puisque les ouvrages sont répertoriés selon le domaine auquel ils appartiennent, c'est-à-dire dans le présent cas la littérature, les sciences sociales et les études féministes entre autres. Mais il ne s'agit pas du seul facteur en cause : Chantal Bertrand-Jennings a déjà souligné le silence des ouvrages de référence sur les journaux militants féminins dans un article portant sur la presse féministe en France<sup>19</sup>. Ici l'*Index des périodiques féministes canadiens 1972-1985*<sup>20</sup> ne comprend que les articles de quatre périodiques de langue française et de quatre périodiques bilingues, et le guide intitulé *Les Femmes*<sup>21</sup> ne permet pas de savoir où il est possible de trouver toutes les publications dont font mention les documents consultés. *Documentation sur la recherche féministe*, revue de facture bilingue produite à Toronto, a publié en août 1976 et janvier 1978 une bibliographie en deux parties des numéros spéciaux de périodiques portant sur les femmes, parus entre 1960 et 1977. Mais là non plus la liste n'est pas exhaustive... Dans bien des cas, les collections sont incomplètes. En fait, tout au long de ces années de recherche, mes meilleures sources auront été les (a)périodiques et livres de femmes eux-mêmes, où j'ai trouvé bon nombre de titres peu connus (secondaires diront certaines personnes) que j'ai choisi de dépouiller par souci d'ouverture et de vérité, pour viser l'hétérogénéité et ne pas me limiter à la presse dite féministe sur laquelle il y a consensus.

<sup>19</sup>Chantal BERTRAND-JENNINGS, «La presse des mouvements de libération des femmes en France de 1971 à 1982» dans *Féminité, Subversion, Écriture*, textes réunis et présentés par Suzanne Lamy et Irène Pagès, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, collection Itinéraires féministes, 1983, page 17.

<sup>20</sup>GRUPE D'ANALYSE DE DOCUMENTS FÉMINISTES CANADIENS, *Index des périodiques féministes canadiens 1972-1985*, Toronto, OISE Press, 1991, 1070 pages.

<sup>21</sup>Thérèse LEBLANC, *Les Femmes Guide des ressources documentaires à Montréal*, sous la direction du Comité de travail sur les ressources documentaires sur les femmes, Montréal, Éditions François Huot, 1987, 113 pages.

Enfin je soulignerai la dernière barrière devant laquelle je me suis trouvée — barrière qui constitue généralement un atout en ce sens qu'elle accorde des privilèges sur le plan social : mon orientation sexuelle. En effet, il existe des revues lesbiennes ou pour lesbiennes seulement et j'ai décidé de respecter leur orientation politique<sup>22</sup>. Bien que ces périodiques aient vu le jour au cours de la quatrième séquence, un dépouillement systématique aurait peut-être pu me lancer sur de nouvelles pistes en ce qui a trait à la troisième séquence.

### PRESSE FÉMININE (À TENDANCE FÉMINISTE) OU FÉMINISTE DES ANNÉES SOIXANTE-DIX

#### *Atlantis*

Revue bilingue qui paraît deux fois par an, à compter de l'automne de 1975. Publiée par l'université Acadia.

#### *Bulletin. Conseil du statut de la femme*

Publié par le Conseil du statut de la femme de mai 1974 à décembre 1976. La série comprend plusieurs numéros non datés et quelques numéros spéciaux (dont un en anglais). Remplacé par le *CSF Bulletin*.

#### *Bulletin RAI*

Publié à compter de décembre 1973 par le Réseau d'action et d'information pour les femmes. Publication plus ou moins régulière (de un à trois mois).

---

<sup>22</sup>Je pense par exemple à *Treize* et à *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui*.

*Bulletin d'information. Centre d'information et de référence pour femmes*

Bulletin mensuel (à quelques exceptions près) publié par le Centre d'information et de référence pour femmes à compter de septembre 1975. Avait fait l'objet d'une première série de publications au début des années soixante-dix.

*Bulletin d'information. Centre de liaison des associations féminines, familiales, culturelles*

Publié par le Centre de liaison des associations féminines, familiales, culturelles, situé à Montréal, en février et mars 1970. Semble mensuel mais n'a été publié que deux fois.

*Bulletin de la Fédération des Femmes du Québec*

Voir le tableau de la presse féminine (à tendance féministe) des années soixante.

*Bulletin de liaison. Front de libération des femmes du Québec*

Mensuel publié en juillet et août 1971 seulement par le Front de libération des femmes du Québec. Remplacé par *Québécoises deboutte!*

*CSF Bulletin*

Fait suite au *Bulletin. Conseil du statut de la femme*. Publié par le Conseil du statut de la femme d'avril 1977 à novembre 1977. Mensuel, sauf pour les numéros de l'été (juin-juillet et août-septembre). Remplacé par *Le Bulletin du CSF*.

*Entrelles*

Publié six fois par an, du début de 1979 [date donnée sous toute réserve puisque je n'ai pas eu accès au premier numéro] à juin 1982, par un collectif de bénévoles. Premier numéro publié sous le titre *Femme d'ici* («Nous nous sommes aperçues que «Femme d'ici» était déjà utilisé pour l'AFEAS, alors ...»<sup>23</sup>).

---

<sup>23</sup> *Entrelles*, volume 1, numéro 2, page 5.



*Femme du Québec*

Publié par une société indépendante de mars-avril 1979 à mars-avril 1980.

*Femmes d'ici*

Fait suite à *L'AFEAS*. Publié dix fois par an, à compter de septembre 1977, par l'Association féminine d'éducation et d'action sociale.

*Inter-femmes*

Publié par l'Équipe Inter-Femmes en avril et juin 1979.

*L'AFEAS*

Fusion de *Femmes rurales*, publié par l'Union catholique des femmes rurales, et de *L'Essor*, publié par les Cercles d'économie domestique. Publié de janvier 1967 à juin 1977 par l'Association féminine d'éducation et d'action sociale.

*L'Autre Parole*

Publié trois fois par an par le collectif du même nom, à compter de septembre 1976.

*La Vie en rose*

Publié quatre fois comme un encart dans *Le Temps fou*. Devenu indépendant en 1982, le magazine est d'abord trimestriel, puis bimestriel et enfin mensuel. Publié par les Productions des années 80, corporation sans but lucratif, jusqu'en 1988.

*Le Bulletin du CSF*

Fait suite au *CSF Bulletin*. Publié par le Conseil du statut de la femme de mars 1978 à l'été 1979. Publication plus ou moins régulière (de un à trois mois). Remplacé par *La Gazette des femmes*.

*Les Cahiers de la femme/Canadian Woman Studies*

Trimestriel bilingue publié par le collège Centennial à compter de l'automne 1978.

*Les Têtes de pioche*

Vingt-cinq numéros, neuf par an, publiés par le collectif du même nom, de mars 1976 à juin 1979.

*Pluri-elles*

Bulletin de liaison bimensuel des groupes autonomes de femmes, publié par un comité de production, puis un collectif de production de juin 1977 à 1978. Remplacé par *Des Luites et des rires de femmes*.

*Point-virgule*

Revue des employées de secrétariat publiée par les éditions Elles inc., de janvier 1978 à ? (la revue semble avoir publié cinq numéros dont les trois derniers ne sont pas datés).

*Positives*

Publication irrégulière, entre 1973 et 1975, du Comité d'étude de la condition de la femme de Radio-Canada.

*Québécoises deboutte!*

Fait suite au *Bulletin de liaison. Front de libération des femmes du Québec*. Premier numéro publié en novembre 1971 par le Front de libération des femmes du Québec. A cessé de paraître jusqu'en 1972. Neuf numéros publiés de manière irrégulière entre novembre 1972 et mars 1974 par le Centre des femmes.

*Situation de la femme/Information Status of Women*

Trimestriel bilingue publié par le Bureau de la Coordonnatrice, Situation de la femme, Gouvernement du Canada.

*Statut, Bulletin de la femme/Status of Women News*

Trimestriel bilingue publié par le Comité national d'action sur le statut de la femme, à compter de l'été de 1973.

# NUMÉROS SPÉCIAUX SUR LES FEMMES PARUS DANS LA PRESSE MIXTE

*Administration hospitalière et sociale*

Le numéro 21, publié en décembre 1975, est un numéro spécial sur les femmes et l'administration (24 pages).

*Archiviste*

Le numéro 5 du volume 11, publié en novembre-décembre 1975, est un numéro spécial sur l'Année internationale de la femme.

*Dans la mêlée*

«Le ballet de la condition féminine», numéro de mars 1980 du périodique publié par le Syndicat des Professionnels du gouvernement du Québec.

*Éducation et Société*

«L'Année de la femme», numéro 3 du volume 6, paru en avril 1975.

*Éducation Québec*

«L'instruction au féminin: forcer l'accès du savoir», dossier présenté dans le numéro 4 du volume 9, janvier 1979 (pages 10 à 20).

*Études littéraires*

«FÉMINAire», numéro de décembre 1979 (pages 309 à 425).

*Forces*

Numéro 27, 2<sup>e</sup> trimestre 1974 (64 pages).

*Forum*

«Cahier Forum Femme», numéro 22 du volume 7, paru en février 1973.

*I.B.C.*

«L'évolution du rôle de la femme dans la société», numéro 3 du volume 5 de la revue publiée par l'Institut des banquiers canadiens, paru à l'été de 1972.

*Interprétation*

«La petite fille», numéro 24, paru en janvier 1981 et publié par la Société d'éditions Interprétation (121 pages).

*Jeu*

«Théâtre-femmes», numéro 16 de la revue, paru en 1980.

*L'Orientation professionnelle*

Le numéro 14 du volume 2, paru à l'été de 1978, porte sur les femmes.

*La Barre du Jour*

«Femme et langage», numéro 50 de la revue, préparé par Nicole Brossard et paru en février 1975 (127 pages).

«Le corps, les mots, l'imaginaire», numéro 56-57 de la revue préparé par Nicole Brossard et paru en mai-août 1977 (264 pages).

#### *La Nouvelle Barre du Jour*

«Célébrations», numéro 75 de la revue, préparé par Nicole Brossard et paru en février 1979.

«La mermour», numéro 87 de la revue, préparé par Jovette Marchessault et publié en février 1980 (88 pages).

#### *Liberté*

«La femme et l'écriture», numéros 106 et 107 de la revue (juillet-octobre 1976), actes de la Rencontre internationale des écrivains.

#### *Maintenant*

«Femmes du Québec», dossier paru dans le numéro 10 de la revue, en mai 1974 (pages 4 à 30).

#### *Médium-média*

«En tant que femmes», numéro spécial consacré à l'expérience «En tant que femmes» et paru dans le volume 2, en janvier 1973 (28 pages).

#### *Point*

Le numéro 2 du volume 2, paru en mars 1978, porte sur les femmes (43 pages).

#### *Possibles*

«Des femmes et des luttes», numéro 1 du volume 4, paru à l'automne de 1979 (187 pages).

#### *Prêtres et laïcs*

Le numéro 1 du volume 23, paru en janvier 1973, porte sur les femmes du monde ouvrier.

*Relations*

«La femme dans l'Église», dossier paru dans le numéro 39, publié en mai 1979 (pages 130 à 160).

*Santé mentale au Québec : vers une nouvelle pratique*

«La femme québécoise», numéro 2 du volume IV, paru en novembre 1979 (136 pages).

*Sociologie et sociétés*

«Femme, travail, syndicalisme», numéro 1 du volume 6, paru en mai 1974, (185 pages).

*Spirale*

«Les femmes et la critique», dossier paru dans le numéro 11 de la revue, publié en septembre 1980 (pages 8 à 11).

*Trac*

Numéro sur le théâtre et les femmes paru en décembre 1978.

*Vie des arts*

Numéro spécial consacré aux femmes dans les arts plastiques, paru au printemps de 1975.

## **LA PRESSE FÉMININE À TENDANCE FÉMINISTE : L'EXEMPLE DE CHATELAINE**

Comme l'indique le tableau sur la presse féminine (à tendance féministe) des années soixante, *Châtelaine* existe depuis la fin de la Première Guerre mondiale. Fondée en 1919 par Madeleine Huguenin, *La Revue moderne* passe aux mains de l'éditeur Lanoue en 1929,

puis à celles de l'éditeur Authier en 1942. C'est en 1960 que Maclean Hunter limitée en acquiert les droits et en octobre 1960, la *Revue moderne* devient *Châtelaine*. Cette transaction marque le début de la troisième séquence et *Châtelaine* demeure encore aujourd'hui, à ma connaissance, le seul périodique appartenant à la presse féminine à tendance féministe qui ait été publié tout au long de la troisième séquence.

En raison de son statut distinctif et de son tirage considérable (tirage qui en fait l'un des périodiques féminins les plus lus au pays), j'ai porté une attention particulière à ce magazine. Non pas à la série complète des numéros publiés mais plutôt aux dix années qui ont précédé la parution *d'elles* (une étude plus élaborée aurait constitué une perte de temps, compte tenu de la conclusion à laquelle je suis arrivée et parce que mon objectif n'est pas et n'a jamais été de savoir si *Châtelaine* est devenu un périodique féministe à un moment ou à un autre de son existence). J'y ai également porté une attention particulière parce qu'aucun autre périodique appartenant à la presse féminine ou féministe n'offre une chronique littéraire à l'intérieur de laquelle il y a analyse de texte sur une base régulière dans les années soixante et soixante-dix. Finalement la critique dont l'oeuvre a servi de point de départ au présent mémoire, Suzanne Lamy, y tient de septembre 1971 à décembre 1973 une chronique «artistique» (de septembre 1971 à mars 1973, cette chronique a pour titre : «Les Arts et les Innovatrices»; d'avril à décembre 1973, elle s'intitule «L'Art du temps»).

*Châtelaine* n'étant au service d'aucune lutte, le magazine n'affiche pas ouvertement ses couleurs idéologiques. Toutefois la lecture de l'éditorial du premier numéro permet de le situer sur ce plan :

Il importe que la femme cultive avec une perfection toujours plus grande l'élégance et la beauté, ainsi que les divers arts ménagers qui perpétuent dans notre vie quotidienne

les plus belles traditions françaises. D'autre part, les beaux-arts et la politique, l'éducation, la science ou les problèmes sociaux ne sont plus aujourd'hui une chasse gardée du sexe fort; il est bon aussi que 'l'honnête femme ait des lumières sur tout', puisque son sort et celui de ses enfants sont liés au destin du monde.<sup>24</sup>

De plus, la structure interne du magazine est significative. En effet, à une époque où le mouvement féministe remet en question l'ordre hiérarchique et ses composantes — dans ce cas-ci les rôles et titres des personnes concernées — il me semble significatif de constater que *Châtelaine* fonctionne selon un mode conservateur et que sa rédactrice en chef semble avoir pleins pouvoirs, entre autres celui d'imposer une ligne directrice dont l'aspect politique n'est pas à négliger.

Par ailleurs, il est possible de classer *Châtelaine* dans ce qu'Anne-Marie Dardigna appelle la catégorie «supérieure» de la presse féminine, c'est-à-dire «celle destinée aux couches sociales aisées ou moyennes»<sup>25</sup>; ce que confirme Jocelyne Valois : «la plupart des articles [de *Châtelaine*] s'adressent visiblement à un public cultivé»<sup>26</sup>. Le «féminisme tranquille»<sup>27</sup> est né, la presse féminine à tendance féministe renaît...

À cheval sur le conservatisme et le libéralisme (on l'a vu plus haut, pour *Châtelaine*, la fonction première des femmes reste la production et la reproduction de la force de travail, même si la société exige maintenant d'elles qu'elles s'ouvrent aux mondes de la culture, de la politique et de l'éducation), *Châtelaine* publie chaque mois une chronique littéraire. Au

<sup>24</sup>Fernande SAINT-MARTIN, «Éditorial» dans *Châtelaine*, volume 1, numéro 1, octobre 1960, page 3.

<sup>25</sup>Anne-Marie DARDIGNA, *La Presse «féminine»*, Paris, François Maspero, 1978, page 50.

<sup>26</sup>Jocelyne VALOIS, «La presse féminine et le rôle social de la femme» dans *Recherches sociographiques*, septembre-décembre 1967, volume VIII, numéro 3, page 374.

<sup>27</sup>Le COLLECTIF CLIO, *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Les Quinze, éditeur, collection Idéelles, 1982, page 433. (N.B. : Les auteures n'utilisent pas cette expression dans la deuxième édition du livre, parue en 1992.)



moment où commence l'étude que j'en ai fait, c'est-à-dire en janvier 1968, la responsabilité de la chronique revient à Paule Saint-Onge (qui en assume en fait la rédaction depuis juillet 1965). Paule Lebrun prend la relève en janvier 1975, puis Madeleine Ouellette-Michalska en octobre 1977. Donc, que des femmes. De janvier 1968 à avril 1973, la chronique fait partie de la section des Actualités et porte toujours le même titre, soit «*Châtelaine* a lu pour vous». Fait important à signaler, les ouvrages féministes les plus importants n'ont pas été commentés par la critique littéraire, mais plutôt par la rédactrice en chef. Même *La Politique du mâle* de Kate Millett — qui porte pourtant sur la littérature — a eu droit de cité dans la page éditoriale du magazine! À première vue, ce choix éditorial peut être perçu comme une manifestation féministe en ce sens qu'il accorde une place de premier plan à un ouvrage important. Toutefois il faut dépasser cette première impression afin de se rendre compte que la décision de la rédactrice en chef dévalue la chronique littéraire en plus de conserver la politique là où la presse traditionnelle la place généralement, c'est-à-dire à la une et nulle part ailleurs (qu'au centre).

De 1968 à 1972, les livres québécois constituent entre 82 et 94 % de tous les livres recensés. Au cours de cette période, l'auteur de la chronique joue plus un rôle de reconnaissance que de connaissance puisque la majeure partie de l'espace disponible est alloué, soit aux GRANDS nationalistes de l'époque, les Marcel Rioux et autres, soit aux auteures et auteurs qui marquent le plus la littérature québécoise, les Yves Thériault, Gabrielle Roy, Hubert Aquin, Victor-Lévy Beaulieu et Marie-Claire Blais...

Malheureusement dans ce magazine destiné aux femmes, la voix de l'écriture est plus souvent qu'autrement une voix masculine. En effet, entre 1968 et 1972, les livres de femmes ne représentent que de 17 à 34 % des titres recensés<sup>28</sup>. Pourtant la clientèle cible du magazine est de toute évidence constituée uniquement de femmes.

Pour *Châtelaine*, l'année 1973 marque un tournant important. En février, la rédactrice en chef quitte son poste; en avril, Francine Montpetit la remplace. Dès son arrivée, elle annonce la nouvelle politique éditoriale de la publication : suggérer aux femmes «une nouvelle manière de vivre»<sup>29</sup>. Si la nouvelle mise en page donne au magazine un air moins austère, si encore aujourd'hui la plupart des gens pensent que Francine Montpetit est féministe et qu'elle a imprégné le magazine de cette perspective (ainsi les historiennes du Collectif Clio prétendent que «sous la direction de Francine Montpetit, le magazine entreprend un virage ouvertement féministe»<sup>30</sup>), dans les faits il est possible de constater un recul sur plusieurs plans. D'ailleurs, dans un article intitulé «Du nouveau à *Châtelaine*», Hélène Pelletier-Baillargeon souligne que la directrice nouvellement nommée «affirme au départ n'être pas *féministe*»<sup>31</sup>. À la suite de cette nouvelle nomination à la direction du magazine, la production québécoise trouve de moins en moins de place dans les pages de *Châtelaine* : de 87 % en 1968, elle chute à un faible 59 % l'année de l'arrivée de Francine Montpetit et atteint un «sommet» de 5 % en 1976 (malgré la vague nationaliste et l'arrivée

<sup>28</sup>En 1968, 24 % des titres ont été écrits par une femme; en 1969, 17 %; en 1970, 28 %; en 1971, 30 %; et en 1972, 22 %. Bien que compilées le plus rigoureusement possible, ces données peuvent comporter certaines erreurs. En effet, en raison de la prédominance du masculin dans la langue utilisée et parce que le prénom (quand ce n'est pas l'initiale) ne marque pas toujours le sexe de la personne dont il est question, certaines auteures se sont peut-être retrouvées bien malgré moi du côté des auteurs.

<sup>29</sup>Francine MONTPETIT, «Lettre au directeur du Musée d'Art Contemporain» dans *Châtelaine*, volume 14, numéro 4, avril 1973, page 1.

<sup>30</sup>LE COLLECTIF CLIO, *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, éditeur, 1992, page 572.

<sup>31</sup>Hélène PELLETIER-BAILLARGEON, «Du nouveau à *Châtelaine*» dans *Maintenant*, numéro 123, février 1973, page 9.

au pouvoir du Parti québécois)<sup>32</sup>. Pourtant, d'après la teneur de son premier éditorial, la nouvelle rédactrice en chef semblait entretenir un «préjugé favorable» à l'égard du Québec : «Voici donc Châtelaine du mois d'avril. Sa transformation est évidente, son esprit québécois aussi».<sup>33</sup> À compter de ce moment, la chronique sur la littérature ouvre ses portes à des ouvrages sur le couple ou l'alimentation, à des albums sur la mer, des guides de voyages, des livres pour enfants... C'est l'ère du Comment être une bonne mère et une épouse agréable dans un couple hétérosexuel heureux qui recherche l'extase! Ce que Julia Bettinotti et Jocelyn Gagnon avancent dans leur étude sur la presse féminine est vérifiable dans *Châtelaine* : «[...]tout type de littérature ou de texte adressé à la femme vise presque exclusivement un apprentissage *pratique*»<sup>34</sup>. Le ton de Paule Saint-Onge change, s'atténue et elle finit par quitter le magazine en décembre 1974.

Paule Lebrun devient donc titulaire de la chronique dès le début de l'Année internationale de la femme, à un moment où les maisons d'édition publient de plus en plus de livres écrits par des femmes. De plus, selon les historiennes du Collectif Clio, «à partir de 1975, la production culturelle québécoise de langue française se caractérise par la contribution des écrivaines et particulièrement des auteures féministes»<sup>35</sup>. Enfin selon les renseignements que j'ai obtenus de l'Union des écrivaines et écrivains québécois de même que d'une agente littéraire d'expérience, madame Louise Myette, il y a au Québec plus d'écrivaines que d'écrivains. Évidemment toute affirmation qualitative demeure hautement subjective et il reste impossible de valider toute donnée quantitative relative à cette même production

<sup>32</sup>En 1968, 87 % des livres commentés sont québécois; en 1969, 82 %; en 1970, 89 %; en 1971, 94 %; en 1972, 94 %, en 1973, 59 %; en 1974, 41 %; en 1975, 27 %; en 1976, 5 % (soit deux livres dans toute l'année); et en 1977, 43 %.

<sup>33</sup>Francine MONTPETIT, «Lettre au directeur du Musée d'Art Contemporain», *loc. cit.*

<sup>34</sup>Julia BETTINOTTI et Jocelyn GAGNON, *Que c'est bête, ma belle. Études sur la presse féminine au Québec*, Montréal, Soudeyins-Donzé Éditeurs, 1983, page 12.

<sup>35</sup>Le COLLECTIF CLIO, *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Les Quinze, éditeur, collection Ideelles, 1982, page 500.

puisque'il n'existe aucune statistique à ce sujet. Tout ce que ces facteurs permettent d'avancer c'est que malgré sa destination claire, *Châtelaine* n'a pas su prendre le virage qui caractérise la tendance moderne et la perspective féministe en littérature. Toutefois malgré le fait que la proportion d'auteures sélectionnées sur l'année entière semble peu élevée (37 % du total), il n'en reste pas moins qu'il n'y en a jamais eu autant au cours de la période retenue. Quant aux oeuvres elles-mêmes, elles sont assez diversifiées et ne suivent aucune tangente particulière. La politique éditoriale n'a pas été révisée depuis 1973 et l'esprit de l'enseignement d'une nouvelle manière de vivre règne encore. Heureusement Paule Lebrun témoigne de la nouvelle écriture des femmes en annonçant : «Je l'ai lu : l'ère de la femme désirante est arrivée»<sup>36</sup>.

L'année 1976 marque un recul sur le plan de l'espace accordé aux femmes. Paule Lebrun semble vouloir donner une orientation légèrement différente à sa chronique. Par rapport à l'année précédente, elle cherche moins à constituer la bibliothèque idéale du jeune couple à la page. Son choix de livres est plus diversifié et elle consacre même une chronique complète à la nouvelle revue féministe *Sorcières* en présentant une entrevue qu'elle a réalisée avec sa rédactrice en chef, Xavière Gauthier. Disons que contrairement aux périodiques féministes, où les renvois d'un périodique à l'autre sont monnaie courante, *Châtelaine* n'ouvre pas souvent ses pages à une autre revue de femmes. De janvier 1968 à novembre 1976, la chronique sur la littérature n'avait encore jamais porté sur la presse féminine ou féministe (la presse des hommes y avait pourtant trouvé refuge).

---

<sup>36</sup>Paule LEBRUN, «Je l'ai lu : l'ère de la femme désirante est arrivée» dans *Châtelaine*, volume 16, numéro 10, octobre 1975, page 33.

Quant à l'année 1977, elle est marquée par l'augmentation du nombre de livres de femmes présentés dans la chronique : plus de deux fois le nombre relevé au cours de l'année précédente. Autre donnée intéressante, à l'exception de la chronique du mois de mars — qui traite uniquement de Lewis Carroll — *toutes* les autres chroniques contiennent *au moins un* livre écrit par une femme. Il s'agit là d'un élément important, qui assure une présence continue de l'écriture féminine dans les pages du magazine. Par ailleurs, il s'agit aussi d'une autre année de changement à la rédaction de la chronique : à compter du mois d'octobre, elle est assurée par Madeleine Ouellette-Michalska.

Il peut être intéressant de noter au passage qu'en 1968, on ne trouve à peu près pas l'ombre de l'inscription du féminin dans *Châtelaine*. Bien que peu surprenant pour l'époque, ce phénomène mérite tout de même d'être soulevé et même de l'être à l'aide des connaissances acquises et utilisées depuis. Les féministes québécoises ont commencé au milieu des années soixante-dix un travail sur la langue dont on ne trouvera malheureusement jamais trace dans *Châtelaine* au cours de la période étudiée. Ainsi les critiques du magazine parlent des *auteurs* et des *écrivains* qu'elles lisent, peu importe le sexe de la personne ayant droit à ce titre. Même Louky Bersianik, qui s'évertue pendant un volet complet de *L'Euguélionne* à nous dire que «Transgresser, c'est progresser»<sup>37</sup> et dont Paule Lebrun parle avec enthousiasme, se verra soumise aux règles du bon usage. «'Bon' pour qui?», comme l'a judicieusement remarqué Susanne de Lotbinière-Harwood à propos du «bon français»<sup>38</sup>...

---

<sup>37</sup>Louky BERSIANIK, *L'Euguélionne*, Montréal, Les éditions La Presse, 1976, pages 211 à 398.

<sup>38</sup>Susanne DE LOTBINIERE-HARWOOD, *Re-Belle et Infidèle. La traduction comme pratique de réécriture au féminin. The Body Bilingual. Translation as a rewriting in the feminine*, Montréal et Toronto, Les Éditions du remue-ménage et Women's Press, 1991, page 28.

De la même manière, il me semble plutôt aberrant de constater qu'à l'intérieur d'un magazine qui ne s'adresse qu'aux femmes, on utilise à une tentative près le masculin *lecteur*! Il faut attendre 1972 pour savoir que Paule Saint-Onge s'adresse à des *lectrices*. Enfin en plus de ne jamais transgresser les règles linguistiques établies — ou parce qu'elles ne les transgressent jamais elles-mêmes — aucune des trois critiques ne remet en question la langue utilisée par les auteures et auteurs. Ainsi Paule Lebrun ne s'étonne aucunement que *L'Homme programmé* ne soit pas précisément un homme mais une personne!

Le rapport au féminisme — idéologie et mouvement — entretenu par les critiques de *Châtelaine* confirme qu'il s'agit bel et bien d'un magazine féminin à tendance féministe et non d'un magazine féministe. Même chose pour la critique littéraire qu'il donne à lire : il s'agit d'une critique littéraire féminine à tendance féministe, non d'une critique littéraire féministe (d'après Gabrielle Frémont, Madeleine Ouellette-Michalska y signe «des chroniques littéraires sans jamais oublier d'y joindre un certain regard féministe»<sup>39</sup>). De plus, la tendance féministe n'est pas constante; par exemple, lorsque Jean O'Neil qualifie Montréal de «grosse putain sale», ce n'est pas à la misogynie de l'auteur que Paule Saint-Onge s'en prend mais bien à sa misanthropie; par contre, deux ans plus tard, soit en 1970, c'est la misogynie d'Hubert Aquin que la critique dénonce. Malheureusement jamais elle ne s'avancera à nouveau sur ce terrain. Il y a chez Paule Saint-Onge une volonté évidente de se démarquer du mouvement féministe, ce qui la situe selon Marina Yaguello dans l'*out-group*<sup>40</sup>. Elle ne rejette pas pour autant toutes les analyses ou productions féministes. Dans sa critique de *Lettre ouverte aux hommes* de Françoise Parturier, ce qui frappe en premier lieu c'est son attitude méprisante à l'égard de l'auteure : «Françoise Parturier se fait la

<sup>39</sup>Gabrielle FRÉMONT, «Petite histoire d'un grand mouvement. L'écriture des femmes» dans *Questions de culture 9 Identités féminines : mémoire et création*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, page 179.

<sup>40</sup>Marina YAGUELLO, *Les Mots et les Femmes*, Paris, Payot, collection Langages et sociétés, 1978, page 70

championne, elle aussi, des droits de la femme»<sup>41</sup>. Pourtant elle se dit d'accord dans l'ensemble avec la thèse de l'auteure, qui a écrit selon elle un livre percutant. Il y a donc accord de principe sur le fond, mais volonté ferme de se démarquer. Elle établit une distinction entre le féminisme et les féministes, comme si le féminisme était souhaitable et les féministes indésirables : «Je ne suis pas féministe mais...»

Le rapport de Paule Lebrun au féminisme est très différent. Les termes utilisés ne sont plus les mêmes. Sous sa plume, il n'est plus question du mouvement de libération des femmes mais du féminisme (ce terme n'a toutefois pas que des connotations positives comme je le démontrerai plus loin). Par ailleurs, la rédactrice en chef, qui est à ce moment Francine Montpetit, semble imposer une politique éditoriale assez stricte à cet égard et récupère le féminisme d'une façon que l'on pourrait qualifier de sournoise dans son éditorial d'avril 1975. Il semble y avoir une ligne à suivre et une ligne plutôt droite. Dans son analyse du traitement que le féminisme subit dans la presse féminine, Julia Bettinotti affirme que «la presse féminine [...] exprime dans son ensemble sinon le rejet du féminisme, du moins un désir de l'appivoiser au point d'en faire une 'qualité féminine'»<sup>42</sup>. Voilà clairement exprimée la situation telle qu'on la retrouve dans *Châtelaine*, du moins sous la direction de Francine Montpetit. Si on sent Paule Lebrun «sympathique à la cause», on peut aussi constater à la lecture de l'entrevue qu'elle réalise avec Xavière Gauthier que sous sa plume, le terme *féminisme* a des connotations négatives : pour elle, cerner la spécificité féminine, c'est «dépasser largement la stricte revendication féministe»<sup>43</sup>. Autre élément intéressant, elle considère qu'il existe un féminisme intelligent — mais ne souffle mot du corollaire, selon lequel il devrait exister en principe un féminisme bête!

<sup>41</sup>Paule SAINT-ONGE, «Coup d'oeil du côté des Françaises» dans *Châtelaine*, volume 9, numéro 11, novembre 1968, page 10.

<sup>42</sup>Julia BETTINOTTI et Jocelyn GAGNON, *Que c'est bête, ma belle. Études sur la presse féminine au Québec*, Montréal, Soudeyns-Donzé Éditeurs, 1983, page 14.

<sup>43</sup>Paule LEBRUN, «C'est Xavière, la sorcière!» dans *Châtelaine*, volume 17, numéro 11, novembre 1976, page 18.

En résumé, ce ne sont pas des oeuvres de femmes ou ayant trait aux femmes qui sont mises en valeur dans *Châtelaine*. Disons que les femmes y occupent une certaine place, quoique plutôt difficile à cerner. Mais malgré l'importance de l'espace accordé aux oeuvres écrites par des hommes, certains éléments «positifs» ressortent en ce qui concerne la littérature des femmes. Je pense ici aux critiques élogieuses faites par Paule Saint-Onge des oeuvres d'écrivaines nouvelles à l'époque mais reconnues plus tard comme féministes, par exemple Madeleine Gagnon; à l'enthousiasme de Paule Lebrun à l'égard de *di*res féministes comme *L'Euguélionne* et *Sorcières* ou d'une oeuvre lesbienne comme le *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*; finalement à la reconnaissance des oeuvres féministes d'une part et à la dénonciation des oeuvres qui aliènent les femmes d'autre part, tendance qui se dessine chez Madeleine Ouellette-Michalska.

Finalement en ce qui concerne la chronique tenue par Suzanne Lamy de septembre 1971 à décembre 1973, je dirai qu'elle change avec son titre. En effet, jusqu'en mars 1973, la chronique s'intitule «Les arts et les innovatrices» et semble avoir pour objectif de mettre en valeur le travail de femmes innovatrices comme son titre l'indique. Pendant cette période, elle porte sur des femmes plus ou moins exceptionnelles (sauf la chronique d'octobre 1971, qui porte sur le cinéma d'animation); la sculptrice Marcelle Ferron, la comédienne Michelle Rossignol, les écrivaines Claire Martin et Michèle Lalonde, l'artiste Lise Bissonnette et la marionnettiste Nicole Lapointe ne sont que quelques exemples des femmes que Suzanne Lamy nous présente avec énormément de considération. À compter d'avril 1973, la nouvelle direction transforme la chronique comme le reste du magazine. Règle générale, «L'art du temps» ne traite plus du travail d'une femme mais fait pratiquement office de placard publicitaire à bon marché : le T.P.Q., Les Grands Ballets canadiens, Le Musée des Beaux-Arts... et l'année se termine — le contrat de la rédactrice aussi — sur Radio-Québec! L'impresario Françoise Chartrand et la réalisatrice Danièle



Suissa y figurent bien mais elles font alors figure d'exception. Ouvertement féministe  
*Châtelaine!*

#### AILLEURS DANS LA PRESSE

En ce qui concerne la critique littéraire, Jeanne Maranda et Mair Verthuy présentent très bien la situation qui prévaut au cours des années soixante-dix lorsqu'elles affirment que «les femmes avaient moins besoin de procéder à une analyse objective de leur situation que d'exprimer leur vécu de façon subjective, de s'inventer une parole, un langage de femme»<sup>44</sup>. La notion d'objectivité mise de l'avant par les auteures est une question discutable; il n'en reste pas moins que la critique littéraire féministe se fait rare. Comme le souligne Diane Lamoureux dans son essai sur le féminisme québécois des années soixante-dix :

Un des traits marquants du féminisme des années 70, c'est justement cette insistance sur l'expérience commune des femmes, sur l'existence des femmes, prises dans leur globalité, comme groupe social disposant de caractéristiques propres et partagées par l'ensemble des composantes du groupe. Plus particulièrement, le discours féministe radical a reposé sur l'idée de classes de sexe et d'une homogénéité de la catégorie sociale 'femmes'.<sup>45</sup>

J'ajouterais pour ma part que ce qui importe davantage que la critique littéraire, tout au long de ces dix ans, c'est le champ littéraire. À la lecture des chroniques littéraires — et je donne ici à l'expression un sens très large — qui paraissent dans la presse, il est évident que les

<sup>44</sup>Jeanne MARANDA et Mair VERTHUY, «Les écrits féministes au Québec» dans *Emergency Librarian*, volume 5, number 1, September/October 1977, page 13.

<sup>45</sup>Diane LAMOUREUX, *Fragments et Collages. Essai sur le féminisme québécois des années 70*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, collection Itinéraires féministes, 1986, page 95.

femmes ont surtout besoin de se dire, de se lire, de s'entendre, de se regarder maintenant qu'elles sont devenues de «terribles vivantes», comme l'a annoncé Louky Bersianik dans *Le Pique-nique sur l'Acropole*<sup>46</sup>.

Probablement en raison de l'Année — de la décennie — de la femme et des subventions qui ont été accordées pour la célébrer, les publications se font de plus en plus nombreuses et la priorité semble être d'annoncer toutes les parutions, nouvelles ou à venir, de souligner la naissance d'une maison d'édition ou d'une collection féministes, ou encore de noter l'anniversaire de la librairie des femmes. Ces renseignements ont une certaine teneur politique dans la mesure où l'écriture des femmes a longtemps été occultée et que le rôle d'informatrices que les femmes décident de jouer tranche avec celui de formatrice et l'objectif de formation — même non avoués ou inconscients — qui avaient cours jusque là. La venue à la parole, pour paraphraser un titre de livre bien connu, n'est pas une entreprise qui va de soi non plus. Ainsi, selon l'analyse d'Odette Lupien, les femmes qui publient *Québécoises deboutte!* n'utilisent jamais le pronom personnel «je» et ne donnent jamais dans le témoignage alors que quelques années plus tard, les membres du collectif Les Têtes de pioche produisent un discours où le privé et l'intimité occupent une place prépondérante, en plus d'engager régulièrement la conversation avec leurs lectrices<sup>47</sup>. En fait, Odette Lupien résume comme suit la situation en ce qui concerne les trois périodiques qu'elle a analysés, soit *Québécoises deboutte!*, *Les Têtes de pioche* et *La Vie en rose* : dans *Québécoises deboutte!*, le «nous» est collectif (pas de «je») et il exclut toute individualité; dans *Les Têtes de pioche*, «je» et «nous» se confondent, le «nous» est univoque; dans *La Vie en rose*, il y a coexistence du «je» et du «nous» mais le «je» n'équivaut pas au

<sup>46</sup>Louky BERSIANIK, *Le Pique-nique sur l'Acropole*, Montréal, VLB Éditeur, 1979, page 227.

<sup>47</sup>Odette LUPIEN, «Analyse du discours de trois publications féministes», mémoire présenté au département d'études françaises de la Faculté des arts et sciences de l'Université de Montréal, novembre 1986, page 68.

«nous»<sup>48</sup>. De plus, en ce qui concerne *Québécoises deboutte!*, il aurait été étonnant d'y retrouver des critiques littéraires puisque les membres du collectif disaient d'elles-mêmes : «Nous ne sommes pas des féministes 'culturelles' [...]; les symboles ne nous intéressent pas.»<sup>49</sup>

Mais pour celles que le champ littéraire ou la vie culturelle intéressent, la transmission de l'information varie d'un périodique à l'autre. Dans l'un, les rédactrices annoncent la publication d'un rapport de recherche, la parution d'un nouveau livre (avec extrait) ou d'un numéro spécial de périodique consacré aux femmes, offrent une lecture féministe théologique et politique, reproduisent le texte de la quatrième page de couverture d'un livre, publient la liste des documents qui peuvent être consultés au centre de documentation de l'organisme, font la présentation d'une série d'articles publiés dans la presse à grand tirage, soulignent la création d'une maison d'édition ou d'une collection féministe; dans un autre, elles annoncent l'attribution d'un prix littéraire à une femme, offrent d'envoyer la photocopie d'une bibliographie de livres «sur la femme» sur demande, présentent un catalogue particulièrement intéressant pour les femmes, rapportent la tenue d'une fête organisée à l'intention des femmes, publient tous les renseignements permettant d'obtenir un dépliant, dénoncent le sexisme de certains livres; ailleurs elles présentent une brochure et le groupe qui l'a produite, publient des comptes rendus, font la présentation détaillée d'un rapport préparé à la demande du gouvernement, donnent les adresses des librairies féministes, annoncent le lancement d'un nouveau périodique féministe ou l'existence d'un périodique féministe étranger, dénoncent une revue trop «féminine» ou la récupération dont fait l'objet le féminisme de la part d'une maison d'édition malhonnête, suggèrent quelques

---

<sup>48</sup>Odette LUPIN, *loc. cit*

<sup>49</sup>Catherine LORD, «Notre ennemi ne porte pas la culotte!» dans *Châtelaine*, volume 14, numéro 4, avril 1973, page 2.

livres pour enfants à saveur féministe, traduisent un article intéressant, rappellent l'existence d'un bon livre, annoncent la réédition d'un livre en format de poche; enfin certaines reproduisent un coupon d'abonnement ou un compte rendu paru ailleurs, publient une bibliographie, une vidéographie ou une filmographie de référence, une lettre ouverte à un auteur misogyne ou un cri de révolte contre l'interdiction d'un livre féministe, appuient les recommandations faites dans un ouvrage féministe, donnent la liste des ouvrages vendus par l'organisme, annoncent la radiodiffusion d'un reportage sur une écrivaine, publient une petite annonce (de livre) ou ... un compte rendu **critique**.

Ce fameux mot — **critique** — il faudra attendre jusqu'en 1978 pour pouvoir l'utiliser. Il faudra attendre le lancement d'une revue universitaire publiée en Ontario et à laquelle collabore plusieurs féministes rattachées à l'institut Simone de Beauvoir, *Les Cahiers de la femme/Canadian Woman Studies*. Et comme les événements se produisent rarement de manière isolée, la même année, *Statut, Bulletin de la femme/Status of Women News* publie également des comptes rendus critiques. Dans ce cas toutefois, il s'agit d'une nouveauté de la part d'un périodique qui existe déjà depuis l'été 1973.

Il me semble que l'une des questions à se poser concerne l'objectif principal poursuivi par les féministes qui publient un périodique, quel qu'il soit. Ainsi il me semble pertinent de savoir si l'équipe de production considère son produit comme une fin ou plutôt comme un moyen de lutte. Si la deuxième hypothèse s'avère exacte, nul doute que la littérature ne figurera pas au rang des priorités éditoriales. En tant qu'outil de lutte, un périodique peut très bien ouvrir ses pages à l'écrit féministe (l'écrit étant ici considéré comme un support de

la pensée tel que l'a suggéré Suzanne Lamy<sup>50</sup>) mais j'ai du mal à imaginer, par exemple, un périodique littéraire dont le contenu au grand complet serait axé sur la lutte féministe. Une telle publication tiendrait d'abord compte de l'idéologie et non de la création, ce qui ne servirait pas nécessairement l'écriture mais serait de plus à l'origine d'une contradiction énorme puisque le féminisme n'a pas pour habitude d'accorder préséance aux principes, au détriment des personnes. Et, comme l'a souligné Christine Lemoine dès la fin de la troisième séquence, le but des revues littéraires n'est pas d'informer (personnellement je dirais plutôt que l'information n'est pas le seul but des revues littéraires) : «La revue est un support, un moyen de diffusion pour des femmes qui créent»<sup>51</sup>.

Une autre question importante concerne les lectrices de ces publications : concrètement qu'en attendent-elles? Au Québec, il n'existe à ma connaissance aucune recherche féministe sur ce sujet. Lors du colloque *Perçons le mur du silence*, seul et unique colloque tenu par les femmes journalistes (en 1981), les huit cent participantes «ont refusé toute association éventuelle avec les groupes de femmes pour étudier plus avant le rapport des femmes à l'information et établir des tables de concertation.»<sup>52</sup> Une enquête réalisée par des journalistes italiennes a toutefois permis à ces dernières d'apprendre que les femmes «demandent un journal qui soit écrit plus simplement [que ne l'est la presse «patriarcale»], qui aborde beaucoup plus les problèmes de la ville et de la vie quotidienne, et qui fasse beaucoup plus fonction de service»<sup>53</sup>. Selon cette étude donc, les chroniques qui abordent le champ littéraire en informant les femmes des diverses possibilités qui s'offrent à elles,

---

<sup>50</sup>Notes personnelles prises lors d'une communication donnée à l'université Concordia.

<sup>51</sup>Christine LEMOINE, «La presse au Canada : un lieu du mouvement des femmes» dans *Des Luites et des rires de femmes*, volume III, numéro 5, juin-juillet-août 1980, page 43.

<sup>52</sup>Le COLLECTIF CLIO, *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, éditeur, 1992, page 575.

<sup>53</sup>Candida CURZI, Bimba DE MARIA, Miriam MAFAI, Elisabetta RASY, *Écrire contre (expériences, réflexions et analyses des femmes journalistes, présentées au congrès «Femmes et Information — 1977»)*, traduit de l'italien par Marie Pavan, Paris, Éditions des femmes, page 34.

qu'il s'agisse de la parution d'un livre, d'une brochure ou d'un dépliant, de la tenue de rencontres publiques ou de la possibilité d'obtenir une bibliographie d'ouvrages féministes par exemple, répondent peut-être plus aux besoins des femmes que ne le feraient d'éventuelles critiques littéraires. Reste à savoir si les résultats que l'on obtiendrait au Québec seraient identiques ou du moins similaires à ceux obtenus en Italie... Mais compte tenu du fait qu'à ses débuts le mouvement féministe n'était l'apanage ni d'un groupe organisé ni d'une classe sociale quelle qu'elle soit, je serais portée à croire que les listes, chroniques et données publiées ici répondaient effectivement à un besoin réel. De fait, les réponses des femmes italiennes ne viennent que confirmer à mon avis la concordance de l'offre et de la demande.

Sans être une réponse formelle, le «détournement» de revues existantes par l'entremise de numéros «spéciaux» sur les femmes peut avoir contribué d'une certaine manière à la lenteur du processus menant à la constitution d'une véritable critique littéraire féministe ou au féminin. En effet, le regroupement autour de la publication d'un numéro d'un périodique déjà existant ne permet pas de mener une réflexion collective, d'assurer une certaine continuité dans le travail entrepris. Dans ces conditions, comment peut-on imaginer développer une approche critique sans ramener les femmes à l'individualité et, en quelque sorte, à l'isolement?

Soulignant au passage ce silence «critique» dans un compte rendu de *Lâchez tout* d'Annie Lebrun, France Théoret affirme que : «La dureté du texte me semble proportionnelle à

l'absence de critique et à l'adulation même dont ont fait montre certains textes sur les livres de femmes»<sup>54</sup>.

À ce tableau succinct de la situation, il faudrait ajouter qu'il est bien possible que l'émergence d'une critique littéraire féministe ou au féminin spécifiquement québécoise se soit faite de façon relativement lente d'une part parce que les Québécoises prennent les bouchées doubles voire triples en lisant non seulement les femmes d'ici mais également les Françaises et les Étatsuniennes, d'autre part en raison de l'essence même du féminisme :

[...] la lecture critique au féminin demande certaine énergie: comment situer ces textes dans le circuit littéraire et dans l'ensemble des recherches actuelles, si l'on se tient à l'écart de ce qui se passe en histoire, en psychologie, en sociologie... du côté des femmes.<sup>55</sup>

Malgré une tendance à l'information et une certaine volubilité, les femmes passent malheureusement sous silence certaines des entreprises lancées par d'autres féministes. Par exemple, le premier éditorial des *Têtes de pioche* annonce ce qui suit : «Depuis que *Québécoises deboutte!* est disparu en 1974, nous n'avons pas de journal fait par des femmes pour des femmes.»<sup>56</sup> Faut-il attribuer au fait qu'il s'agit de publications soit gouvernementales soit para-gouvernementales et dans tous les cas non radicales, que le *Bulletin* du Conseil du statut de la femme, le *Bulletin d'information* du Centre d'information et de référence pour femmes, *Positives*, *Militantes*, le *Bulletin-RAIF*, *Statut*, *Bulletin de la femme/Status of Women News et Information*, *Status of Women/Situation de la femme* n'aient ici aucun droit de cité?

<sup>54</sup>France THIFORLI, «Pour une lecture critique des textes de femme» dans *la nouvelle barre du jour*, numéro 66, mai 1978, page 77.

<sup>55</sup>Suzanne LAMY, «L'autre lecture» dans *Quand je lis je m'invente*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1984, page 23.

<sup>56</sup>COLLECTIF, «Éditorial», *Les Têtes de pioche*, numéro 1, page 1.

Une autre des raisons pour lesquelles l'évolution de la critique littéraire des femmes ne se fait pas aussi rapidement que certaines (et même certains) le souhaitent réside à mon avis dans le fait qu'on doive absolument considérer tout projet féministe comme un lieu d'exploration. À ce titre, il est impératif de manifester de la patience à l'égard des femmes qui utilisent leur droit à la découverte et donc à l'erreur. Cette idée m'a semblé importante le jour où je me suis rendu compte, lors de la période de questions qui faisait suite à une conférence prononcée par Elisabeth Badinter, que les femmes parlaient en public comme elles parlent entre elles (dans l'errance)... Si le féminisme cherche à lever l'oppression qui pèse sur le plus grand nombre, il doit défendre le droit à la parole — et à l'écriture — de cette majorité. C'est d'ailleurs la position qu'ont adoptée les membres du collectif Les Têtes de pioche puisque, selon Odette Lupien, «la conversation entre femmes est implicitement et explicitement privilégiée»<sup>57</sup> dans certains éditoriaux du journal. Ce choix éminemment politique accorde de fait une place aussi importante à l'oral qu'à l'écrit et privilégie l'intime par rapport au public. Dès les premières publications féministes donc la parole est non seulement une caractéristique du discours féminin mais également un choix politique assumé en toute conscience de cause; il suffit de penser au titre du premier journal féministe, *Québécoises deboutte!*, qui est un slogan lancé par les membres du Front de Libération des Femmes du Québec, pour s'en rendre compte.

Mais cette revendication sous forme de parole et en faveur de la parole ne signifie aucunement que toutes les femmes doivent émettre leur opinion à voix haute ou faire de la critique, qu'on ne s'y méprenne pas. Il s'agit plutôt de voir que si la presse féministe représente un lieu de réflexion et d'invention de «moyens d'actualiser dans la réalité

---

<sup>57</sup>Odette LUPIEN, «Analyse du discours de trois publications féministes», mémoire présenté au département d'études françaises de la Faculté des arts et sciences de l'Université de Montréal, novembre 1986, page 7



concrète les idéaux et les objectifs que nous poursuivons»<sup>58</sup>, par conséquent les femmes doivent être tolérantes et ne pas chercher à impressionner. — *Complicité. Connivence. Égalité.* — Il s'agit effectivement d'un défi extrêmement difficile à réaliser puisque même *Les Têtes de pioche* a cessé de voir le jour entre autres à cause de l'intolérance dont ont fait preuve les membres du collectif, selon Armande Saint-Jean<sup>59</sup>.

Par ailleurs, comme le précise France Théoret dans un texte intitulé «La raison appropriée», le Québec n'a jamais accordé une place de choix à la lecture :

Dans mon enfance, lorsqu'on me surprenait lisant en cachette, on disait que je tirais du grand. Lire était une activité empruntée, distante du milieu auquel j'appartenais. Au Québec, être une lectrice, c'était se prendre pour quelqu'un d'autre.<sup>60</sup>

En fait, au Québec, pendant très longtemps, «le pouvoir politique se montre intolérant envers les intellectuels»<sup>61</sup>. Cette attitude à l'égard de la lecture, voire de la culture a probablement eu un effet déterminant sur la capacité à écrire des femmes. À cet égard, Elisabeth Hone-Bellemare ouvre une brèche dans le discours sur la prolifération des textes de femmes, sur le besoin de se dire qu'elles sont censées éprouver, lorsqu'elle nous apprend qu'Hélène Pelletier-Baillargeon a sollicité la collaboration de plusieurs femmes pour un numéro de *Maintenant* portant sur les «Femmes du Québec» et que peu d'entre elles ont répondu à l'appel : «[...] elles ont plein d'idées, elles sont toujours prêtes à en parler, à en discuter. Mais elles sont rarement là pour les fixer seules, sur papier.»<sup>62</sup> Aussi

<sup>58</sup>Armande SAINT-JEAN, «Pour qu'hier serve à demain» dans *Des Lutes et des rires de femmes*, volume III, numéro 5, juin-juillet-août 1980, page 29.

<sup>59</sup>*Ibid.*

<sup>60</sup>France THÉORET, «La raison appropriée» dans *Entre Raison et Dérison*, Montréal, Éditions Les Herbes rouges, 1987, page 12.

<sup>61</sup>Renee-Berthe DRAPEAU, *Féminins singuliers. Pratiques d'écriture : Brossard, Théoret*, Montréal, Les éditions Triptyque, 1986, page 21.

<sup>62</sup>Elisabeth HONE-BELLEMARE, «Se taire ou s'exprimer» dans *Maintenant*, numéro 140, novembre 1974, page 7.

étonnant que cela paraisse, et les femmes de la revue *Des Luites et des rires de femmes*<sup>63</sup>, et Nicole Brossard ont fait face à ce problème — cette dernière lorsqu'elle a commandé des textes pour le numéro spécial de *La Barre du Jour* intitulé «Femme et langage» : «sur 16 femmes invitées à participer à ce numéro seulement 9 ont accepté et réalisé un texte. D'autres avaient accepté, mais pour des raisons de difficultés personnelles se sont arrêtées en cours de rédaction.»<sup>64</sup>

Jusqu'à la fin de la troisième séquence, bon nombre de féministes — les plus radicales sans aucun doute — refusent la spécialisation et la hiérarchisation. Elles forment des collectifs, parfois même des collectives, convaincues que toute autre forme d'organisation ne fait que reproduire le système dont elles essaient désespérément de se sortir<sup>65</sup>. Elles refusent les rôles hiérarchisés — rédactrice en chef, directrice ou autres — les considérant comme autant de symptômes d'une idéologie générale qui transparaît dans la revue<sup>66</sup>. Elles manifestent au contraire une volonté réelle de démocratisation et d'ouverture qui les pousse, dans le cas de *Québécoises deboutte!*, à n'apposer aucune signature au bas du premier éditorial de manière à préserver «l'anonymat des auteures et élimine[r] le vedettariat individuel»<sup>67</sup>, dans le cas des *Têtes de pioche*, à signer «le collectif»<sup>68</sup> et dans le cas de la revue *Des Luites et des rires de femmes*, à inviter toutes les femmes à soumettre des contributions écrites et à organiser des rencontres à l'extérieur de Montréal en vue de la

<sup>63</sup>Wendy AYOTTE, «Les femmes et la presse» dans *Des Luites et des rires de femmes*, volume 2, numéro 3, mars-avril 1979, page 28.

<sup>64</sup>Nicole BROSSARD, «Préliminaires» dans *la barre du jour*, numéro 50, hiver 1975, page 8

<sup>65</sup>Il ne faudrait toutefois pas croire que les femmes sont seules à remettre le système en question. Ainsi dans *La Communauté perdue : petite histoire des militantismes*, Jean-Marc PLOTTE rapporte les paroles d'un militant selon qui «la C.S.N. fonctionne selon le même type de hiérarchie que le système qu'elle dénonce. Elle est un câblage d'appareil qui maintient la médiocrité au pouvoir.» (Jean-Marc PLOTTE, *La Communauté perdue : petite histoire des militantismes*, Montréal, VLB Éditeur, collection Études québécoises, 1987, page 102)

<sup>66</sup>Christine LEMOINE, «La presse au Canada : un lieu du mouvement des femmes» dans *Des Luites et des rires de femmes*, volume III, numéro 5, juin-juillet-août 1980, page 43

<sup>67</sup>Odette LAPIEN, *op. cit.*, page 80

<sup>68</sup>*Ibid.*

préparation des différents numéros de la revue. Le sens critique féministe est dirigé contre le patriarcat et ses institutions, et le besoin de solidarité évacue d'emblée la possibilité de s'adonner à une activité comme la critique, entre autres en raison du travail solitaire qu'elle exige. De plus, du moins en ce qui concerne la «cellule journal» du Front de libération des femmes du Québec, composée de sept membres, une intention avortée en ce qui a trait au domaine littéraire : «On va aussi parler de livres qui pourraient nous intéresser, faire connaître des textes plus généraux qui nous aideront à mieux nous situer, à mieux comprendre pourquoi la situation de la femme est ce qu'elle est, pi à mieux nous placer dans la lutte de libération au Québec.»<sup>69</sup> (L'emploi du verbe **parler** montre bien le rapport des femmes à la langue : elles souhaitent se parler même lorsqu'elles s'écrivent!)

J'ajouterai brièvement que pendant toute cette période, bien qu'elles les lisent respectueusement, les féministes québécoises se démarquent dans la pratique de leurs consoeurs étatsuniennes. En effet, ces dernières pratiquent alors une forme de critique que Gail Scott résume comme suit :

Je pense au type de critique assez fréquente dans les revues militantes féministes [anglo-américaines] des années 70 et du début des années 80, où on jugeait si un livre était 'politiquement correct' en fonction de certains critères : une femme devait être 'forte' et non une 'victime', etc., mais la signification exacte de ces termes variait largement selon l'auteure de la critique.<sup>70</sup>

<sup>69</sup> «Cellule journal», *Bulletin de Liaison Front de libération des femmes du Québec*, numéro 1, juillet 1971, page 1, reproduit dans Véronique O'LEARY et Louise TOUPIN, *Québécoises deboutte!*, tome 1, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1982, page 106.

<sup>70</sup> Gail SCOTT, «Une féministe au carnaval» dans *La théorie, un dimanche*, texte traduit de l'anglais par Claudine Vivier, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1988, page 65 (note 4).

En fait, ce dont il est question ici, c'est de l'image des femmes : «In American colleges in the early 1970s, the great majority of courses on women in literature centred on the study of female stereotypes in male writing.»<sup>71</sup>

Concrètement, en ce qui concerne la critique, cela signifie la nécessité de s'affirmer en tant que femme (il s'agit donc d'une question d'identité sexuelle) individuellement et collectivement. Pour y arriver, les femmes utilisent les genres littéraires qui leur sont le plus familiers, soit la lettre, le témoignage et le journal. Elles les utilisent non seulement dans le domaine de la création littéraire mais également dans la rédaction de leurs commentaires critiques. Dans ce cas, les auteures semblent généralement plus préoccupées par la transmission de leurs idées et valeurs féministes ou encore par la contestation des idées et valeurs patriarcales que par une lecture/analyse du travail d'écriture accompli. Les publications collectives sont par ailleurs nombreuses au cours des années soixante-dix. La question de la spécificité traverse toute l'écriture des femmes, création et critique : spécificité de l'être sexuée femelle pour les unes, spécificité de l'écriture sexuée féminine pour les autres.

## DE QUELQUES PRODUCTIONS RÉVÉLATRICES

À compter de 1975, les femmes se regroupent surtout à l'extérieur des autres mouvements de lutte, autour de projets concrets et selon quatre grands thèmes : le corps, le travail, la parole et le pouvoir. Plusieurs d'entre elles quittent un groupe mixte pour se retrouver

---

<sup>71</sup>Cheri REGISTER, «American feminist literary criticism: a bibliographical introduction», citée par Toril Moi dans *Sexual/Textual Politics: Feminist Literary Theory*, Londres, New York, Methuen & Co Ltd, collection New Accents, 1985, page 42

entre femmes. Quant au discours féministe, il infiltre la littérature. Les écrivaines effectuent un travail laborieux, conforme à leur projet d'écriture :

Les textes au féminin sont éminemment subversifs; ils visent à décentrer, à déplacer les codes; ils inventent de nouvelles techniques qu'ils cherchent à parfaire constamment afin de produire de l'inédit; ils remettent en cause la culture patriarcale. Mais se poser contre le système en place demande qu'on en connaisse les mécanismes. Et les écrivaines le savent bien! Elles sont familières avec la linguistique, la psychanalyse, le féminisme, les recherches littéraires récentes... Elles ont lu Barthes, Bataille, Beauvoir, Blanchot, Freud, Irigaray, Kristeva, Lacan, Marx, Kate Millett, Sartre... Et elles se lisent entre elles et tentent de pousser toujours plus loin les réflexions précédemment amorcées. Le rapport entre fiction et théorie dans les livres de femmes n'a-t-il pas donné naissance à ce qu'on appelle depuis peu la fiction théorique ou la théorie-fiction?<sup>72</sup>

Dès cette période, le rapport entre les femmes se modifie, l'intimité gagne du terrain. Comme l'a souligné Odette Lupien : «On se retrouve entre femmes d'abord, non plus entre militantes d'abord. La prise de conscience de la 'féminité' précède la volonté politique.»<sup>73</sup> Et d'une certaine façon, il est peu étonnant de constater que parallèlement à la place qu'occupe dorénavant l'intimité, le spécifique deviendra une possibilité envisageable et envisagée. Ainsi des discussions sur les dernières parutions — et des listes de suggestions qui en découlent — à la critique comme acte solitaire, il n'y a qu'un pas. Bien sûr, malgré tout le discours sur l'oralité comme mode privilégié par les femmes, les femmes ont publié et de plus en plus abondamment. Mais l'une des distinctions entre la création et la critique réside dans le fait que la critique, même lorsque considérée comme acte de création, demeure une création produite en réponse à une autre production — individuelle ou collective. Car sans création littéraire, il ne peut y avoir de critique.

<sup>72</sup>Louise DUPRÉ, «Questions de maîtrise» dans *Arcade*, numéro 8, octobre 1984, page 50.

<sup>73</sup>Odette LUPIN, *op. cit.*, page 58.

À toutes les raisons qui ont ralenti la venue des féministes à la critique littéraire, j'en ajouterai une dernière : la précarité de la situation financière dans laquelle s'est retrouvé l'ensemble de la presse féministe. Bien sûr, au Québec, peu de publications jouissent d'une situation financière confortable. Mais lorsque la moitié pauvre de la société publie pour la moitié pauvre de la société, la fragilité est extrême. À cause de ces conditions difficiles, nombre de femmes finissent par manquer de souffle. Chantal Théry rappelle que «produire et diffuser de nouvelles images mentales, soit, mais la disparition depuis 1979 de nombreux périodiques féministes ne met-elle pas en péril ce projet et le dialogue entre les femmes?»<sup>74</sup> Dans ces conditions, où trouver les ressources — financières entre autres — pour publier de la critique littéraire? Il faudra effectivement attendre la fin des années soixante-dix pour qu'un petit nombre de femmes, assurées d'une certaine stabilité financière parce que professeures pour la plupart, commencent à faire de la critique.

#### LA MARQUE DU FEMININ : «FEMME ET LANGAGE»

L'un des nombreux projets menés par les femmes au cours de la troisième séquence est la publication, en mars 1975, d'un numéro spécial de *La Barre du Jour* intitulé «Femme et langage». C'est dans ce numéro de *La Barre du Jour* que les premiers textes qui représentent un certain intérêt pour la critique littéraire féministe francophone sont publiés<sup>75</sup>. Ces textes ne portent pas spécifiquement sur la critique mais leurs auteures y revendiquent une façon d'être lues autrement.

<sup>74</sup>Chantal THERY, «Féminité Subversion Écriture : L'aube-scène sexuelle et les moutificateurs» dans *Lettres québécoises*, numéro 34, été 1984, page 69.

<sup>75</sup>Margret Andersen avait déjà publié «Feminist criticism» mais, comme il s'agit d'un texte en anglais, je ne fais que le mentionner au passage. Depuis lors, l'auteure a publié de nombreux textes en français sur le sujet — dont certains sous le nom de Marguerite Andersen. «Feminist criticism» est un texte fort intéressant, qui explique clairement la raison d'être de la critique féministe et le cheminement d'à peu près toutes les femmes qui endossent la

«Femme et langage» constitue un véritable événement, entre autres parce qu'il contient les textes de plusieurs femmes qui forment ni plus ni moins que l'avant-garde de la pensée féministe québécoise — Nicole Brossard, Louise Cotnoir, Louise Dupré et France Théoret étant les plus marquantes à ce jour. Bien que les auteures y parlent de la critique sans le spécifier à voix haute, je pense que leurs textes représentent pour la critique littéraire féministe québécoise l'occasion de trouver et son essence et la qualité de sa réflexion. Ainsi, même s'il n'est pas directement question de la critique littéraire dans les «Préliminaires» ou dans le «*E* muet mutant», l'auteure alimente la réflexion à ce sujet de façon exceptionnelle dans l'un comme dans l'autre. Ce qu'elle y propose relève de la théorie féministe pure et laisse à la lectrice toute latitude pour l'appliquer au domaine de son choix. Nicole Bédard offre pour sa part «L'oscillé(e)», dans lequel elle ne tient aucun discours sur la critique mais nous présente une lecture-écriture, selon ses propres termes.

Dès les préliminaires de «Femme et langage», Nicole Brossard présente l'une des premières réalisations des féministes en ce qui concerne la littérature : la reconnaissance des oeuvres de femmes, la création d'un véritable corpus féminin, peu importe ce que les critiques et les littéraires aient pu en dire jusque là — «Il n'y a pas de littérature de femmes», «Les femmes n'ont pas écrit»... En 1975, il est nécessaire de dire et de redire qu'au Québec, par exemple, «la femme québécoise a tout autant marqué les lettres québécoises que son vis-à-vis masculin»<sup>76</sup>. En 1975, les femmes gagnent du terrain en mettant les bouchées doubles, c'est-à-dire non seulement en écrivant de plus en plus mais également parce qu'elles déterrent et (re)lisent — ce qui représente une activité hautement critique — les textes de femmes publiés/oubliés de tout temps. À ce stade de l'histoire des

---

perspective féministe. (Margret Andersen, «Feminist criticism» dans *Mother was not a person*, sous la direction de Margret Andersen, Montréal, Content Publishing Limited et Black Rose Press, 1972, pages 87 à 90.)

<sup>76</sup>Nicole BROSSARD, «Préliminaires» dans *la barre du jour*, numéro 50, hiver 1975, page 8.

femmes, il est primordial que cette activité soit réalisée par des femmes puisqu'elle constitue ni plus ni moins la raison d'être de la critique littéraire féministe :

Pour moi un travail immense est à faire sur la question de la relation de la femme québécoise à l'histoire (ce matriarcat de la survivance), à notre *fiction* collective et à notre propension séculaire à fonctionner au niveau du mythe... De plus, ce travail, en termes littéraires, il appartient à la femme de l'amorcer, dans la mesure où elle seule peut tenter l'exploration du désir féminin, de l'espace féminin, de la pratique de femme dans le champ brouillé des pouvoirs phallogocratiques. Elle seule peut actuellement poser des questions aux textes d'une première société de mâles assumant leurs désirs, leur sujet, dans un érotisme condescendant quelqu'en soit [*sic*] les a priori 'révolutionnaires'. Elle seule peut formuler pour elle d'abord, pour les autres ensuite, le sujet féminin et ce faisant, faire éclater nos pratiques d'écriture.<sup>77</sup>

Dans le second texte qu'elle signe dans ce numéro, «*E muet mutant*», l'écrivaine et théoricienne aborde la question de l'écriture des femmes «qui n'efface pas son origine, qui au contraire la tente et la creuse»<sup>78</sup>. Ce disant, elle pose l'une des principales caractéristiques de la critique féministe (ainsi Suzanne Lamy réaffirmera la nécessité de l'origine et l'importance de la sexualité dans «Des enfants uniques, nés de père et de mère inconnus»<sup>79</sup>). En effet, pas plus du côté de la critique que du côté de l'écriture, l'origine ne saurait être passée sous silence. Un texte ne peut être l'objet d'un sujet sans sexe. Le fait qu'une femme écrive, qu'une femme lise est signifiant et on ne doit pas l'oublier. Et bien qu'il soit question de l'écriture, la remarque vaut tout autant pour la lecture — ou la critique — car à quoi sert une écriture qui n'efface pas son origine si la lectrice n'en tient pas compte? Cette idée, Nicole Brossard la reprend lorsqu'elle reproduit dans son texte un extrait du *Refus global* — «Au refus global, nous opposons la responsabilité entière.»<sup>80</sup> — extrait sous lequel elle glisse ce qui suit : «Cette femme qui lit, lit toujours à moitié, c'est-à-

<sup>77</sup>Nicole BROSSARD, «Préliminaires», *loc. cit.*

<sup>78</sup>Nicole BROSSARD, «*E muet mutant*» dans *la barre du jour*, numéro 50, hiver 1975, page 10.

<sup>79</sup>Suzanne LAMY, «Des enfants uniques, nés de père et de mère inconnus» dans *Quand je lis je m'invente*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1984 (voir page 30 entre autres)

<sup>80</sup>Nicole BROSSARD, «*E muet mutant*», *op. cit.*, page 22.



dire qu'elle doit s'épargner de sa condition, le consentement.»<sup>81</sup> À mon sens, cette phrase suggère que toute lecture féministe implique que la femme qui la pratique ne lise pas à moitié, c'est-à-dire qu'elle ne s'épargne nullement de sa condition.

En plus de l'origine sexuée, Nicole Brossard aborde dans «*E muet mutant*» la question de l'intention en lecture. Selon elle, la lecture devrait être «offerte comme un lieu d'émancipation, de libération, de subversion.»<sup>82</sup> L'écriture, en tant qu'acte de communication, représente donc un effort dont la dimension idéologique ne peut être — ou ne saurait être — évacuée.

Par ailleurs, Nicole Brossard lance dans ce même texte une idée qu'elle reprend également dans «*La plaque tournante*» (écrit aussi en 1975) : «Elle [la femme qui écrit] ne peut avoir que des complices (qui jouent le même rôle qu'elle (lire/écrire)). Point de rôle différencié.»<sup>83</sup> Cette affirmation constitue la base même de la pratique féministe des années soixante-dix : tout le monde doit mettre la main à la pâte et tout essayer. Pas de spécialisation. Cette utilisation de la notion de complicité permet de prolonger la pratique féministe selon un axe horizontal qui subvertit l'ordre établi, dans un «continuum lesbien» pour employer l'expression d'Adrienne Rich<sup>84</sup>. Appliquer la complicité pourrait signifier établir un rapport écrivaine/critique qui ne procède pas de la hiérarchie (ce qui veut dire que la critique n'en sait pas nécessairement plus que l'écrivaine mais qu'en revanche elle n'est pas une écrivaine ratée) mais plutôt de la circulation d'énergie, rapport qui permet de glisser

---

<sup>81</sup> *Ibid.*

<sup>82</sup> *Ibid.*, page 11.

<sup>83</sup> *Ibid.*, page 13.

<sup>84</sup> «Par 'continuum lesbien' j'entends un large registre — aussi bien dans l'histoire que dans la vie de chaque femme — d'expériences impliquant une identification aux femmes [...]» (Adrienne RICH, «La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne» dans *Nouvelles Questions féministes*, numéro 1, mars 1981, page 32.)

radicalement vers autre chose — la spirale. Je pense effectivement que Nicole Brossard introduit ici *l'idée* du continuum lesbien. Il faudra toutefois attendre le début des années quatre-vingt, donc la quatrième séquence de la SPIRALE, pour que cette idée s'ancre véritablement dans la théorie féministe.

Dans «Femme et langage», Nicole Bédard propose, comme je l'ai dit plus haut, une lecture-écriture d'*Un Vrai Jardin* d'Hélène Cixous. Dans ce texte de théorie-fiction, l'auteure procède à l'aide de l'intertextualité et commence par établir un parallèle entre la grille (d'analyse/d'entrée) et le jardin (comme terrain/comme symbole féminin); la lecture/lectrice (se) glisse ensuite entre les lignes, entre les phrases, entre les mots : «Devancer la grille, la déplacer, à notre tour, sur le texte et *en* lui — la grille de lecture — permettant cette pénétration jouissive du (t/s)exe.»<sup>85</sup> Comme la littérature féministe était rare au moment de la publication de «Femme et langage», les notions telles la complicité et l'égalité commençaient à peine à être nommées par les femmes. Annoncer la pénétration du texte par la grille — et donc la plongée de la critique au cœur du corps (t/s)exuel — relève de l'initiation. De plus, bien que la théorie-fiction ait vu le jour à cette époque, les auteures qui la pratiquaient étaient peu nombreuses et Nicole Bédard fait également office de pionnière sur ce plan. Dans «L'oscillé(e)», théorie et fiction s'entremêlent, critiques psychanalytique et structuraliste s'entrecroisent, et l'auteure précise que «lire implique bien cette possibilité de *lier*»<sup>86</sup>.

Contrairement à la plupart des autres textes critiques publiés jusqu'à la fin des années soixante-dix, «L'oscillé(e)» ne cherche pas à définir la spécificité de l'écriture des femmes.

<sup>85</sup>Nicole BEDARD, «L'oscillé(e)» dans *la barre du jour*, numéro 50, hiver 1975, page 106.

<sup>86</sup>Nicole BEDARD, *op. cit.*, page 108.

Son auteure affirme d'ailleurs dès la première ligne du texte qu'elle souhaite «renverser le problème de l'écriture féminine pour s'interroger sur le féminin de l'écriture»<sup>87</sup>.

Selon les indications que donne Nicole Bédard à l'intérieur de son texte, l'oscillé c'est le sujet du texte (d'Hélène Cixous) qui oscille<sup>88</sup>; l'oscillée, la lectrice-critique qui n'en fait pas moins, se permettant quelques pas en territoire étranger mais non étrange : *Un Vrai Jardin*. L'auteure tisse avec sa propre écriture et celle d'Hélène Cixous une tapisserie à l'intérieur de laquelle se glissent aussi d'autres paroles. Tapisserie aussi que cette mise en page travaillée avec finesse.

#### 1975 : L'ANNEE DE LA FEMME... NICOLE BROSSARD

L'année 1975 est souvent considérée comme une année marquante pour la pensée et l'oeuvre brossardiennes.

En 1975 Nicole Brossard se détache du groupe d'écrivains avec qui elle avait partagé le but de subvertir le langage et de déconstruire les codes, mais avec qui il n'y avait pas de coïncidence dans son exploration féministe, puisque sa pratique ne s'ouvre plus sur les mêmes désirs et anticipations. La période de la solidarité des femmes dans leurs mots, dans leurs pratiques, dans leurs corps est arrivée. Ramification décisive.<sup>89</sup>

De même :

---

<sup>87</sup>*Ibid.*, page 105.

<sup>88</sup>*Ibid.*, page 120.

<sup>89</sup>Louise FORSYTH, «Regards, Reflets, Reflux, Réflexions — exploration de l'oeuvre de Nicole Brossard» dans *la nouvelle barre du jour*, numéro 118-119, novembre 1982, page 20.

Après 1974, on voit apparaître chez Nicole Brossard d'autres traces que j'appellerais 'cortextuelles' explicites d'écritures de femmes. Ce qui montre une évolution dans sa démarche: l'écrivain qui tient très haut le flambeau de la modernité outre-atlantique, devient une *écrivaine* tenant bien haut le flambeau du féminisme radical d'ici et d'ailleurs.<sup>90</sup>

Dès la sortie de «Femme et langage», Nicole Brossard entreprend la préparation de «La plaque tournante», texte auquel nous n'aurons accès qu'en 1985. Comme la plupart des textes de l'auteure, «La plaque tournante» ne porte pas sur la critique littéraire (féministe); comme dans la plupart des textes de Nicole Brossard, il y est question de femmes, d'écriture, de discours, de langue et donc de critique littéraire : «[...] l'acte de lecture, moment transitoire au cours duquel la réalité devient notre réalité, m'intéresse au plus haut point [...]»<sup>91</sup>. L'une des affirmations que «La plaque tournante» renferme indique une piste intéressante à explorer en ce qui concerne le rapport des femmes — et donc des critiques — aux textes : «Autour et avec des femmes, les mots, le discours se forme différemment. Parce que nous n'avons rien à nous prouver. La planche de salut, c'est de comprendre l'énergie intérieure, ensuite le rapport de force.»<sup>92</sup> Il me semble que dans ce court extrait Nicole Brossard énonce ce que d'autres tenteront de faire par la suite, entre autres Suzanne Lamy et Irène Pagès ici ou Marcelle Marini en France, c'est-à-dire inciter les femmes à travailler «avec le texte plutôt que sur le texte»<sup>93</sup> et réinsérer «lecteurs et critiques dans le travail de production textuelle»<sup>94</sup>. Ne plus se poser au-dessus du texte de

<sup>90</sup>Louky BERSIANIK, «Fieffée désirante» dans *la nouvelle barre du jour*, numéro 118-119, novembre 1982, page 103.

<sup>91</sup>«L'écriture 'énigmatique' de Nicole Brossard», entrevue réalisée par Frances FORTIER pour *Nuit blanche*, numéro 46, décembre 1991, janvier, février 1992, page 40.

<sup>92</sup>Nicole BROSSARD, «La plaque tournante» dans *La Lettre aérienne*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, collection Itinéraires féministes, 1985, page 21.

<sup>93</sup>Suzanne LAMY et Irène PAGES, «Liminaire» dans *Féminité, Subversion, Écriture*, textes réunis et préparés par Suzanne Lamy et Irène Pagès, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, collection Itinéraires féministes, 1983, page 5; Marcelle Marini, «Féminisme et critique littéraire : réflexions sur l'esprit de discipline» dans *Stratégies de femmes*, livre collectif préparé par Marie-Claire Pasquier, Marcelle Marini, Françoise Ducrocq, Geneviève Fraisse et Anne-Marie Sohn, Amsterdam, Berlin, Boston, Londres, New York, Paris, Philadelphie, Rome, Éditions Tierce, collection Femmes et sociétés, 1984, page 257 (note 10).

<sup>94</sup>Chantal THERY, «Féminité Subversion Écriture : L'aube-scène sextuelle et les motmificateurs» dans *Lettres québécoises*, numéro 34, été 1984, page 69.

façon savante, mais s'ouvrir à lui, s'en laisser imprégner. Ce qui revient à dire qu'il y a dans ce type de critique intégration de la mémoire, du corps, de l'histoire féminine. Sur le strict plan de la langue, Nicole Brossard prend les devants en utilisant une stratégie de féminisation qui a très peu cours encore aujourd'hui et écrit : «perdantes-ts»<sup>95</sup>.

#### MAÏR VERTHUY ET LA TOPOGRAPHIE DE LA LITTÉRATURE FÉMININE

En 1976, Maïr Verthuy établit une «topographie de la littérature féminine»<sup>96</sup>, topographie qu'elle expose d'abord lors d'une conférence et qui sera publiée en 1978. Dans «Y a-t-il une spécificité de l'écriture au féminin?», la professeure et chercheuse trace les grandes lignes du travail critique que d'autres reprendront de manière à pousser plus loin l'exploration, notamment Suzanne Lamy. Cherchant chez un certain nombre d'écrivaines françaises (on notera ici l'utilisation précoce du féminin) «des caractéristiques communes au niveau de l'écriture»<sup>97</sup>, Maïr Verthuy procède selon ses propres mots à une «lecture horizontale»<sup>98</sup>. Première caractéristique : «[...] il s'agit presque uniquement de lieux clos»<sup>99</sup>, dont le corps fait partie. Deuxième caractéristique : «La parole est [...] un aspect extrêmement important des écrits au féminin.»<sup>100</sup> Elle devient subversive (les femmes utilisent autrement le seul champ qu'on leur avait laissé — les potins, les discussions entre voisines, les courriers du cœur). Il y a non-organisation apparente du discours, «destructuration [*sic*], voire destruction chez Duras [...] pour laisser place à la vie.»<sup>101</sup> Autres caractéristiques : refus de la Cité actuelle et très forte identification aux populations

<sup>95</sup>Nicole BROSSARD, «La plaque tournante», *op. cit.*, page 17.

<sup>96</sup>Maïr VERTHUY, «Y a-t-il une spécificité de l'écriture au féminin?» dans *Les Cahiers de la femme*, volume 1, numéro 1, automne 1978, page 74.

<sup>97</sup>*Ibid*

<sup>98</sup>*Ibid.*

<sup>99</sup>*Ibid.*

<sup>100</sup>Maïr VERTHUY, «Y a-t-il une spécificité de l'écriture au féminin?», *op. cit.*, page 75.

<sup>101</sup>*Ibid*, page 76.

opprimées. «Les écrivaines sont nombreuses également à s'interroger sur la folie ou de [sic] la définition que l'on en donne»<sup>102</sup>.

Parmi les pistes dégagées ici et reprises par la suite par la critique féministe : la question de l'angle de lecture, soit la «lecture horizontale», la question de l'espace dans les textes de femmes, les «paroles intermédiaires», le refus de l'organisation et de la Cité, l'établissement d'un parallèle entre sexisme et racisme, la présence marquée de la folie. En fait, tous ces thèmes seront étudiés plus en profondeur au fil des ans. Ou : ce texte contenait déjà les grands sujets de réflexion abordés par la critique féministe au cours des quelques années qui en ont suivi la présentation. Mais de réponse à la question du titre il n'y aura pas parce que ce n'est qu'à compter du moment où les femmes seront libres «que l'on pourra distinguer entre les caractéristiques proprement 'féminines' de leur écriture [...] et celles qui relèvent d'une situation historique donnée»<sup>103</sup>.

Contrairement aux textes de Suzanne Lamy, celui de Maïr Verthuy n'a pas été publié dans un recueil. Faut-il voir là la raison pour laquelle on y fait moins référence aujourd'hui encore. Dommage, il contenait en substance plusieurs des textes qui l'ont suivi, plusieurs des idées que d'autres émettront par la suite...

---

<sup>102</sup>*Ibid.*

<sup>103</sup>*Ibid.*, page 77.

## CHRISTIANE HOUDE ET LA CRITIQUE AU FEMININ

En 1979, Christiane Houde publie «Essai critique au féminin» dans lequel elle reproche à «un certain type de discours critique» de se rapprocher «plus de l'application studieuse d'un travail d'écolier que d'une réflexion sur l'oeuvre littéraire.»<sup>104</sup> Sans préciser de qui ou de quoi il s'agit, elle établit dans ce texte les fondements de ce qu'elle nomme la critique au féminin. Ainsi elle affirme que «toute critique doit d'abord percevoir l'oeuvre comme texte-sujet»<sup>105</sup> : «Sous la rubrique du texte, se situe ce qu'on appelle le structuralisme»<sup>106</sup>; sous la rubrique du sujet, se retrouvent les différentes thèses psychanalytiques. Le texte-sujet de Christiane Houde n'est ni l'un ni l'autre mais plutôt une conception particulière de l'oeuvre où la notion de sujet rejoint la définition du MOI présentée par l'antipsychiatrie, sujet qui «ne se réfère pas uniquement à l'inconscient, mais à un être en recherche de totalité, à la fois pulsion, conscient, inconscient et vécu. Et c'est dans la distance du sujet à son vécu que naît le texte.»<sup>107</sup> Pour l'auteure, dans les romans modernes, «l'analyse devient [...] le lieu de la conjonction du désir et du plaisir de l'écriture et de la lecture.»<sup>108</sup>

Jusque là, la critique est bien servie mais le féminin, lui, n'est pas discuté. De plus, malgré le titre qu'elle a donné à son texte, l'auteure utilise à l'intérieur de celui-ci la langue de la façon la plus traditionnelle qui soit. Il y est donc question *du* critique :

[...] le principe premier du critique, quoi qu'on en dise, est la création. Faire l'analyse d'une oeuvre, c'est reprendre le plaisir de la lecture et, par la distanciation,

---

<sup>104</sup> Christiane HOUDE, «Essai critique au féminin» dans *la nouvelle barre du jour*, numéro 74, janvier 1979, page 54.

<sup>105</sup> *Ibid*, page 56.

<sup>106</sup> *Ibid.*, page 54.

<sup>107</sup> *Ibid*, page 56.

<sup>108</sup> *Ibid*, page 57.

retrouver le désir d'écriture. Le critique est à l'écoute de son désir et de celui qui circule dans l'oeuvre.<sup>109</sup>

Une telle affirmation signifie donc que la critique n'est pas, pour Christiane Houde non plus, une écrivaine ratée... Mais elle se distancie, bien que de façon non avouée, des autres auteures dont il a été question jusqu'ici. En effet, l'idéologie ne me semble pas jouer chez elle le même rôle :

Si le principe premier de la critique est celui de la création, le second élément essentiel est celui de la lecture. [...] Il faut aborder le texte avec un regard neuf, sans préjugé ou interprétation préalables. Écouter le dire d'un livre et s'en laisser pénétrer. Pas d'analyse valable sans cette disponibilité du lecteur.<sup>110</sup>

Bien sûr, toute critique sera en faveur de la disponibilité totale comme elle le serait de la vertu. Mais comment avoir un regard neuf, laisser de côté ses préjugés ou s'assurer de ne pas interpréter une oeuvre au préalable? Voilà une question essentielle à laquelle l'auteure ne répond pas. Ce qu'elle affirme toutefois, c'est que «le critique doit être conscient des transferts qu'il projette sur le livre, conscient de ses propres fantasmes de lecture.»<sup>111</sup> Conscient [*sic*] de ses fantasmes mais non de ses préjugés? Et si «le texte/sujet témoigne, d'une façon ou d'une autre, de son histoire»<sup>112</sup>, comment la critique pourrait-elle ne pas témoigner de la sienne?

Selon Christiane Houde, sont d'égales importances : le dit de l'oeuvre (ce qui s'y raconte, l'histoire, les personnages, les procédés narratifs utilisés, les relations explicitées) et le non-dit de l'oeuvre (là où s'élabore le discours idéologique, les valeurs véhiculées, les enchaînements qui ne sont pas explicités, ce qui est absent du texte, le vécu tel qu'il est

<sup>109</sup> Christiane HOUDE, «Essai critique a' 'minin», *loc. cit.*

<sup>110</sup> *Ibid.*, page 58.

<sup>111</sup> *Ibid.*, page 63.

<sup>112</sup> *Ibid.*, page 59.



inscrit dans sa relation au monde). Tous ces éléments sont sexués diraient certaines, et l'auteure ne souffle mot de l'importance de l'origine ou de la sexualité ni dans l'oeuvre ni dans la lecture. Elle finit toutefois par aborder la question du féminin en spécifiant qu'«on ne peut plus envisager l'écriture d'un roman de la même façon depuis que des femmes écrivent.»<sup>113</sup> Et je ne sais pas si, treize ans plus tard, je suis d'accord avec cette affirmation... Je ne le sais pas parce que certains hommes posent encore le masculin comme règle universelle.

*the Universal He (for general use)  
unable to tolerate  
being referred to by  
the Universal She*<sup>114</sup>

En fait, je ressens un certain malaise face à la proposition de Christiane Houde. Son essai est sans aucun doute le fruit d'une réflexion intéressante et il mérite qu'on s'y arrête, non seulement en raison de son sujet mais également en raison du nombre limité de textes théoriques alliant à la fois une réflexion de cette qualité et un désir avoué de féminin. Malheureusement l'inscription de ce féminin n'y est pas évidente, à commencer par la forme masculine utilisée par l'auteure (le critique, le lecteur). Pourtant comme la plupart des critiques qui écrivent en cette fin de séquence, le rapport de la critique à l'auteure s'établit ici selon un axe horizontal : «La critique doit s'inscrire comme une pratique d'écriture : compréhension, articulation d'une création sur une autre.»<sup>115</sup> Quoique Christiane Houde essaie de pallier l'insuffisance qu'elle dénonce — «Mais la critique, elle, bouge très peu.»<sup>116</sup> — elle passe selon moi à côté du féminin qu'elle évoque dans son

<sup>113</sup>Christianne HOUDE, «Essai critique au féminin», *loc. cit.*

<sup>114</sup>Betsy WARLAND, «proper definitions or breaking the patriarchal headlock», communication présentée à l'occasion de la Troisième Foire internationale du livre féministe, Montréal, juin 1988, page 5.

<sup>115</sup>Christianne HOUDE, *op. cit.*, page 61.

<sup>116</sup>*Ibid.*

titre. En réalité, ce «au féminin» ne signifie peut-être pas l'élaboration d'une nouvelle perspective en critique littéraire, comme je l'avais imaginé au départ, mais tout simplement l'intention avouée d'écrire en tant que femme.

GABRIELLE FREMONT : DE LA SINGULARITE DES OEUVRES DE FEMMES COMME  
STRATEGIE DE LECTURE

Fin des années soixante-dix, Gabrielle Frémont prétend qu'il ne faut peut-être déjà plus tenter de cerner la spécificité de l'écriture des femmes mais qu'il vaut mieux parler de la singularité de chaque texte produit :

Le temps serait-il venu de ne plus envisager les oeuvres de femmes en bloc, en les casant dans telle ou telle catégorie (écriture féminine, lesbienne, homosexuelle), mais de les considérer dorénavant dans leur originalité et leur singularité mêmes? L'extraordinaire aventure de l'écriture des femmes n'y perdrait rien. Car l'oeuvre d'art est solitude, et n'inscrit de l'artiste que sa propre trace : frayages anciens, théâtre d'ombres dont l'histoire d'amour, de manque et de mort ne met en scène nul autre que lui-même.<sup>117</sup>

Mais l'une n'exclut pas nécessairement l'autre... Il me semble en effet possible de lire une oeuvre de manière à en dégager toute la singularité et de remarquer parallèlement les recoupements entre les oeuvres, qu'il s'agisse des oeuvres d'une seule et même auteure ou des oeuvres de plusieurs auteures. Tant et aussi longtemps que la critique ne se limite pas à coller une étiquette sur une oeuvre, une démarche comme celles de Maïr Verthuy ou de Suzanne Lamy peut tout simplement permettre de briser l'isolement dans lequel les femmes se sont retrouvées pendant des siècles et des siècles... De plus, Suzanne Lamy est elle aussi sensible à la singularité de chaque texte. Disons plutôt qu'il faut faire preuve de prudence car, comme le souligne Mary Daly, le «ralliement des troupes» comporte certains

---

<sup>117</sup>Gabrielle FREMONT, «Casse-texte» dans *Études littéraires*, volume 12, numéro 3, décembre 1979, page 328.

dangers : «The third treacherous term, *homosexuality*, reductionistically 'includes', that is excludes, gynocentric be-ing/Lesbianism.»<sup>118</sup>

Mais cette singularité me semble avoir pour vis-à-vis une autre singularité, celle de la lectrice. Chose étonnante, c'est dans la pluralité que la singularité transparaît le mieux. Ainsi Lisa Albrecht avance l'idée d'une «multiple identity», selon laquelle chaque auteure est différente des autres auteures — unique — et chaque lectrice, différente des autres lectrices. Un tel principe signifie qu'il n'y a pas de Lecture d'un texte et que chaque lectrice/lecture propose *sa* vision du monde.

Dans «Casse-texte», Gabrielle Frémont lance également une idée intéressante qui refera surface plus tard, au cours des années quatre-vingt, et sur laquelle je reviendrai dans la dernière séquence :

Il en va autrement lorsqu'il s'agit d'écriture féminine [que d'écriture masculine] car l'image maternelle devient alors non seulement retour au paradis perdu des origines, retrouvailles fantasmatiques avec la mère, mais aussi miroir de soi, corps-à-corps de femmes, étreinte, effusion, fusion dans lesquels *l'en-jeu-d'amour* risque à tout moment de sombrer dans *l'amour-du-je*, dans l'enfermement irrévocable du narcissisme primaire.<sup>119</sup>

---

<sup>118</sup>Mary DALY, *Gyn/Ecology*, Boston, Beacon Press, 1978, page xi.

<sup>119</sup>Gabrielle FREMONT. *op. cit.*, page 320.

## D'ELLE, SUZANNE LAMY

La toute fin de la troisième séquence est marquée par la publication du fameux ouvrage de Suzanne Lamy, *d'elles*. Comme je l'ai souligné plus haut, malgré les nombreuses références à ce recueil dans les travaux des littéraires québécoises et même étrangères, le livre est pratiquement passé inaperçu au moment de sa parution. Compte tenu de son importance pour la critique littéraire (féministe), il est déconcertant qu'aussi peu d'attention lui ait été portée dès ce moment, même s'il est bien évident que l'importance d'une oeuvre se mesure aussi au fil des années. L'ouvrage en question s'inscrit tout à fait dans la lignée des textes qu'il porte à la connaissance des lectrices. De plus, «contrairement à la règle qui veut que les approches critiques se définissent par leurs méthodes (structurales, psychanalytiques, marxistes, etc.), la critique au féminin de S.L. se définit **d'abord** par son corpus. [...] Pour ce qui est des méthodes, c'est une voie pluraliste que S.L. propose pour la critique au féminin.»<sup>120</sup>

Le premier texte du recueil décrit la dynamique en place dans le type de critique pratiquée par Suzanne Lamy : «[...] l'expérience de parcours faits d'allées et venues, de boucles et de raccords, de chemins de traverse entre des paroles et des écritures de femmes qui m'ont rejointe, menée à un moi embrouillé»<sup>121</sup>. En plus de rappeler la notion de mouvement si chère à la modernité, de tels propos font penser à ceux de Christiane Houde. Et lorsqu'un peu plus loin, dans le même texte, Lamy utilise le terme «complice», je pense à Brossard... Résonances.

---

<sup>120</sup>Sherry SIMON, «Suzanne Lamy: le féminin au risque de la critique» dans *Voix et images*, numéro 37, automne 1987, pages 54 et 55.

<sup>121</sup>Suzanne LAMY, *d'elles*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1979, page 12.

Comme bien d'autres avant, pendant et après elle, Suzanne Lamy utilise le masculin pour parler des femmes (auteur, écrivain)<sup>122</sup>. Pourtant, selon Monique LaRue : «Elle était aussi profondément sensible aux colorations misogynes de la grammaire française»<sup>123</sup>. Malheureusement, Monique LaRue ne donne aucune preuve à l'appui de cette affirmation et je n'ai pour ma part relevé aucun passage dans les textes qui m'aurait conduite à une constatation semblable. Dans son livre, Suzanne Lamy traite en premier lieu du bavardage, qui est selon elle «une activité éminemment féminine»<sup>124</sup>, avec l'intention de substituer d'autres signes — «Nés d'une autre matrice, plus tendre et plus féconde.»<sup>125</sup> — aux exemples compilés dans les dictionnaires, aux marques gravées si profondément dans nos corps. Bien que l'auteure n'affirme pas clairement que le bavardage soit une pratique qui relève d'un axe quel qu'il soit, elle qualifie l'activité «d'échange, d'appel et de tension, de langage d'un corps avec un autre corps»<sup>126</sup>, ce qui me semble tout de même procéder de l'égalité. Elle ne prononce pas complicité mais affinités<sup>127</sup>.

Dans le texte suivant, intitulé «Deux femmes parlent...», Suzanne Lamy soutient que les dialogues entre Marguerite Duras et Xavière Gauthier, Annie Leclerc et Marie Cardinal se sont déroulés d'égale à égale<sup>128</sup>. Elle affirme également que ces entretiens ont été tenus dans la complicité — «La complicité n'élimine pas la rigueur, mais la parole plurielle à fleur de peau permet les aveux les plus intimes, les plus insolites qui s'échappent tout

---

<sup>122</sup>Suzanne LAMY, *d'elles, op. cit.*, page 42 entre autres.

<sup>123</sup>Monique LARUE, «Entre France et Québec: des lieux, des liens, une voix» dans *Voix et images*, numéro 37, automne 1987, page 42

<sup>124</sup>Suzanne LAMY, *d'elles, op. cit.*, page 17.

<sup>125</sup>*Ibid.*, page 21.

<sup>126</sup>*Ibid.*, page 27.

<sup>127</sup>*Ibid.*, page 31.

<sup>128</sup>*Ibid.*, page 43.

naturellement.»<sup>129</sup> — et fait ressortir ce que Marguerite Duras et Xavière Gauthier considèrent comme *l'essentiel* :

[...] ce qui s'entend dans les nombreux silences, ce qui se lit dans ce qui n'a pas été dit, ce qui s'est tramé involontairement et qui s'énonce dans les fautes de français, les erreurs de style, les maladresses d'expression.<sup>130</sup>

Cette valorisation du silence, au point d'en faire l'essentiel, recoupe la position de Claudine Herrmann qui, dans *Les Voleuses de langue*, associe l'espace féminin à un espace vide, dont les principales qualités sont de respecter l'espace d'autrui et l'espace pour lui-même<sup>131</sup>.

Dans «Voyage autour d'une écriture», Suzanne Lamy s'interroge sur la spécificité de l'écriture des femmes et fait ressortir l'importance de la signature — et donc du sexe de l'auteur [*sic*]<sup>132</sup>. Elle note également que les femmes dérogent de la ligne droite en écrivant des textes où se «mêlent fiction et théorie, autobiographie et réflexion»<sup>133</sup> et ce, dans une certaine mouvance. Plus précisément :

S'il y a écriture au féminin, elle tient à la conjonction de ces mouvements, de ces modes de développement et de ces langages où l'imaginaire et le concret ne se dissocient pas mais constituent la chair même du texte, tout cela lié au désir de la femme, à sa perte (d'où qu'elle vienne), à son besoin d'explorer et de pervertir.<sup>134</sup>

<sup>129</sup>Suzanne LAMY, *d'elles*, op. cit., page 48.

<sup>130</sup>*Ibid.*, page 41.

<sup>131</sup>Claudine HERRMANN, *Les Voleuses de langue*, Paris, Éditions des femmes, 1976, page 139.

<sup>132</sup>Suzanne LAMY, *d'elles*, op. cit., page 55.

<sup>133</sup>*Ibid.*, page 56.

<sup>134</sup>*Ibid.*

C'est ici, dans ce texte, que Lamy propose une première définition de l'écriture au féminin, définition dont aucune littéraire québécoise oeuvrant dans une perspective féministe ne pourra plus jamais faire l'économie. Selon elle :

Impossible de cerner l'origine de cette écriture. De modestes points d'ancrage : le marxisme pour l'analyse dialectique des aliénations ; l'existentialisme pour nous avoir appris à quelle interrogation constante nous sommes tenues, pour nous avoir montré qu'il appartient à chacun de se faire, à partir de ce que l'on a fait de nous ; le surréalisme, pour l'esprit de révolte et la place donnée à l'amour ; la psychanalyse.<sup>135</sup>

Il est clair qu'un des éléments caractéristiques des années soixante-dix demeure le désir que les femmes ont éprouvé de prendre la parole d'égaux à égaux afin, entre autres, de déconstruire la structure verticale à l'intérieur de laquelle la littérature, comme toute autre institution, était enfermée. Elles ont également réaffirmé sans arrêt leur désir de parler, d'écrire, de lire... à l'horizontale.

Dans «Litanie des litanies», Suzanne Lamy précise «qu'il ne suffit pas de signer un texte d'un nom de femme pour écrire au féminin»<sup>136</sup>. Selon elle, la récurrence de la litanie est frappante dans les textes de femmes. Et c'est ici, dans ce texte, qu'elle présente de façon un peu plus élaborée les éléments de définition des écritures au féminin.

*Pour des écritures au féminin*

seulement quelques présupposés,  
des conditions nécessaires et non point suffisantes, soit :

un *ancrage* dans la collectivité des femmes,

une *coexistence* de la théorie : de la quête, d'une pratique du langage, de la dissidence...

<sup>135</sup>Suzanne LAMY, *d'elles, op. cit.*, page 58.

<sup>136</sup>*Ibid.*, page 63.

des thèmes : du corps, des expériences et des gestes proprement féminins, des lieux de la femme : de la maison, de la ville, du jardin... ; de la détresse, de l'aliénation, de l'érotisme, de la mort, de l'écriture, de la culture...

d'un parti pris féministe, implicite ou non,

donnant lieu à des textes qui rendent compte d'une différenciation qui peut se manifester de façon polymorphe, sous les aspects de l'éclatement, de la pluralité, de la rupture, de l'absence de structure close...

*du côté du lecteur*, le sentiment que le discours n'a pu être tenu par un homme.<sup>137</sup>

En réalité, il est beaucoup plus question d'écriture que de lecture — critique — dans ce livre. Mais soudain la phrase glisse et voilà que l'auteure s'interroge sur le lieu d'où l'écriture au féminin devrait être interrogée :

Cette écriture, d'où l'interroger ? Du point de vue textuel qui ne s'intéresse qu'au fonctionnement du texte, aux relations tissées entre ses éléments, ou/et du lieu d'où il origine ? Et comment prétendre atteindre le sujet du texte quand sexe et discours n'existent pour la femme que dans le rapport à l'homme, quand les signifiants dont elle dispose, ne sont pas siens mais lui ont été doublement imposés ? Quand les relations entre le contenu et l'expression où logent les possibilités de cerner significations et connotations renvoient en principe à l'imaginaire propre à chacun des sujets ?<sup>138</sup>

Les questions posées ici ont déjà, mais en partie seulement, trouvé réponse chez Christiane Houde. En effet, cette dernière a bien présenté les notions de texte et de sujet, comme il a été dit plus haut.

<sup>137</sup>Suzanne LAMY, *d'elles*, op cit., page 64.

<sup>138</sup>*ibid.*, page 65.



### TROISIEME SEQUENCE, SUITE ET FIN

À la fin des années soixante-dix, un élément ressort assez clairement des textes lus : le point de départ est à peu près le même pour toutes ces femmes. Comme je l'ai déjà souligné, Christiane Houde pense qu'il n'y a, mis à part l'analyse marxiste, que deux principales méthodes d'analyse. Les références de Suzanne Lamy sont semblables :

La critique sociologique pour défaire les idéologies et les modèles, pour déceler les contradictions, même à l'intérieur du féminisme, où, comme dans toutes les marginalités, peut exister la tendance à sécréter des oukases contre celles qui s'écartent de la ligne juste.

Du structuralisme, j'ai pris une bonne leçon de sérieux. Tu me diras que la critique littéraire en avait grand besoin. D'accord. Mais sur ses limites, j'ai réfléchi, sur le fait qu'il ne s'occupe jamais ni de la provenance des fibres du texte ni des lieux où le texte sera absorbé.

Les limites du marxisme me sont aussi connues: jamais il n'a voulu voir ce que les femmes avaient en partage: leur destin biologique, leur culture minimisée, refoulée, leur compromissions et leurs conditionnements différents selon les latitudes et les temps, leurs expériences de femmes — aussi intransitives que la jouissance.

Par la psychanalyse, j'ai compris des choses, aussi utiles pour la lecture que pour les comportements, sur le déplacement, la condensation, le narcissisme, la dénégation, le masochisme... D'elle, j'ai appris à ne méfier de tout et aussi d'elle-même. Pour l'émergence d'une société où le féminin ferait sa marque indélébile, ce n'est pas vers elle qu'il faudra se tourner, elle est un trop bon renfort pour la famille.<sup>139</sup>

Pour les femmes, le rapport critique s'établit de ce lieu. Pendant de nombreuses années, ces méthodes ont été leur seule nourriture. Dorénavant elles sont à la fois le point de départ et la cible.

Dès la fin de la troisième séquence donc, l'existence de la critique littéraire féministe ou au féminin, d'une part, et ses fonctions sociales, d'autre part, ne font plus aucun doute. Ce

---

<sup>139</sup>Suzanne LAMY, «L'autre lecture» dans *Quand je lis je m'invente*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1984, pages 25 et 26.

dont les femmes doutent toujours cependant, c'est de la capacité de la critique à apprécier les textes de femmes. Ainsi, dans un dossier paru dans *Spirale* et portant sur «Les femmes et la critique», Louise Dupré soutient que la critique est mal à l'aise devant le courant particulièrement fécond des textes-témoignages; qu'elle «persiste à se taire plutôt qu'à prendre le risque de se prononcer sur une forme littéraire qu'elle ne sait pas comment évaluer.»<sup>140</sup> Quant à France Théoret, elle a effleuré le sujet dans son compte rendu de *Lâchez tout* d'Annie Lebrun (voir plus haut) et souligne ici que la critique est nécessaire, que son rôle est primordial :

Elles [les fonctions sociales de la critique] sont sans doute multiples, entre autres, il y a celle-ci : donner un prolongement, une existence supplémentaire à la production et tout compte fait, une autre circulation. Ainsi, il faut donner la plus grande place possible aux productions de femmes et les faire circuler le plus et le mieux possible.<sup>141</sup>

Voilà peut-être pourquoi la critique se fera de plus en plus «volubile» au cours des années quatre-vingt. Toutefois, manifestant prudence et inquiétude à la fois, Louise Côté s'interroge sur la différence entre une critique au féminin et une critique féministe, et opte pour cette dernière :

[...] quand on nous presse de tous côtés d'établir un discours sur les écritures des femmes, quand on nous presse de les définir, de les codifier — sans compter qu'on voudrait bien maintenant nous voir élaborer une critique au féminin : je deviens soupçonneuse. Qui a besoin de ce discours, à qui peut-il servir? N'est-ce pas là une façon détournée de mettre un frein à la liberté qui circule dans les textes des femmes? Une façon de contrôler la violence des dénonciations qu'elles y formulent? Une façon de ralentir le mouvement de leur libération? Ne sommes-nous pas en train de *légiférer* sous l'œil intéressé du Père??? [...] j'inscris ma parole pour une critique féministe (et non, une critique au féminin) comme un acte militant.<sup>142</sup>

<sup>140</sup>Louise DUPRÉ, «Des textes qui témoignent» dans *Spirale*, numéro 11, septembre 1980, page 9.

<sup>141</sup>France THEORET, «La transparence» dans *Spirale*, numéro 11, septembre 1980, page 10.

<sup>142</sup>Louise CÔTÉ, «Un autre mouvement» dans *Spirale*, numéro 11, septembre 1980, pages 10 et 11.

Dans ce dossier sur les femmes et la critique, il y a consensus autour de certaines questions. Ainsi celles qui y ont collaboré sont d'avis que la critique littéraire traditionnelle — lire *mâle* — ne rend pas justice aux oeuvres de femmes; elles considèrent comme nécessaire l'existence d'une critique féministe (ce qui ne justifie pas pour autant l'élaboration d'une grille féministe), voire d'une «réseau alternatif de revues féministes basé sur une production accrue et soutenue», selon Gail Scott<sup>143</sup>. Quasi consensus également sur l'importance du témoignage dans l'écriture des femmes des années soixante-dix (l'absence de consensus tient uniquement au fait que toutes les femmes qui signent des articles dans le dossier n'abordent pas la question). À ce jour, peu de gens s'y étaient arrêtés. Madeleine Gagnon lui avait réglé son compte plutôt vite en affirmant que «l'agression suscitée par ce genre d'histoires va de pair avec la violence qui la provoque et évite ainsi la véritable critique»<sup>144</sup>...

L'année 1980 se révèle marquante pour l'évolution de la critique féministe. En plus des prises de position présentées ci-dessus, le collectif de production du périodique *Des Lutes et des rires de femmes* affiche lui aussi une nouvelle prise de position claire, qui constitue un phénomène significatif car non isolé. En septembre, les membres du collectif de la revue adoptent quelques principes idéologiques, dont celui-ci : «développer une conscience critique»<sup>145</sup>. Selon Rachel Bélisle, qui est l'une des auteures du bilan de l'entreprise, «l'écriture est habituellement utilisée par les femmes pour faire sortir le 'trop plein' et non pour exprimer et développer une idée.»<sup>146</sup> Le désir de développer une conscience critique

<sup>143</sup>Gail SCOTT, «À l'ombre, les jeunes filles» dans *Spirale*, numéro 11, septembre 1980, page 9.

<sup>144</sup>Madeleine GAGNON, «La femme et le langage: sa fonction comme parole en son manque» dans *la nouvelle barre du jour*, numéro 50, hiver 1975, page 46.

<sup>145</sup>Rachel BELISLE, «Conscience et visibilité de nos pratiques» dans *Sans fleurs ni couronnes*, préparé par Carmen Rizzoli, Carole Henry, Christine Lemoine, Ginette Miller, Isabelle Beaudoin, Louise Bouchard, Louise Langlois, Lucie Albert, Lyne Kurtzman, Rachel Belisle, Tiny Van Dija, Montréal, Des lutes et des rires de femmes, 1982, page 33.

<sup>146</sup>*Ibid.*, page 34.

représente donc le désir de dépasser le stade du «cri primal» et d'en arriver à une qualité de réflexion et d'écriture.

Cette même année, c'est-à-dire en 1980, Nicole Brossard écrit que «la notion de texte [...] a subi depuis les dernières décennies plusieurs transformations, la plupart d'entre elles appelées par une nécessité de subversion politico-sexuelle.»<sup>147</sup> Il faudrait donc voir de quelle manière la critique s'est ajustée à ses transformations, si elle a suivi le pas. Et elle ajoute ce qui suit :

Si au Québec, l'espace littéraire se modifie, ce n'est pas à cause des effets de la critique mais plutôt parce que la plupart des gens du texte savent se relire à temps. À cela, j'ajouterai que les écritures produites par les femmes depuis les dix dernières années ont considérablement permis aux écrivains du texte de se relire à temps. Car elles ont déplacé le propos/la pertinence du propos.<sup>148</sup>

Est-ce à dire que la critique féministe n'a eu aucun effet? Qu'elle était inexistante, invisible ou inaudible? Ou fait-elle partie des écritures produites par les femmes? Personnellement je ne crois pas que la critique littéraire féministe ou au féminin ait été sans effet. Comment pourrait-il en être ainsi lorsqu'une critique s'attarde à déterrer et (re)lire les oeuvres de la moitié de l'humanité, lorsqu'elle affirme l'importance de la sexualité et de l'idéologie — donc du mental et du physique — lorsqu'elle revendique l'égalité comme principe de lecture critique et qu'elle foule le territoire littéraire féminin afin de tenter d'en cerner la spécificité? À la fin de la troisième séquence, la théorie de la critique littéraire féministe ou au féminin n'est peut-être pas élaborée mais elle pose déjà plusieurs questions essentielles et fournit certains éléments nouveaux qu'elle n'a pas encore réussi à nommer, notamment le continuum lesbien et la création identifiée à la femme. Parmi les questions qui ont été peu

---

<sup>147</sup>Nicole BROSSARD, «La lettre aérienne» dans *La Lettre aérienne*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, collection Itinéraires féministes, 1985, page 45.

<sup>148</sup>*Ibid*, page 49

discutées, reste à mon avis celle de la situation sociale des critiques. Compte tenu des objectifs du mouvement féministe, le fait que le travail critique soit surtout effectué par des professeures d'université ou de cégep, et non par les militantes qui publient les (a) périodiques, peut-il être considéré comme l'échec de la révolte?

### **P.S. : ET LES HOMMES DANS TOUT ÇA?**

Dans toute la production féministe des années soixante et soixante-dix, la place que les femmes laissent aux hommes, soit en tant qu'auteurs, soit en tant que critiques est dans l'ensemble relativement minime. La question de la place des hommes dans la presse ou la critique féministe semble malheureusement relever du tabou. Mis à part Nicole Brossard, rares sont celles qui osent aborder le sujet. Également rares celles qui ouvrent leurs pages aux hommes, sans discuter si la critique littéraire féministe doit s'intéresser aux oeuvres écrites par des hommes ou si la presse féministe doit laisser les hommes publier des critiques dans ses pages.

Le cas de *Châtelaine* est exceptionnel et donc non représentatif, du moins en ce qui concerne la presse féministe. En effet, j'ai dit plus haut que les oeuvres des hommes occupaient plus d'espace que celles des femmes dans ce magazine destiné aux femmes<sup>149</sup>. Fort heureusement, parmi toutes les publications que j'ai dépouillées, il s'agit de la seule qui leur accorde autant de place. D'autres revues féminines à tendance féministe accordent elles aussi plus d'espace aux oeuvres d'hommes que ne le fait la presse féministe mais

---

<sup>149</sup> Les chiffres pour les années 1968, 1969, 1970, 1971 et 1972 sont donnés dans la note 28. Pour les années subséquentes, les pourcentages se lisent comme suit : 1973, 27 % d'auteurs; 1974, 34 %; 1975, 37 %; 1976, 27 %; 1977, 59 %.

moins que *Châtelaine*. À ce propos, les sept numéros de *Femme du Québec* que j'ai eu l'occasion de dépouiller offrent la chronique littéraire la plus étrange qui soit : *La Vie amoureuse et érotique des animaux* de J. Sparks y côtoie *Louise Michel, l'Indomptable* de Paule Lejeune et *La Flûte* de Jean-Pierre Rampal! Quant à *L'Autre Parole*, c'est la désinvolture avec laquelle ses rédactrices glissent entre *La Violence faite aux femmes en milieu conjugal : le produit d'une société sexiste* de Micheline Carrier et *Notes pour une ontologie du féminisme radical* de Mary Daly un *Concilium* : «Faut-il à tout prix célébrer l'Eucharistie?» qui m'a fascinée tout au long de ma lecture.

Dans la plupart des périodiques, les oeuvres écrites par des hommes sont l'objet de bien peu de recensions. Mais parmi celles qui le sont, certains titres reviennent régulièrement, par exemple *Demain la santé* de Yannick Villedieu (qui comporte un chapitre sur la santé des femmes), *Histoire des féminismes français* de Jean Rabaut, *Le Nouveau Désordre amoureux* de Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut. Le lien entre ces livres et les femmes est tout de même réel. Et les deux derniers titres mentionnés ont passablement circulé dans le mouvement féministe. Par ailleurs, certains choix éditoriaux étonnent. Ainsi la revue *Les Cahiers de la femme* propose dans son numéro de l'été 1979 un compte rendu signé Michel Despland d'un livre de Robert Muchembled, *La Sorcière au village (XVe-XVIIIe siècle)*, compte rendu qui n'a rien à voir avec les femmes.

Parallèlement à ces quelques exceptions, Suzanne Lamy laisse les mots de certains hommes se glisser au fil de ses textes. André Breton bien sûr. D'autres également :

[...] ceux qui ont acquis quelque connaissance d'eux-mêmes. Souvent des hommes qui ont tournoyé dans les vertiges du mal de vivre, frôlé les descentes en chute libre

et qui, seuls ou avec d'autres, ont éprouvé le regard et le travail sur soi. Des homosexuels. Des écrivains, des poètes... Pas nécessairement.<sup>150</sup>

Dans l'ensemble donc le grand coup de coeur littéraire des femmes, c'est vers les femmes qu'il est dirigé. Elles donnent un sens nouveau *en mouvement* dans Le Sens à leurs lectures/lectrices. Pour le meilleur et pour le pire.

---

<sup>150</sup>Suzanne LAMY, «Éloge du bavardage» dans *d'elles*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1979, page 23.

**SÉQUENCE 4 : TRAVAIL SUR L'IMAGINAIRE, LA LANGUE, LA PENSÉE, LA  
CONNAISSANCE. ZONE DANGEREUSE : FOLIE, DÉLIRE OU CRÉATIVITÉ.  
FÉMINISME RADICAL, POLITIQUE, ÉCONOMIQUE, CULTUREL, SOCIAL,  
ÉCOLOGIQUE, TECHNOLOGIQUE**

La quatrième séquence de la SPIRALE en son énergie et mouvement vers une culture au féminin correspond pour Nicole Brossard à une période de travail sur l'imaginaire, la langue, la pensée, la connaissance. Les grands thèmes qui ont préoccupé les femmes à compter de 1975, soit le corps, le travail, la parole et le pouvoir, mobilisent encore une partie des énergies mais cèdent tranquillement le pas à l'élaboration d'une théorie féministe.

Tout le monde le sait déjà. Le SILENCE nous a tenues loin de la Théorie pendant des siècles et des siècles. Nous y (re)venons. Les enfants *semblent* moins accrochés à nos ventres. Nous arrivons à la Théorie une à une, les mains propres, la tête en tailleur. Nous venons à la Théorie et retournerons à nos casseroles au risque d'y rester. C'est à chaque fois une expédition périlleuse.<sup>1</sup>

Ainsi en cette période postréférendaire, voire postféministe clament déjà certaines personnes aux intentions mal dissimulées, le corps est un sujet non pas moins important mais moins préoccupant puisque la réflexion sur ce thème peut infiltrer n'importe quel texte. D'ailleurs n'est-ce pas ce que Nicole Brossard elle-même suggère, en octobre 1981, lorsqu'elle affirme devant les participantes au colloque *Dialogue* que :

Dans la mesure où je conçois l'écriture comme un mode d'emploi du corps, à savoir, comment le corps s'emploie à exister formellement dans la matière linguistique, je ne peux parler que d'écriture féminine et/ou lesbienne. Certes, le corps a des idées, des

---

<sup>1</sup>Carole LA GRENADE, «On governing categories : négation du Langage et femmes en Théories» dans *Moebius*, numéro 22, été 1984, page 66.



pensées féministes mais le corps n'est pas féministe; s'il l'était, vous pensez bien que la face du monde en serait changée. Le féminisme peut donner lieu à une politique du corps mais il ne donne pas une écriture du corps et de peau. Il faut cependant préciser ici que la conscience féministe nourrit et transforme le corps, ses modes cognitif et perceptuel.<sup>2</sup>

De par sa nature même, le corps se retrouve en filigrane de tout texte produit. Certaines le laisseront parler à voix haute, d'autres feront la sourde oreille. Mais personne ne peut y échapper. Surtout pas les écrivaines et critiques qui se réclament de la modernité. Et puis le fait que le débat nature/culture s'essouffle un peu au début des années quatre-vingt me porte à croire qu'il faudrait peut-être se demander si cet essoufflement n'introduit pas une amorce de réponse face au déplacement de la perspective en ce qui concerne le corps. Finalement pour ce qui est de la parole et du pouvoir, ces deux thèmes demeurent des thèmes majeurs, qui recourent ceux identifiés par Nicole Brossard.

Dans son schéma séquentiel, Nicole Brossard ne spécifie pas à quelle période correspond la quatrième séquence de la SPIRALE. «De radical à intégrales», dont il a été tiré, a d'abord été présenté lors du colloque intitulé *L'émergence d'une culture au féminin*, tenu à l'Université de Montréal en avril 1982. Il me semble donc réaliste d'associer cette séquence à la période comprise entre la fin de la séquence précédente, c'est-à-dire le début de 1981, et la date de présentation du texte, soit le printemps de 1982. Évidemment l'auteure ne pouvait savoir au moment de sa présentation que cette séquence se prolongerait de quelques années./De toute évidence, Nicole Brossard devait bien se douter que cette séquence était loin d'être terminée et que les séquences peuvent se chevaucher les unes les autres de manière à former une séquence multiséquentielle ou interséquentielle, selon le point de vue adopté.

---

<sup>2</sup>Nicole BROSSARD, «Mouvements et stratégies de l'écriture de fiction» dans *Gynocritiques*, préparé par Barbara Godard, Toronto, ECW Press, 1987, page 228.

D'après les indications fournies par l'auteure, les femmes se retrouvent ici en zone dangereuse : folie, délire ou génie. En ce qui concerne la critique littéraire, je dirais que les femmes s'entêtent (sans tête — perdent la tête) à dé-lire les productions dans la mesure où il nous faut concrètement désapprendre la leçon que le patriarcat nous enseigne depuis toujours *du côté des petites filles* pour arriver à bien saisir les propos au féminin.

Finalement, les féminismes radical, politique, économique, culturel, social, écologique et technologique constituent autant de formes que prennent l'imaginaire, la langue, la pensée et la connaissance des femmes pour miner le non-sens et *faire sens*<sup>3</sup>.

Existant comme autant d'effets de l'effervescence des années soixante-dix, colloques, publications littéraires ou sur la littérature des femmes, ateliers d'écriture, en fait *activités* littéraires de toutes sortes, marquent les années quatre-vingt. Il ne s'agit pas de gestes aussi imposants que le furent ceux des années précédentes mais de gestes tout de même importants pour toutes celles qui en sont à l'origine ou qui y participent. Les femmes se créent des lieux et des moments d'échange. Toutefois, comme le soulignent Jeanne Demers et Line McMurray, «des écrits de toutes sortes finissent par se multiplier aux dépens des gestes qui se font de plus en plus rares dans les années quatre-vingt (12 gestes, alors qu'on compte 81 textes et 63 textes-gestes/gestes-textes).»<sup>4</sup> Tous ces écrits trouvent malheureusement peu d'écho dans les médias électroniques. Ainsi l'émission *Femmes d'aujourd'hui*, qui accordait tout de même une place certaine à l'écriture des femmes, est retirée de la programmation en 1981. Pour ce qui est de la radio, l'émission *Écrire au*

---

<sup>3</sup>Nicole BROSSARD, «De radical à intégrales» dans *La Lettre aérienne*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, collection Itinéraires féministes, 1985, page 88.

<sup>4</sup>Jeanne DEMERS et Line MCMURRAY, *L'inframanifeste illimité*, Outremont, Éditions nbj, collection Craie, 1987, page 14.

*féminin* constitue une initiative heureuse bien que de courte durée (l'émission fut diffusée au cours de l'été 1981). Les activités organisées découlent quasi naturellement des actions politiques des années soixante-dix, de l'espace/temps revendiqué par les femmes, et expriment le désir d'aller plus loin, de réfléchir plus longuement ou plus en profondeur à certaines questions, de dépasser les limites que les femmes connaissent trop bien. Il s'agit dès lors de générer un «sens *inédit* né de la conquête sur le non-sens», de produire un «sens *renouvelé* par l'excursion et l'exploration dans le non-sens», d'engendrer de «nouvelles perspectives : nouvelle configuration de l'être-femme-au-monde du réel, de la réalité et de la fiction»<sup>5</sup>. En ce sens, les colloques auxquels les femmes participent en grand nombre et les livres qu'elles écrivent, publient ou rééditent sont autant de moyens qu'elles se donnent pour pousser plus avant la réflexion et renverser l'ordre établi mais marquent également l'apparition d'«une période d'affirmation individuelle» selon les historiennes du Collectif Clio<sup>6</sup>. Je dirais que les Québécoises ont évité un piège fort attrayant, car «qu'il y ait une généralité de la condition féminine ne devrait être qu'un levier pour permettre à chacune de dire sa singularité.»<sup>7</sup> L'individualisme peut évidemment servir «le confort et l'indifférence» mais la conscience féministe permet justement d'essayer de garder l'équilibre entre deux pôles, soit l'individuel et le collectif.

Au cours de la quatrième séquence, les périodiques ne jouent plus le rôle (politique) qu'ils jouaient au cours de la séquence précédente. Ce qui ne diminue en rien l'importance d'un magazine comme *La Vie en rose*, qui restera LE magazine féministe de la première moitié des années quatre-vingt. Il s'agit ici d'une appréciation plus quantitative que qualitative,

<sup>5</sup>Nicole BROSSARD, «De radical à intégrales» dans *L'Émergence d'une culture au féminin*, sous la direction de Marisa Zavalloni, Montréal, Les Éditions Saint-Martin, collection Femmes, 1987, page 174.

<sup>6</sup>Le COLLECTIF CLIO, *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, éditeur, 1992, page 463.

<sup>7</sup>Julia KRISTEVA, «Unes femmes» dans *Les Cahiers du Grif*, juin 1975, page 27, citée par Renée-Berthe Drapeau, *Féminins singuliers Pratiques d'écriture* Brossard, Théoret, Montréal, Les éditions Triptyque, 1986, page 39.

puisqu'il est difficile de mesurer, par exemple, la portée d'une revue comme *Amazonnes d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui* pour la pensée féministe québécoise. Appréciation quantitative également parce que les valeurs véhiculées par *La Vie en rose* ne font pas l'unanimité au sein du mouvement féministe et le magazine a même été l'objet de dénonciations à caractère éthique en 1986. Il reste tout de même que *La Vie en rose* est tiré à plus de vingt-cinq mille exemplaires, ce qui est exceptionnel pour la presse féministe. Aucun autre périodique n'égale cette réussite commerciale et aucun autre ne marque la critique féministe de façon décisive non plus. Compte tenu de cette réalité, les périodiques ne font pas partie du corpus retenu pour la quatrième séquence. Certaines individus sont incontournables, certains textes sont marquants mais la presse féministe ou féminine à tendance féministe n'est plus une donnée essentielle.

Le travail d'exploration et de révélation initié par la vague féministe des années soixante et soixante-dix se poursuit de plus belle au début des années quatre-vingt. L'utilisation de textes proprement féministes demeure fondamentale à l'articulation d'une critique différente, basée sur la pensée féministe. Ce sont également les textes métapatriarcaux, c'est-à-dire les textes qui s'inscrivent dans une démarche strictement féministe, qui suscitent l'énergie nécessaire à la création non patriarcale. Ce n'est qu'en faisant ce choix radical que les femmes peuvent être au meilleur d'elles-mêmes, dans un espace où la femme n'est plus la fiction de l'homme. Début des années quatre-vingt, bon nombre de femmes endossent cette position et mettent un terme à l'idée d'être *one of the boys*. Elles se tournent avec plaisir du côté des femmes. De même en littérature. — «Le patriarcat n'aura pas lieu, dois-je l'énoncer ?»<sup>8</sup> — Plusieurs en viennent à penser que :

---

<sup>8</sup>Nicole BROSSARD, *Picture theory*, Montréal, Éditions Nouvelle Optique, collection Fiction, 1982, page 22.

[...] ce n'est pas le féminisme qui est en crise et manque de souffle, c'est une certaine forme de militantisme qui se cramponne à l'oppression des femmes comme si elle était sa seule raison d'être et sa seule énergie. Le passé nous collera à la peau tant que nous ne sortirons pas de l'opposition oppresseur/opprimée; tant que nous ne saurons pas trouver d'autres alternatives que celle d'une réaction à la société patriarcale; tant que nous ne saurons pas établir d'autres solidarités qu'entre victimes.<sup>9</sup>

À ce moment, c'est-à-dire dès le début de la décennie, deux textes théoriques circulent beaucoup à Montréal et colorent (en mauve) la pensée radicale : «La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne» d'Adrienne Rich et *Notes pour une ontologie du féminisme radical* de Mary Daly (édité par Nicole Brossard). Les concepts que leurs auteures mettent de l'avant, soit la «création identifiée à la femme»<sup>10</sup> et le «continuum lesbien»<sup>11</sup>, désignent, dans le premier cas, «une création qui s'originant dans la femme n'a d'autre rapport d'adresse que la femme»<sup>12</sup>, et dans le second :

[...] un large registre — aussi bien dans l'histoire que dans la vie de chaque femme — d'expériences impliquant une identification aux femmes; et pas seulement le fait qu'une femme a ou a consciemment désiré une expérience sexuelle génitale avec une autre femme. Si on élargit ce terme pour y inclure les multiples formes de rapports intenses et privilégiés entre femmes, qui comprennent aussi bien la capacité de partager sa vie intérieure que celle de faire front contre la tyrannie masculine et, que celle de donner et de recevoir un soutien pratique et politique; si on parvient également à associer ce terme à des notions telles que la *résistance au mariage*, à l'étendre aux conduites 'insensées' identifiées par Mary Daly (sens dépassés : 'indomptable', 'volontaire', 'capricieuse', 'légère', 'une femme qui ne s'en laisse pas conter') on commence à comprendre des pans entiers de l'histoire et de la psychologie des femmes, restées jusqu'ici hors d'atteinte en raison des définitions limitées, pour la plupart cliniques, du 'lesbianisme'.<sup>13</sup>

<sup>9</sup>Marie-Jo BONNEL, «Adieux à l'histoire...» dans *Stratégies de femmes*, livre collectif préparé par Marie-Claire Pasquier, Marcelle Marini, Françoise Dueroq, Geneviève Fraisse et Anne-Marie Sohn, Amsterdam, Berlin, Boston, Londres, New York, Paris, Philadelphie, Rome, Éditions Tierce, collection Femmes et sociétés, 1984, pages 369 et 370.

<sup>10</sup>Mary DALY, *Notes pour une ontologie du féminisme radical*, traduit de l'anglais par Michèle Causse, Outremont, L'Intégrale, editrice, 1982, page 5.

<sup>11</sup>Adrienne RICH, «La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne» dans *Nouvelles Questions féministes*, numéro 1, mars 1981, page 32.

<sup>12</sup>Mary DALY, *loc cit*

<sup>13</sup>Adrienne RICH, *loc cit*

Aux noms de ces théoriciennes, s'ajoutent ceux de quelques Québécoises qui imaginent et proposent de nouveaux termes. Ainsi, poursuivant sur la lancée de son *Euguélionne*<sup>14</sup>, Louky Bersianik, pour qui «la GYNILITE des femmes [...] est leur identité féminine reconnue, leur féminité observée de l'intérieur et non imposée de l'extérieur par les hommes, leur spécificité féminine et humaine sans référence à la masculinité»<sup>15</sup>. Ailleurs, une autre utilise le nom *gynocritics* pour désigner «the growing interest of critics in analyzing female experience in literature»<sup>16</sup>.

Toutes ces pensées, tout ce travail sur la langue se rejoignent de manière à former la théorie féministe et, par la suite, la théorie littéraire féministe. Ce qui importe dans la création identifiée à la femme, c'est le rapport au monde que cette dernière met en place; de même, le rapport que la critique établit au texte qu'elle lit constitue le pôle autour duquel tourne la langue. De façon concrète, je dirais que la spécificité de la critique littéraire telle que pratiquée par les féministes québécoises à compter du début des années quatre-vingt ne peut se résumer à une grille d'analyse, puisqu'il n'y a pas de grille type, qu'elle est sans contredit marquée par le corpus (principalement composé d'oeuvres de femmes) mais surtout qu'elle procède d'une position dans le temps et dans l'espace : le *rapport amoureux*. En effet, après avoir questionné le rapport homme/femme, après avoir remis en question leur rapport à l'Institution (patriarcale), les féministes les plus lucides pratiquent une critique qui n'a d'autre rapport d'adresse que la femme — «Je suis à déplier encore le chemin. Continuer sans jamais pâlir de honte»<sup>17</sup>. Phénomène intéressant, les écrivaines traitent de plus en plus de l'amour — ou de leurs amours — dans leurs textes.

<sup>14</sup>Louky BERSIANIK, *L'Euguélionne*, Montréal, Les éditions La Presse, ltée, 1976, 400 pages.

<sup>15</sup>Louky BERSIANIK, «Préface au Calendrier» dans *Calendrier des Éditions du remue-ménage*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1979.

<sup>16</sup>Barbara GODARD, «Introduction» dans *Gynocritiques*, préparé par Barbara Godard, Toronto, ECW Press, 1987, page ii. (Barbara Godard emprunte ce terme à Elaine Showalter.)

<sup>17</sup>Thérèse RENAUD, *Les Sables du rêve*, Montréal, Éditions Les Herbes rouges, numéro 29, 1975 [s.p.]. (D'abord publié par Les Cahiers de la File Indienne en 1946.)

In fact, over the last few years, women have begun to 'speak' love relationships. Until then, the whole question had been left unresolved, as if one had to find oneself as a woman and acquire a memory before allowing oneself to write love.<sup>18</sup>

Ce qui est intéressant dans cette position, c'est qu'en plus de connaître ses présupposés comme toute critique s'inscrivant dans le courant de la modernité, la critique laisse libre cours à ses émotions. En fait, le lieu d'où jaillit la lecture/écriture *est* une émotion (l'amour). En tant que révélatrices d'un discours politique qui prend racine dans l'émotion, les femmes deviennent des agentes subversives et transgressives; car de tout temps, «les hommes devaient dire la vérité à propos des faits et non des émotions. On ne s'attendait même pas à ce qu'ils parlent de leurs émotions.»<sup>19</sup> En intégrant l'émotion de manière avouée et délibérée dans le discours, les critiques féministes acceptent de laisser une certaine place à l'intime (ce qui permet par exemple à une critique de dire qu'elle aime tel poème, entre autres parce qu'il traite de la mort de la mère et que sa propre mère est morte lorsqu'elle avait quatre ans<sup>20</sup>).

De plus, quelle qu'elle soit, l'émotion ne sera jamais vécue collectivement. Au mieux, elle sera partagée; quant au pire, les bureaux de consultation des psychologues, des psychothérapeutes et des psychiatres en sont remplis... Mais laisser aller l'émotion dans la pratique critique, activité si raisonnée, si rationnelle?

Mêler les niveaux de langage, les genres? Accepter de parler au nom de soi, d'abord, avec toutes les incertitudes que cela entraîne, et non plus au nom d'une quelconque

---

<sup>18</sup>Louise DUPRÉ, «From experimentation to experience: Quebecois modernity in the feminine» dans *A Mazing Space: Writing Canadian Women Writing*, sous la direction de Shirley Neuman et Smaro Kamboureli, Edmonton, Longspoon Press/NeWest Press, 1986, page 359.

<sup>19</sup>Adrienne RICH, *Les Femmes et le sens de l'honneur. Quelques réflexions sur le mensonge*, traduit de l'anglais par Lisette Girouard, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1979 [s.p.].

<sup>20</sup>Carole STONE, «From Mother to Art: the Individuation Process in the Poetry of Patricia Goedicke», communication présentée à l'occasion du congrès annuel de la National Women's Studies Association, New Brunswick (New York), juin 1984.

autorité, d'un ordre constituant donnant son sens au monde, à la société, aux discours?

Rien de plus menaçant pour la tranquillité du «savant». Rien de plus fuyant et de moins facile à classer, noter, critiquer. Rien de plus dérangeant pour les habitudes de lecture, ce qu'on nomme lisibilité du texte.<sup>21</sup>

## DISCOURS DE L'OEIL VS DISCOURS DE L'OREILLE

Printemps 1981, Madeleine Ouellette-Michalska chevauche l'ancien et le moderne dans son *Échappée des discours de l'oeil*. Abondamment recensé dans la presse dès sa mise en marché et couronné du prix littéraire du Gouverneur général du Canada, catégorie Études et essais, cet ouvrage imposant est plus multidisciplinaire qu'interdisciplinaire. À première vue, il ne me semblait pas évident de le retenir ici. Mon parcours est d'abord et avant tout organique et la littérature au féminin renvoie très rarement à cet ouvrage. Mais j'ai décidé d'en tenir compte parce que le dernier chapitre du livre porte sur l'écriture au féminin et que cet essai a reçu un accueil excessivement chaleureux (au moins treize articles ont été publiés à son sujet au moment de sa parution, alors que, selon mes recherches, *d'elles* n'a fait l'objet que de trois recensions lors de sa publication; de plus, le numéro de mars 1982 de *Châtelaine* annonçait que le livre «se vend si bien qu'il a dû être réimprimé»<sup>22</sup>) et du prix qui a été décerné à son auteure. Les prix littéraires du Gouverneur général du Canada sont en général fort convoités; ce sont des prix prestigieux, qui «récompensent les auteurs des meilleurs livres de langue française et de langue anglaise dans chacune des sept catégories admises au concours»<sup>23</sup>, et appréciables sur le plan financier. *L'Échappée des discours de l'oeil* constitue non seulement le premier mais l'un des rares essais à tendance féministe

<sup>21</sup>Danielle LAURIN et Élise TURCOTTE, «Fragments de mémoire» dans *Moebius*, numéro 22, été 1984, page 27.

<sup>22</sup>Thérèse DUVAL-LE MONNIER, «Elle a encore fait tourner les presses» dans *Châtelaine*, volume 23, numéro 3, mars 1982, page 8.

<sup>23</sup>GOVERNEMENT DU QUÉBEC, Ministère des Affaires culturelles, Direction des communications, *Répertoire des prix littéraires du Québec 1991*, 1991, page 102.



dont l'auteure ait été récompensée par le Conseil des Arts du Canada (Patricia Smart l'a également reçu pour *Écrire dans la maison du père*).

Bien sûr on ne peut résumer trois cent trente pages en une phrase; par contre, lorsque Madeleine Ouellette-Michalska écrit «Le choix du Maître se porte donc sur l'oeil»<sup>24</sup>, elle situe très clairement son point de vue. Contrairement aux femmes, les hommes ont surtout besoin de voir. Comme Sherry Simon l'a noté en ce qui concerne Suzanne Lamy : «On pense ici, un instant, aux théories de Luce Irigaray [particulièrement à *Ce sexe qui n'en est pas un*, publié en 1977] sur la prédominance de l'ouïe chez les femmes, moins voyeuses que les hommes»<sup>25</sup>. On y pense mais Madeleine Ouellette-Michalska n'en souffle mot pour sa part. Dommage car l'essai de l'écrivaine française allait, d'une certaine façon, dans le même sens que le sien...

Dans son livre, à l'opposé des autres critiques qui publient à la même époque, par exemple Maïr Verthuy, Claudine Herrmann ou Suzanne Lamy, Madeleine Ouellette-Michalska emploie la première personne du pluriel. Comme Suzanne Lamy toutefois, elle s'en tient à la forme masculine des mots : «femme écrivain»<sup>26</sup>.

Comme je l'ai dit plus haut, Madeleine Ouellette-Michalska revient dans le dernier chapitre du livre («Écrire au féminin: du corps sous la langue») sur les grandes questions posées par certaines des critiques les plus en vue de la fin des années soixante-dix, entre autres

<sup>24</sup>Madeleine OUELLETTE-MICHALSKA, *L'Échappée des discours de l'œil*. Montréal, Les éditions Nouvelle Optique, 1981, page 58.

<sup>25</sup>Sherry SIMON, «Suzanne Lamy, pour une morale de la critique» dans *Voix et images*, numéro 37, automne 1987, page 33.

<sup>26</sup>Madeleine OUELLETTE-MICHALSKA, *op. cit.*, page 288.

Mair Verthuy et Suzanne Lamy : la spécificité de l'écriture des femmes, la perversion avec laquelle les écrivaines abordent — ou sabotent — les thèmes, la structure des textes au féminin et la langue. Chez elle aussi, un mot important : horizontalité<sup>27</sup>.

Malgré la déconstruction du pouvoir et du savoir phallogocratiques, malgré l'interrogation sincère face à la difficulté que représente l'écriture pour les femmes, malgré le questionnement — initié par d'autres mais qui est à proprement dit sans fin — sur la spécificité de l'écriture féminine, la lecture de *L'Échappée des discours de l'oeil* a provoqué en moi un malaise qui tient, me semble-t-il, à la position — ou au déni de position — de son auteure. En effet, les trois cent vingt-sept pages terminées, il est difficile de savoir à qui s'identifie Madeleine Ouellette-Michalska, voire où elle cherche à en venir. Ainsi lorsqu'elle parle de la pensée brossardienne, elle fait usage d'un vocabulaire guerrier dont les femmes — et plus particulièrement Nicole Brossard — deviennent malheureusement victimes.

Très tôt, une ligne dure est tirée au centre des amours saphiques. Nicole Brossard décrète l'urgence des mesures de guerre au sein de l'ilôt [*sic*] matriciel. La femme doit vivre la «jouissance active de la rupture». La différence, qui a toujours été soustraction, est à conquérir sur le corps d'une autre femme dans une reconnaissance scandaleuse et cependant discrète. «Plurielles et sans témoin, c'est pourtant l'émeute. À une différence près.» Mais il ne suffit pas de caresser le corps d'une autre femme pour anéantir la mère patriarcale. Oeil pour oeil, dent pour dent. Il faut tuer la mère biologique pour que naisse la mère symbolique. La mère est leur talon d'Achille. Ils ne se remettent pas de sa perte. «On ne tue pas la mère biologique sans que n'éclatent tout à la fois la fiction, l'idéologie, le propos.»<sup>28</sup>

<sup>27</sup>Madeleine OUELLETTE-MICHALSKA, *op. cit.*, page 311.

<sup>28</sup>Madeleine OUELLETTE-MICHALSKA, *ibid.*, pages 286 et 287; Nicole BROSSARD, *L'Amer*, Montréal, Les Quinze, Éditeur, 1977, pages 39 et 21.

À la lumière de ces propos, Madeleine Ouellette-Michalska ne semble traversée ni par le désir de complicité ni par la volonté de prolongement qui marquent les textes produits par bon nombre de critiques féministes. L'utilisation d'expressions comme «ligne dure» ou «mesures de guerre» crée un impact instantané qu'il faut dépasser à la lecture pour tenter de comprendre le sens des propos de Nicole Brossard. La critique maintient ici une position d'opposition face à l'écrivaine et en ce sens se démarque de la plupart des critiques féministes qui ont travaillé le corpus brossardien. De plus, son discours par rapport au lesbianisme est pour le moins dénigrant.

Dans les entrevues qu'elle a accordées au moment de la parution de son essai, l'auteure affirme qu'elle souhaite faire circuler le féminin (cet objectif me semble clair, entre autres dans l'entrevue accordée à Jean Royer du *Devoir*). Quelques années plus tard, au cours d'une entrevue réalisée par Caroline Barrett pour le compte de *Québec français*, elle soutient que «dès qu'on fait sauter les barrières, [...] on arrive à un fond où il n'y a plus ni masculin ni féminin, il n'y a que de la matière vivante»<sup>29</sup>. En ce sens, Madeleine Ouellette-Michalska se situe non seulement à l'opposé des littéraires qui oeuvrent dans une perspective féministe, pour qui la sexualité est la pierre angulaire du texte, mais elle se place en situation contradictoire, comme l'a souligné Pierre L'Hérault dans sa recension du livre : d'une part elle soutient (non pas dans son livre mais dans un article publié dans *Le Devoir*) qu'«en littérature, il n'y a pas d'adjectif. Il n'y [sic] a la littérature tout court, ou il n'y a rien.»<sup>30</sup>, d'autre part «le propos central de l'essai [...] est [...] précisément de montrer que la littérature ne fut jamais la 'littérature tout court', mais la 'littérature des Pères'»<sup>31</sup>. Dans l'entrevue accordée à Caroline Barrett, on peut également lire que «ce

<sup>29</sup>Caroline BARRETT, «Entrevue avec Madeleine Ouellette-Michalska» dans *Québec français*, décembre 1984, numéro 56, page 23.

<sup>30</sup>Madeleine Ouellette-Michalska citée par Pierre L'HÉRAULT dans *Livres et auteurs québécois 1981*, Québec, Presses de l'université Laval, 1982, page 313.

<sup>31</sup>Pierre L'HÉRAULT, *ibid.*, page 314.

qu'on appelle la critique 'féministe', est souvent simplement une critique de femme mais qui dérange néanmoins parce qu'elle pose les problèmes autrement»<sup>32</sup>. L'idée d'une critique de femme qui ne soit pas féministe est propre à l'auteure — et éminemment politique à mon avis — qui l'a d'ailleurs défendue lors des colloques *Dialogue*, tenu à Toronto en octobre 1981, et *Les Femmes et les mots*, tenu à Vancouver en juin-juillet 1983. Je reviendrai d'ailleurs sur ces présentations un peu plus loin. Compte tenu de cette perspective «féminine», je pense qu'il ne serait pas approprié de qualifier *L'Échappée des discours de l'oeil* d'essai féministe, d'autant plus que le refus de l'étiquette féministe ne semble pas constituer ici une stratégie politique délibérément choisie.

Malgré tout, cet essai propose une lecture éclairante — et jusqu'à un certain point féministe — de la culture occidentale et des discours grâce auxquels les femmes sont maintenues dans l'oppression. Comme l'a souligné Jean Royer à la sortie du livre, cet essai réussit à «déconstruire le discours du masculin exclusif.»<sup>33</sup> Pour ce qui est de la perspective adoptée par l'auteure, disons que c'est plutôt lorsqu'il est question du présent et de l'avenir qu'elle est discutable; car malgré une intention avouée de faire circuler du féminin, Madeleine Ouellette-Michalska parle plus des hommes que des femmes dans son livre et elle prétend qu'«à devenir mixte, la parole ne sera peut-être pas plus juste, mais elle sera plus complète et novatrice.»<sup>34</sup> Très étonnée des critiques dithyrambiques que le livre a suscitées, je suggère pour expliquer cet enthousiasme quelques mots d'un article signé Robert Vigneault : «Cette volonté nouvelle d'une expression féminine autonome est un signe des temps : elle révèle l'urgence (et l'espoir) d'une civilisation renouvelée, issue d'une

<sup>32</sup>Caroline BARRETT, *op cit.*, page 25.

<sup>33</sup>Jean ROYER, «Madeleine Ouellette-Michalska : Faire circuler le féminin» dans *Le Devoir*, 27 juin 1981.

<sup>34</sup>Madeleine OUELLETTE-MICHALSKA, «Pourquoi elles écrivent» dans *Québec français*, numéro 42, mai 1981, page 36.

humanité enfin intégrale, pleinement homme et femme.»<sup>35</sup> Pleinement homme et femme (c'est moi qui souligne) : donc une auteure beaucoup moins dérangement que les féministes/lesbiennes radicales dont la pensée est identifiée à la femme.

René Lafforgue [...] a montré quelle angoisse, quel besoin de punition l'on déclenche, chez les autres et en soi, lorsqu'on commence à douter ouvertement de la pensée officielle et à bouleverser un édifice moral patiemment construit pendant des siècles pour assurer notre sécurité intérieure.<sup>36</sup>

De plus, il est également moins troublant de déconstruire le passé — puisqu'il ne nous appartient pas ou plus — que de construire l'avenir en imaginant par exemple **l'intégrales**<sup>37</sup>. Comme l'a affirmé Doris-Louise Héneault au sujet du livre : «Cette synthèse [...] s'inscrit [...] dans un féminisme où la femme reste clivé [*sic*] de l'homme, où chacun s'encourage mutuellement à rester sur ses positions.»<sup>38</sup>

Ce qui ne diminue en rien la valeur du regard posé sur le passé. De telles études sont essentielles à la compréhension à la fois de notre histoire et de notre condition actuelle (la recherche effectuée par les historiennes du Collectif Clio contribue également à une «archéologie du féminin»).

Enfin il y a chez Madeleine Ouellette-Michalska une tendance à considérer la maternité comme une expérience «naturellement» féminine, tendance que je qualifierais de

---

<sup>35</sup>Robert VIGNEAULT, «Du règne de Phallus à l'avènement d'une humanité intégrale. Un grand essai ironique, subversif, troublant de Madeleine Ouellette-Michalska : *L'Échappée des discours de l'oeil*» dans *Lettres québécoises*, numéro 25, printemps 1982, page 80.

<sup>36</sup>Serge JULIENNE-CAFFIÉ, *Simone de Beauvoir*, Paris, Éditions Gallimard, collection La Bibliothèque idéale, 1966, page 228.

<sup>37</sup>Nicole BROSSARD, «De radical à intégrales» dans *La Lettre aérienne*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, collection Itinéraires féministes, 1985, page 100.

<sup>38</sup>Doris-Louise HAINEAULT, «*L'Échappée des discours de l'oeil*» dans *Les Cahiers de la femme*, volume 4, numéro 1, automne 1982, page 89.

patriarcale, tendance qui ne déconstruit malheureusement en rien le discours traditionnel. D'ailleurs selon Carole David, «l'idéalisation du maternel a donné lieu à un discours qui a prétendu montrer le féminin.»<sup>39</sup> Lorsque Madeleine Ouellette-Michalska affirme à Philippe Haeck que les femmes savent «de façon viscérale que la vie dans sa manifestation corporelle peut venir de nous»<sup>40</sup>, le pronom «nous» remplace ici les femmes, *toutes* les femmes et je pense que Madeleine Ouellette-Michalska considère sa propre expérience comme universelle, ce qui me paraît fort contestable. «Il n'existe aucune **nature** de femme: *De corps parlant, il n'y a pas.*»<sup>41</sup> Chez Madeleine Ouellette-Michalska, dont il sera à nouveau question dans les paragraphes qui suivent, serait-ce la nostalgie de l'universel qui refait surface?

### LORSQUE LES FEMMES SE (RE)TROUVENT : DIALOGUE

En 1981, le colloque *Dialogue* rassemble écrivaines et critiques à l'université York de Toronto autour de la critique littéraire. Colloque canadien donc mais auquel plusieurs Québécoises participent.

Dans un texte intitulé «Mouvements et stratégies de l'écriture de fiction», texte qui sera reproduit sous un autre titre dans *La Lettre aérienne*<sup>42</sup>, Nicole Brossard précise que «la critique ne peut pas faire plus pour les textes que ceux-ci ne le font pour eux-mêmes. [...]

<sup>39</sup>Carole DAVID, «Journal d'une fiction» dans *Terroristes d'amour*, Montréal, VLB Éditeur, 1986 [page 78].

<sup>40</sup>Philippe HAECK, «Autour de l'origine» dans *Lettres québécoises*, numéro 23, automne 1981, page 76.

<sup>41</sup>Sherry SIMON, «Suzanne Lamy: le féminin au risque de la critique» dans *Voix et images*, numéro 37, automne 1987, page 52; Suzanne LAMY, *Quand je lis je m'invente*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1984, page 12.

<sup>42</sup>Nicole BROSSARD, «L'appréciation critique» dans *La Lettre aérienne*, *op. cit.*, pages 71 à 75.

En toute honnêteté, il faut reconnaître que c'est l'écriture qui commande son environnement critique»<sup>43</sup>. Elle met donc de l'avant et la responsabilité des écrivaines et l'autonomie — relative — des textes. J'ajoute l'adjectif «relative» car «l'art n'est pas neutre : l'art est lié à l'identité de l'artiste, à son milieu, et en ce sens son autonomie est relative»<sup>44</sup>. Si tel est le cas, qu'en est-il de la critique?

La critique féministe peut *apprécier* : «Apprécier un système de valeurs féminines, le mouvement et les stratégies des écritures féminines et/ou lesbiennes. [...] Apprécier et mettre en évidence ce que nous savons être essentiel à notre communauté d'esprit.»<sup>45</sup> De plus, pour l'écrivaine, la critique féministe revêt une importance primordiale puisqu'elle contribue à l'émergence de la culture au féminin.

Sans établir une liste des éléments essentiels à une critique féministe, Nicole Brossard affirme que «toute appréciation critique ne sera pas elle non plus exempte de stratégies»<sup>46</sup> et que «les textes critiques qui [l]'émerveillent sont ceux qui savent se choisir des écritures de plaisir, donc propices à l'émotion et à la réflexion.»<sup>47</sup> Fidèle à la tradition féministe que les femmes construisent avec une patience infinie, l'écrivaine parle du sens et du rapport qui se dégagent de l'activité critique mais non de la forme qu'elle doit prendre ou d'une éventuelle grille d'analyse féministe. Si tel est le cas, qu'en est-il du rapport écrivaine-lectrice?

---

<sup>43</sup>Nicole BROSSARD, «Mouvements et stratégies de l'écriture de fiction» dans *Gynocritiques*, préparé par Barbara Godard, Toronto, ECW Press, 1987, page 229.

<sup>44</sup>Rose-Marie ARBOUR et Christine ROSS, «Arriver à une critique féministe de l'art» dans *La Vie en rose*, numéro 20, octobre 1984, page 51.

<sup>45</sup>Nicole BROSSARD, «Mouvements et stratégies de l'écriture de fiction», *op. cit.*, page 29.

<sup>46</sup>*Ibid.*

<sup>47</sup>*Ibid.*

Ce qui m'amène à parler brièvement de ce que j'appelle les femmes synchrones [*sic*], celles-ci étant l'écrivaine et la critique qui, au-delà d'une complicité circonstancielle [*sic*], sont parfaitement synchronisées [*sic*] dans l'espace mental de ce que veut et pense l'écriture. Sans cette synchronie [*sic*], cette symphonie, il me semble que quelque chose se perd de l'essentiel qui travaille la pensée oeuvrant dans le dictionnaire et dans la réalité. L'essentiel, c'est ce que nous cherchons à mettre en mots car nous n'avons pas encore les mots pour dire *cela*. L'essentiel, c'est ce qu'il y a de l'autre côté de la ligne sémantique patriarcale et cela nous devons l'imaginer avec nos corps rayonnants [*sic*] et tridimensionnels, portées vives comme de fluorescentes citées dans la nuit patriarcale.<sup>48</sup>

Dans un texte intitulé «Mapmaking: A Survey of Feminist Criticism», Barbara Godard soutient pour sa part que les écrivaines ont questionné leur pratique d'écriture tout au long des années soixante-dix mais que les critiques ne leur ont emboîté le pas que plus tard. (C'est également la position que Nicole Brossard a soutenu dans «La lettre aérienne» : «Si au Québec, l'espace littéraire se modifie, ce n'est pas à cause des effets de la critique mais plutôt parce que la plupart des gens du texte savent se relire à temps.»<sup>49</sup>) Toutefois l'auteure ne précise pas à compter de quel moment (elle utilise l'adverbe récemment) les critiques féministes ont commencé à réfléchir à leur propre pratique d'écriture<sup>50</sup>.

Dans sa communication, Barbara Godard affirme que les critiques littéraires féministes pratiquent dans l'intertextualité<sup>51</sup>. Stratégie abondamment utilisée dans les écritures au féminin depuis les années soixante-dix, l'intertextualité peut donc servir aussi dans l'*appréciation critique*.

<sup>48</sup>Nicole BROSSARD, «Mouvements et stratégies de l'écriture de fiction», *loc. cit.*

<sup>49</sup>Nicole BROSSARD, «La lettre aérienne» dans *La Lettre aérienne*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, collection Itinéraires féministes, 1985, page 49. («La lettre aérienne» est le texte d'une conférence donnée à Cerisy-la-Salle en août 1980 et dans lequel on trouve des passages de «L'identité comme science-fiction de soi», «L'épreuve de la modernité» et «Un corps pour écrire».)

<sup>50</sup>Barbara GODARD, «Mapmaking: A Survey of Feminist Criticism» dans *Gynocritiques*, *op. cit.*, page 2.

<sup>51</sup>*Ibid.*, page 3.



Toujours selon Barbara Godard, les féministes francophones — de France et du Québec — ont commencé leur questionnement plus tard que les anglophones, soit à compter du milieu des années soixante-dix, et leur façon de procéder a été fort différente, moins scolaire. Elles ont utilisé l'écriture comme lieu de questionnement, partant de leur propre réalité, brouillant les frontières entre les genres et éliminant les barrières entre écrivaines et lectrices<sup>52</sup>. Parlant de Nicole Brossard, elle précise que celle-ci donne à l'intérieur même de son oeuvre certaines indications sur la façon de lire son travail d'écriture<sup>53</sup> (elle ne précise toutefois pas de quel ordre sont ces indications) : un mode de lecture, comme on dirait un mode d'emploi.

À la base de la théorie littéraire française selon l'auteure — comme dans tous les domaines intellectuels français : le marxisme, la phénoménologie, le structuralisme et le freudisme. Et dans tous les discours tenus, peu importe le domaine, le mot clé est différence.<sup>54</sup> Quant à la personne clé, la principale influence de la critique littéraire féministe pratiquée au Québec, il s'agit de Luce Irigaray<sup>55</sup>.

Prudente, Barbara Godard n'a pas recours à des expressions comme «rapport amoureux» ou «continuum lesbien» pour qualifier le rapport qui s'établit entre l'écrivaine et la critique. En fait, elle est plus attentive à la voix adoptée par la critique que par le rapport qu'elle établit à son auteure :

In the critical sphere, feminists seeking an alternative to the phallic discourse of objectivity, rationality, and mastery have adopted a subjective, fluid, circulating

---

<sup>52</sup>Barbara GODARD, «Mapmaking: A Survey of Feminist Criticism», *op. cit.*, page 14

<sup>53</sup>*Ibid.*, page 15.

<sup>54</sup>*Ibid.*

<sup>55</sup>*Ibid.*, page 16.

friend's voice, as advocated by Forsyth and depicted in Lamy's *d'elles*, where book reviews of women's texts, quotations from them and personal reflection are presented as creative writing. The boundaries between manifesto, fiction, poetry, and criticism have been blurred.<sup>56</sup>

Pour l'auteure, la féminisation de la langue et la marque du féminin font dorénavant partie du vocabulaire critique<sup>57</sup>. Puisque la langue est un système encodé à l'intérieur duquel toute subversion féministe est non seulement souhaitable mais nécessaire, les critiques féministes utilisent la terminologie appropriée selon les circonstances : ainsi écrivaine et amante sont utilisés de façon courante. Pourtant, quelques pages plus loin, Suzanne Lamy écrit «ces femmes écrivains»<sup>58</sup> et «de prestigieux écrivains: Nathalie Sarraute ou Marguerite Yourcenar»<sup>59</sup>.

Lors de ce colloque, Madeleine Ouellette-Michalska réaffirme sa position apolitique en ce qui concerne la critique littéraire. Reprenant les arguments invoqués ailleurs, elle soutient que la finalité sociale ne doit jamais commander la fonction esthétique. Percevant l'activité critique comme «un constant va-et-vient entre la lecture et l'écriture»<sup>60</sup>, elle offre une réflexion qui recoupe certains propos des critiques qui s'affirment féministes. Mais une question se pose à la lecture de tel propos : qu'en est-il des textes qui ne plaisent pas, voire qui choquent? Si le va-et-vient entre la lecture et l'écriture est possible dans le cas de textes qui procurent du plaisir ou de l'émotion (mais en fait il n'y a aucune satisfaction type en lecture), en quels lieux secrets la critique installera-t-elle le va-et-vient si le texte ne lui plaît pas? Par exemple dans le cas de la critique que Madeleine Ouellette-Michalska fait de la

<sup>56</sup> Barbara GODARD, «Mapmaking: A Survey of Feminist Criticism», *op. cit.*, page 19.

<sup>57</sup> *Ibid.*, page 22.

<sup>58</sup> Suzanne LAMY, «Des enfants uniques nés de père et de mère inconnus» dans *Gynocritiques*, *op. cit.*, page 201.

<sup>59</sup> *Ibid.*

<sup>60</sup> Madeleine OUELLETTE-MICHALSKA, «La critique littéraire, ou l'écriture de la transparence» dans *Gynocritiques*, *op. cit.*, page 44.

pensée brossardienne dans *L'Échappée des discours de l'oeil*, la critique semble établie sur un mode unidimensionnel et non sur le mode de l'échange ou de la circulation d'énergie/de pensée/d'émotion.

Le rapport que Madeleine Ouellette-Michalska propose d'installer entre la critique et le texte s'établit sur le mode du rapport maternel et non sur celui du rapport amoureux. D'après elle, la lecture implique une phase de symbiose dont la critique devra nécessairement sortir pour faire «passer le texte de la lecture singulière à la lecture partagée»<sup>61</sup>. Si la lectrice porte le texte en elle, s'il y a osmose entre elle et le texte, et même si «la fonction critique oblige à enf...ndre la fonction maternelle»<sup>62</sup>, ce rapport maternel que la critique installe avec le texte à lire permet d'entrevoir les raisons pour lesquelles Madeleine Ouellette-Michalska rejette aussi violemment (car son ironie est particulièrement violente) le discours brossardien. Le rapport amoureux négocié — on aurait tort de croire qu'il va de soi — est de fait peut-être moins menaçant que le rapport maternel proposé par l'auteure de *L'Échappée des discours de l'oeil*.

Par ailleurs, Madeleine Ouellette-Michalska prétend, sans l'avouer, que l'heure est toujours à la lutte féministe :

C'est pourquoi il me paraît indispensable d'effectuer en critique ce qui se fait déjà en fiction. Dans un premier temps, ébranler l'ordre des certitudes et des évidences en interrogeant les rapports que les signes entretiennent avec le réel et en considérant que le réel inclut désormais le féminin. Dans un second, instaurer une tradition critique qui mette fin à l'exclusion des femmes de l'institution littéraire, qu'il s'agisse d'exclusion extérieure — établissement de jurys, corpus, archives, anthologies, études et répertoires destinés à promouvoir les oeuvres et les auteurs(es) — ou

<sup>61</sup> Madeleine OUELLETTE-MICHALSKA, «La critique littéraire, ou l'écriture de la transparence» dans *Gynocritiques*, op. cit., page 45.

<sup>62</sup> Ibid.

d'exclusion intérieure, la femme s'interdisant encore sa propre parole et sa propre place dans un univers symbolique.<sup>63</sup>

Bien que consciente de l'exclusion systématique des femmes par le système patriarcal, Madeleine Ouellette-Michalska la reproduit d'une certaine façon en faisant appel aux parenthèses pour marquer le genre :

Les parenthèses marquent un changement de niveau dans le discours. D'une façon générale, elles permettent, comme les virgules et le double tiret, d'isoler une explication, une indication ou une réflexion non indispensables au sens.<sup>64</sup>

L'utilisation de ces parenthèses n'est-elle pas illogique, compte tenu du sens de son propos?

Dans le texte d'une communication intitulée «Des enfants uniques nés de père et de mère inconnus», Suzanne Lamy redit la subjectivité inhérente à toute lecture : «Toute lecture n'impliquerait-elle pas des *a priori*, avoués ou non, et les hommes seraient-ils des anges?»<sup>65</sup> Cherchant «*la complicité affective et théorique* avec le monde et la culture des femmes en mouvement»<sup>66</sup>, l'auteure précise qu'elle souhaite une «lecture d'accompagnement»<sup>67</sup>. Rapportant les paroles de Pierre Nepveu, elle soutient que les recherches de l'époque portent sur le corps, le quotidien, les minorités et qu'en ce sens, les femmes abordent dans leur travail d'écriture les thèmes chers à la modernité.

---

<sup>63</sup>Madeleine OUELLETTE-MICHALSKA, «La critique littéraire, ou l'écriture de la transparence», *op. cit.*, page 48.

<sup>64</sup>Madeleine SAUVÉ, «De la ponctuation (X)», *Observations grammaticales et terminologiques*, Université de Montréal, Secrétariat général, fiche numéro 95, février 1978, page 1.

<sup>65</sup>Suzanne LAMY, «Des enfants uniques nés de père et de mère inconnus», *op. cit.*, page 200.

<sup>66</sup>*Ibid.*

<sup>67</sup>*Ibid.*

Dans «Nicole Brossard et l'émergence au Québec d'une critique au féminin depuis 1970», Louise H. Forsyth soutient que Nicole Brossard a eu une influence certaine sur plusieurs écrivaines et critiques telles Suzanne Lamy et Louise Cotnoir. Elle fait également une affirmation fort intéressante lorsqu'elle dit que Nicole Brossard a joué le rôle de critique littéraire sans jamais s'en arroger le titre et cela, de diverses façons :

[...] she has *analyzed the representational systems* of our patriarchal society, [...] she has *established her own literary theories*, [...] she has been an animating presence contributing to the emergence of an interpretive community for feminist texts and ensuring that a feeling of common experience and solidarity grows among them.<sup>68</sup>

À la lecture de ce passage de la communication de Louise H. Forsyth et en y réfléchissant bien (ne serait-ce qu'en pensant au texte que je livre ici), l'une des plus importantes critiques littéraires féministes du Québec ne serait-elle pas quelqu'une qui n'a jamais été considérée comme telle?

## LES FEMMES ET LES MOTS : LES FEMMES ET LA CRITIQUE

Au début de l'été 1983, les femmes se retrouvent à nouveau à l'extérieur du Québec — à Vancouver plus précisément — le temps du colloque *Les Femmes et les mots*. Publié quelques années plus tard, *In the Feminine*<sup>69</sup> contient certaines des communications présentées lors de cette rencontre exceptionnelle à laquelle plus de mille femmes participent et à la suite de laquelle plusieurs projets voient le jour, entre autres une anthologie de textes

---

<sup>68</sup>Louise H. Forsyth, «Nicole Brossard and the Emergence of Feminist Literary Theory in Quebec since 1970» dans *Gynocritiques*, op. cit., page 213.

<sup>69</sup>Collectif, *In the Feminine*, sous la direction de Ann Dybikowski, Victoria Freeman, Daphne Marlatt, Barbara Pulling et Betsy Warland, Edmonton, Longspoon Press, 1985, 235 pages.

intitulée *Les Femmes et les mots*<sup>70</sup> et les actes mentionnés ci-dessus, un réseau pan-canadien de groupes féministes (dont *Les Femmes et les mots* - Montréal faisait partie) et un camp d'écriture annuel. L'importance de ce colloque sur la vie littéraire au féminin a été telle que ses retombées se font encore sentir à l'heure actuelle (le camp d'écriture en est un exemple<sup>71</sup>). Quant au groupe formé à Montréal (dont j'ai fait partie du printemps 1984 à la fin de son existence, en... ?), il a organisé nombre de rencontres publiques, suscité la formation de plusieurs groupes de soutien ou de travail, fait l'objet d'un numéro spécial de *Poetry Montreal*<sup>72</sup> et bien plus encore<sup>73</sup>.

Les propos tenus par Madeleine Ouellette-Michalska lors du colloque de Vancouver sont reproduits dans *In the Feminine*, mais il est également possible d'en prendre connaissance, en français, dans son journal intime, publié en 1985. Cela n'étonne pas qu'elle réitère qu'il n'existe pas de critique féministe :

Le lendemain [vendredi 1<sup>er</sup> juillet 1983], je donne ma première conférence : «Tendances de la critique féministe». Je dis qu'il n'existe pas plus de critique féministe qu'il n'existe de littérature féministe. L'art, la littérature, la critique ne peuvent être réduits à un engagement social ou à une fonction politique. L'écriture définie par le *iste* est une écriture de circonstance, qui disparaît avec les motivations qui la suscitent. Toute forme de conscientisation favorise l'adhésion à une liberté qui investira le travail littéraire, en marquera la forme et les thèmes, mais elle n'est pas le produit littéraire lui-même.

Pour le reste, si une étiquette est absolument nécessaire, il suffit de parler d'inscription du féminin lorsque le texte rend des préoccupations, des rythmes, des pulsions, des valeurs, sur un mode féminin. Mais à trop préciser la nature et les exigences d'un tel mode, on risque de souscrire au manichéisme de la pensée binaire

<sup>70</sup>West Coast Editorial Collective (British Columbia), *Women and words: the anthology/Les Femmes et les mots une anthologie*, Madeira Park, Harbour Publishing Co. Ltd., 1984, 274 pages.

<sup>71</sup>Chaque été depuis le colloque de Vancouver, West Coast Women and Words organise un camp d'écriture de deux semaines pendant lequel trois écrivaines animent chacune un atelier d'écriture. Au cours de ces deux semaines, les organisatrices prévoient également plusieurs lectures de textes.

<sup>72</sup>«Women & Words/Les Femmes et les mots», préparé par Margaret Christakos, *Poetry Montreal*, number 14 (special issue), 3<sup>e</sup> trimestre 1985 [s. p.].

<sup>73</sup>Le groupe a été mis sur pied à l'automne 1983 par Denise Laniel et Robin Potter. De l'automne 1984 à sa dissolution (non décidée mais entraînée par l'arrêt des activités en 1989), un collectif bilingue en a assuré le fonctionnement.

qui divise tout en deux : masculin et féminin, blanc et noir, grand et petit, bon et mauvais.

Classer, c'est séparer, étiqueter, isoler. Or, il n'est pas de plus sûr moyen de disqualifier un texte que de lui donner du *iste* — féministe, nationaliste, marxiste, révisionniste etc. Pas de stratégie plus efficace pour l'amputer de sa valeur esthétique, de sa spécificité, de l'originalité d'une forme, de sa rigueur, son insertion dans l'imaginaire et le symbolique. La critique est une lecture préliminaire, non un jugement ostracisant ou exécutoire. Elle est avant tout un acte de liaison, acte d'accueil et d'intelligence qui noue un rapport de désir avec l'oeuvre abordée.»<sup>74</sup>

En réalité, Madeleine Ouellette-Michalska et trois autres conférencières ont été invitées à présenter une communication portant sur les «Tendances de la critique féministe». Ce titre est donc celui d'une table ronde et non celui d'une communication à laquelle la conférencière aurait elle-même donné ce nom. Encore une fois, comment peut-on soutenir une telle argumentation après avoir pris trois cent trente pages pour démontrer que la culture est sexuellement marquée!

Dans un texte intitulé «Territories of criticism», France Théoret expose l'optique critique de *Spirale*. Les liens qui unissent la revue à la modernité sont réels mais la critique féministe a en quelque sorte détourné le courant : «Feminist essays have shifted some of the perspectives of Modernity by bringing up the question of the referent.»<sup>75</sup> Toutefois selon la conférencière, l'absence de repères modernes au féminin a entraîné chez la plupart des critiques (masculin pluriel non neutre) le refus de recenser les livres écrits par des femmes.

<sup>74</sup>Madeleine OUELLETTE-MICHALSKA, *La Tentation de dire*, Montréal, Québec/Amérique, collection Littérature d'Amérique, 1985, pages 57 et 58.

<sup>75</sup>France THÉORET, «Territories of Criticism», traduit du français par Patricia Kealy dans *In the Feminine*, sous la direction de Ann Dybikowski, Victoria Freeman, Daphne Marlatt, Barbara Pulling et Betsy Warland, Edmonton, Longspoon Press, 1985, page 96.

L'auteure précise ensuite que les femmes écrivent dans des conditions tout à fait particulières et que ces conditions devraient être prises en considération par la critique. Toutefois, de façon concrète, ce n'est pas là chose facile et face à cette incapacité à rendre compte des conditions de production des femmes, la critique se retrouve en train d'imaginer une utopie critique. Utopie en effet que cette transparence qui fait défaut à l'heure actuelle. La position de France Théoret est donc à l'opposé de celle de Madeleine Ouellette-Michalska puisque cette dernière considère que la critique se conjugue sans adjectif et que France Théoret soutient pour sa part que «there is no such thing as pure criticism»<sup>76</sup>. Au terme de sa présentation, l'écrivaine et critique affirme que, selon elle, la critique s'établit sur le mode de la confrontation, de la séparation et que cette activité a ses propres fonctions dans le champ social.

#### **QUAND JE LIS JE M'INVENTE OU LA THEORIE LITTERAIRE AU FEMININ**

Après avoir présenté certains lors de colloques ou de congrès, après avoir offert les autres à la lecture dans des journaux ou des revues, Suzanne Lamy rassemble au printemps de 1984 sept de ses textes sous le titre évocateur *Quand je lis je m'invente*.

D'abord publié dans *Le Devoir* en novembre 1981, «Prêter l'oreille, donner la main» est lu à l'occasion du congrès Langue et Société au Québec, en novembre 1982. Dans ce texte, Suzanne Lamy redit la nécessité de la lecture plurielle : «[...] emprunter à plusieurs

---

<sup>76</sup>France THEORET, «Territories of Criticism», *op. cit.*, page 97.



sources, sinon à toutes.»<sup>77</sup> La lecture y est associée à des mots comme «vie» et «nourriture», ce qui lui confère une importance extrême. La recherche menée par l'auteure en territoire critique la porte à écrire que les femmes se sont reconnues à leur voix (uniques), qu'elles ont exploité tous les genres et tous les médiums à partir de leur désir, que pour les femmes la maternité n'est pas un idéal divin mais bien une réalité avec laquelle elles doivent composer pour écrire, que les femmes ne s'estiment pas quittes du passé et que pour cette raison elles (re)lisent bon nombre d'oeuvres. Suzanne Lamy ne propose pas de grille de lecture mais suggère plutôt une dynamique éclairante :

Sans méconnaître les risques d'égarement, d'absorption par la relation étroite, pourquoi ne pas choisir le rapport amoureux, celui qui ne veut rien laisser perdre et qui, sans forcément obscurcir la vue, affine l'oreille aux nuances de l'humour comme de la tendresse.<sup>78</sup>

Elle dit également la générosité à l'origine de l'écriture des femmes et l'abondance qui la caractérise. Pourtant, «encore aujourd'hui l'espace qui reçoit la parole des femmes bien souvent reste atone.»<sup>79</sup> Mais qui sait, la réponse à cette absence de réponse réside peut-être dans cette petite question de Xavière Gauthier à Marguerite Duras : «Alors vous ne croyez pas que la force, elle est chez la femme? [...] Il y a une force dans le désir féminin, dans la sexualité féminine, immense, que l'homme n'a pas tellement envie de connaître»<sup>80</sup>

---

<sup>77</sup> Suzanne LAMY, «Prêter l'oreille, donner la main» dans *Quand je lis je m'invente*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1984, page 10.

<sup>78</sup> *Ibid.*

<sup>79</sup> *Ibid.*, page 11.

<sup>80</sup> Xavière GAUTHIER et Marguerite DURAS, *Les Parleuses*, Paris, Éditions des femmes, 1974, pages 38 et 39, citées par Béatrice DIDIER, *L'Écriture-femme*, Paris, Presses universitaires de France, collection Écriture, 1981, page 285.

Si Mair Verthuy a proposé une topographie de la littérature féminine au cours de la troisième séquence, Suzanne Lamy présente une topologie du féminin au cours de la quatrième : «[...] écrits féministes, littérature féminine, textes de femmes où il y a écriture.»<sup>81</sup>

(Et elle écrit encore «femme écrivain»...<sup>82</sup>)

Comme je l'ai mentionné plus haut, le rapport amoureux reste la position privilégiée par plusieurs critiques en ce début de séquence. Chacune l'affine, le peaufine selon ses convictions et porte à la connaissance des autres les découvertes vers lesquelles sa recherche l'a conduite. Car l'échange, le partage reste une donnée essentielle au cours de la quatrième séquence. Différent du besoin de regroupement propre aux années soixante-dix, il vise plutôt à discuter entre femmes des efforts fournis ou à entreprendre.

Suzanne Lamy termine son texte en proposant une réflexion très actuelle, qui reste l'un des enjeux majeurs des années quatre-vingt-dix : «Maintenant la partie devrait se jouer vers les possibles à explorer, à inventer, à la place des heurts entretenus entre les âges, les races et les sexes.»<sup>83</sup>

---

<sup>81</sup> Suzanne LAMY, «Prêter l'oreille, donner la main», *op. cit.*, page 12.

<sup>82</sup> *Ibid.*, page 13.

<sup>83</sup> *Ibid.*, page 15.

D'abord publié dans les actes du congrès de l'Association québécoise des professeurs de français, «L'autre lecture» souligne l'engagement auquel il faut consentir pour pratiquer ce que l'auteure nomme la lecture critique au féminin :

[...] la lecture critique au féminin demande certaine énergie: comment situer ces textes dans le circuit littéraire et dans l'ensemble des recherches actuelles, si l'on se tient à l'écart de ce qui se passe en histoire, en psychologie, en sociologie... du côté des femmes?<sup>84</sup>

En fait, le développement d'une nouvelle critique ne requiert pas seulement de l'énergie mais également du temps. Tout au long des années soixante et pendant une bonne partie des années soixante-dix, le féminisme mettait toutes ses énergies à lutter contre le sexisme. À compter de la fin des années soixante-dix toutefois, des femmes ont commencé à créer un territoire féminin. Une telle entreprise demande effectivement du temps. Beaucoup de temps.

Et sans proposer une définition précise de la lecture au féminin, elle suggère certains points de repère. Ainsi, elle souhaite pour la littérature au féminin une écoute attentive, une rencontre de deux êtres, un engagement parallèle de celle qui écrit et de celle qui lit, une démarche simultanée pour faire lever l'interdit, la prise en considération de l'oppression et le retour sur son propre passé.

Écritures, lectures au féminin, ou la double face d'une expérience de langage à éclairages enchevêtrés, qui ouvre sur l'éclatement et le recentrement des signes et des corps — nos corps étant dès l'origine, des corps parlés, des corps marqués.<sup>85</sup>

---

<sup>84</sup>Suzanne LAMY, «L'autre lecture» dans *Quand je lis je m'invente*, op. cit., page 23.

<sup>85</sup>*Ibid.*, page 24.

Pour Suzanne Lamy, toutes les lectures ont leur valeur :

Je peux te dire que la lecture au féminin est un outil épistémologique comme un autre, que l'oeil du féminin vaut celui du marxiste ou du psychanalyste, que son regard peut couvrir aussi bien les textes d'hier que ceux d'aujourd'hui, qu'une lecture n'a jamais annulé les autres, qu'elle est seulement susceptible de donner des sens nouveaux.<sup>86</sup>

À l'occasion de l'exposition «Art et féminisme», présentée au Musée d'art contemporain de Montréal en mars 1982, Suzanne Lamy écrit «À couleurs rompues». Repris ici, le texte a d'abord fait partie du catalogue de l'exposition et traite à au moins deux reprises de la critique. La première fois, l'auteure précise ce qu'elle attend d'une critique : «on voudrait bien qu'elle ne s'en tienne pas à la description ou au jugement à l'emporte-pièce, mais qu'elle ose l'interprétation, le rapport à la signifiante, au pouvoir de produire du sens, des courants»<sup>87</sup>; la deuxième fois, elle soutient que l'exposition «'Art et féminisme' [...] devrait être perçue comme un appel, une invite à des critiques multidimensionnelles dans lesquelles l'auteur ose s'impliquer.»<sup>88</sup> À la lumière des textes qu'il nous reste de Suzanne Lamy, je pense que c'est bien elle qui parle ici, elle qui souhaite que les critiques soient multidimensionnelles et procèdent de l'engagement.

Même si Suzanne Lamy s'interroge longuement dans la plupart de ses textes sur la spécificité de l'écriture féminine/féministe/au féminin, elle revendique dans «À couleurs rompues» le droit à la pluralité : «La pluralité ne serait-elle pas, ici comme ailleurs, gage de profusion et de vie?»<sup>89</sup>

---

<sup>86</sup>Suzanne LAMY, «L'autre lecture», *op. cit.*, page 25.

<sup>87</sup>Suzanne LAMY, «À couleurs rompues» dans *Quand je lis je m'invente*, *op. cit.*, page 55.

<sup>88</sup>*Ibid.*, page 57.

<sup>89</sup>Suzanne LAMY, «L'autre lecture», *op. cit.*, page 30.

Dès juin 1981, Suzanne Lamy présente une communication dont le texte sera repris dans *Quand je lis je m'invente*. Intitulée «Breton—Duras, B.D., ma bande dessinée», cette communication est inscrite au programme d'un colloque tenu en Sorbonne sur le livre surréaliste. Dans ce texte, l'auteure apporte une précision fort intéressante :

Forte seulement de mon expérience de lectrice, j'avoue que de méthode, de théorie, je ne dispose pas. Tout au plus mon approche peut-elle, et cela de façon très libre, s'inscrire dans une esthétique de la réception dont les commentateurs du surréalisme se réclament part culièrement [...].<sup>90</sup>

«Esthétique de la réception», voilà semble-t-il l'une des préoccupations majeures de Suzanne Lamy, selon les textes qui portent sur elle. Cette question de l'esthétique et de l'éthique refait surface à l'occasion chez Suzanne Lamy, généralement sans explications.

En ce qui concerne l'absence de grille d'analyse féministe, il me semble pertinent d'établir un rapprochement entre certains propos de Claudine Herrmann — qui ne fait toutefois pas allusion à une soi-disant grille féministe dans son texte — et le discours de Suzanne Lamy : «la femme a appris [...] de longue date à respecter non seulement l'espace matériel et mental d'autrui, mais l'espace pour lui-même, l'espace *vide*. [...] Le *vide* est donc pour elle une valeur respectable.»<sup>91</sup> D'une certaine façon, c'est ce que Suzanne Lamy inscrivait déjà dans son «Éloge du bavardage» lorsqu'elle écrivait :

Le fugitif et le fragmenté à la place du fixe, de l'unifié et du permanent. Bienvenue aux espaces du bavardage. Aux points de suspension, aux silences admis, respectés : blancs du tableau, vides de la sculpture, points d'orgue qui, dans l'attente curieuse, préparent la reprise.<sup>92</sup>

<sup>90</sup>Suzanne LAMY, «Breton-Duras, B.D., ma bande dessinée», *Quand je lis je m'invente*, op. cit., page 61.

<sup>91</sup>Claudine HERRMANN, *Les Voleuses de langue*, Paris, Éditions des femmes, 1976, page 139.

<sup>92</sup>Suzanne LAMY, «Éloge du bavardage» dans *d'elles*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1979, page 31.

Si tel est le cas, on comprend facilement pourquoi l'absence de grille n'a jamais été perçue comme l'une des faiblesses mais plutôt comme l'une des richesses de la critique féministe, surtout de la part des principales intéressées. Dès 1975, Nicole Bédard ne précisait-elle pas, au sujet de la grille : «Lire : les barreaux du grillage (ses mailles et son tissu) comme enfermement des sens, comme cloisonnement de la sensibilité qui y est prise.»<sup>92</sup> — «La Grille est un moment terrible pour la sensibilité, la matière.»<sup>93</sup>

## LECTURE ET ENGAGEMENT

Au cours de la même année, soit 1984, le comité de rédaction de *Spirale* (dont Suzanne Lamy fait partie) se prononce «Pour une critique engagée»<sup>94</sup>. À cette occasion, les membres du comité soulignent entre autres que :

La situation culturelle du Québec a changé; le contexte politique s'est transformé et les productions culturelles ont maintenant une histoire. Un projet de société reste cependant à élaborer et il ne peut être pensé selon les paramètres qui fondèrent l'enthousiasme des deux dernières décennies. Plutôt que de simplement diffuser et promouvoir, la critique doit maintenant sélectionner, évaluer.<sup>95</sup>

La situation des femmes et la situation nationale a donc ses recoupements...

<sup>92</sup> Nicole BÉDARD, «L'oscillé(e)» dans *la barre du jour*, numéro 50, hiver 1975, page 106.

<sup>93</sup> A. ARTAUD cité par Nicole BÉDARD, *ibid.*

<sup>94</sup> Le comité de rédaction, «Pour une critique engagée» dans *Spirale*, juin 1984, page 3.

<sup>95</sup> *Ibid*

Même année, même idée derrière le texte de Rose-Marie Arbour et Christine Ross intitulé «Arriver à une critique féministe de l'art». Ici les auteures présentent la nouvelle chronique dont elles sont titulaires en spécifiant que :

De façon plus critique que promotionnelle, nous situerons les productions dans leur contexte réel, en mettant en valeur les dimensions à la fois sociales et culturelles, psychologiques et politiques de l'art, car c'est bien cela que soulève la «question» des femmes en art.<sup>97</sup>

Cette prise de position reflète une tendance qui gagne de plus en plus tout le milieu culturel québécois de l'époque, pas seulement le mouvement littéraire ou féministe.

Par ailleurs, la revue *Moebius* publie «Autour de la théorie... des femmes». Pour la plupart jeunes et universitaires, ces femmes disent la peur et la difficulté d'être, nomment le silence, un certain malaise. En plus de réfléchir tout haut sur le difficile rapport des femmes à l'institution littéraire, elles remettent également en question le rapport à l'institution universitaire. Selon Carole La Grenade : «il n'est pas souhaitable d'accéder au POUVOIR mais bien de s'instruire au SAVOIR pour construire notre propre POUVOIR THÉORIQUE et imaginaire.»<sup>98</sup>

Toujours en 1984, Lori Saint-Martin fait un survol de la critique littéraire féministe dans lequel elle affirme qu'il n'existe aucune grille féministe, pour le meilleur et pour le pire :

---

<sup>97</sup>Rose-Marie ARBOUR et Christine ROSS, «Arriver à une critique féministe de l'art» dans *La Vie en rose*, numéro 20, octobre 1984, page 51.

<sup>98</sup>Carole LA GRENADE, «On governing categories : négation du Langage et femmes en Théories» dans *Moebius*, numéro 22, été 1984, page 70.

Le terrain est vaste et presque rien n'a été dit. S'il existe beaucoup de textes théoriques indispensables, aucun ne propose de véritable grille d'analyse littéraire. Voilà justement, il me semble, le danger et la richesse spécifiques à la critique féministe. Danger d'un manque de rigueur méthodologique, dû à la pénurie d'outils théoriques.

Richesse, puisque chacune est libre de créer sa propre grille.<sup>99</sup>

Mais comment enfermer un rapport amoureux dans une grille? «Risque de mourir en cage le mouvement qui nous animait. L'espoir. Le plaisir.»<sup>100</sup>

Pour Lori Saint-Martin, il est nécessaire de rester en contact avec la pensée masculine tout en demeurant critique. De plus, «il faut fuir, entre autres, les oppositions binaires réductrices, la déification des auteur(e)s, la reprise obsessionnelle des mêmes thèmes et des mêmes techniques [par exemple les collages].»<sup>101</sup>

À la fin de la quatrième séquence — à la fin *provoquée* devrais-je ajouter puisque la fin *réelle* de la séquence ne correspond aucunement à celle délimitée ici — l'engagement est une question importante dans le domaine littéraire. Les femmes ne sont plus regroupées en mouvement de masse mais selon leurs affinités ou leurs sujets d'intérêt. Et il en va de même pour la critique bien que la plupart des critiques féministes revendiquent le droit d'utiliser : «Des stratégies multiples.»<sup>102</sup>

<sup>99</sup>Lori SAINT-MARTIN, «Critique littéraire et féminisme : par où commencer?» dans *Québec français*, numéro 56, décembre 1984, page 27.

<sup>100</sup>Marcelle MARINI, «Féminisme et critique littéraire : réflexions sur l'esprit de discipline» dans *Stratégies de femmes*, livre collectif préparé par Marie-Claire Pasquier, Marcelle Marini, Françoise Ducrocq, Geneviève Fraisse et Anne-Marie Sohn, Amsterdam, Berlin, Boston, Londres, New York, Paris, Philadelphie, Rome, Éditions Tierce, collection Femmes et sociétés, 1984, page 252.

<sup>101</sup>Lori SAINT-MARTIN, *loc. cit.*

<sup>102</sup>Marcelle MARINI, *op. cit.*, page 250.



**SÉQUENCE 5 : SENS *INÉDIT* NÉ DE LA CONQUÊTE SUR LE NON-SENS. SENS  
RENOUVELÉ PAR L'EXCURSION ET L'EXPLORATION DANS LE NON-SENS.  
NOUVELLES PERSPECTIVES : NOUVELLE CONFIGURATION DE L'ÊTRE-  
FEMME-AU-MONDE DU RÉEL, DE LA RÉALITÉ ET DE LA FICTION.**

**ÉVOLUTION.** *n.f.* (1536; lat. *evolutio* «action de dérouler», de *volvere* «rouler»).

Au figuré, évolution signifie une suite de transformations dans un même sens; transformation graduelle assez lente, ou formée de changements successifs insensibles.

Cinquième séquence de la SPIRALE en son énergie et mouvement vers une culture au féminin, séquence au cours de laquelle se propage le sens *inédit* né de la conquête sur le non-sens. Séquence au cours de laquelle le sens est *renouvelé* par l'excursion et l'exploration dans le non-sens. Pour les femmes, ce travail signifie de nouvelles perspectives : nouvelle configuration de l'être-femme-au-monde du réel, de la réalité et de la fiction.

**L'intégrales** est radicale. Mes sens originent d'elle. Elle en partage l'intégrité. Le temps, l'espace lui appartiennent; elle est «symbola» pour toutes, un signe de reconnaissance. Figure, image, métaphore, elle fait toujours sens et corps avec le sens qu'elle donne aux mots. La lumière est cohérente. Lorsque je t'aperçus au beau milieu d'une phrase, l'idée me vint d'un penchant naturel vers toi, aussi réelle que l'idée que j'ai de nous, aussi réelle que l'énergie qui dit moi, émergeant des biographies.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup>Nicole BROSSARD, «De radical à intégrales» dans *L'Émergence d'une culture au féminin*, sous la direction de Marisa Zavalloni, Montréal, Les Éditions Saint-Martin, collection Femmes, 1987, page 172.

Le survol que je propose dans la première partie de la cinquième séquence ne découle pas d'une analyse en profondeur des textes produits depuis dix ans. Tout comme la séquence 0 était un pré-texte pour introduire mon sujet de recherche, cette première partie de la séquence cinq est un pré-texte qui introduit quelques éléments d'une réflexion d'ordre personnel. Elle met en scène ma vision d'une critique à venir. Dans cette partie, il n'est plus question de la critique littéraire féministe telle que pratiquée par les autres mais bien des éléments qui *me* semblent essentiels. À ce stade également, la constatation qu'une seule et unique question a engendré mille et une ondes liquides... Dans la mesure où le travail de maîtrise représente un travail de défrichage, le présent mémoire ouvre la porte à mille et une études. Plutôt que de faire le tour d'une question une fois pour toutes, j'ai tenté de rester constamment à l'affût de ce qui fait sens par rapport à la critique littéraire féministe. Constamment à l'affût également des chemins peu foulés... Position facile à maintenir puisque chaque nouvelle lecture entraîne souvent au moins une autre. Il y a encore tant à faire du côté des femmes! Dans cette optique, le présent mémoire pourrait constituer le point de départ de recherches ultérieures sur la presse féministe québécoise, d'études comparées sur la critique québécoise et française ou francophone et anglophone, d'un travail à l'intérieur duquel la critique littéraire féministe et les écritures au féminin se répondraient, d'une réflexion sur la notion de plénitude comme donnée essentielle de la critique littéraire féministe ou sur l'apport de la pensée brossardienne à cette dernière — «Car comment tenir compte, dans un tableau finalement rudimentaire, de l'influence certaine mais intangible d'une écrivaine comme Nicole Brossard?»<sup>2</sup> Et malgré tout — voire en dépit des attentes exprimées mais pas toujours verbalisées — la certitude que je ne pourrai dire à qui que ce soit de quelle manière se pratique la critique littéraire féministe.

Or c'est précisément à la fin du régime patriarcal que nous confronte la pensée au féminin. Non pas pour nous imposer un nouveau pouvoir centralisateur, une

---

<sup>2</sup>Jeanne DEMERS et Line MCMURRAY, *L'Inframanifeste illimité*, Outremont, Éditions *nby*, collection Craie, 1987, page 16.

nouvelle ligne «juste» : elle cherche plutôt à ouvrir des pistes multiples qui questionnent la culturelle actuelle, imprimant une dynamique basée sur la circulation, le déplacement, la mobilité des idées, afin de «[mettre] en scène une chaîne de sujets d'une nouvelle espèce».<sup>3</sup>

C'est en quelque sorte un grand soulagement, qui confirme le vide comme valeur respectable pour les femmes et rejette la notion de propriété telle que véhiculée par la société patriarcale parce que foncièrement antiféministe. D'autre part, la position dans laquelle cette constatation me/nous place engage mon/notre sens de la responsabilité et mon/notre intégrité.

How should one read a book?  
Even if I could answer the question for myself, the answer would apply only to me  
and not to you.<sup>4</sup>

Mais avant d'en arriver à *ma* lecture, il me semble important de tracer comme je l'ai annoncé plus haut les grandes lignes de la pratique critique des dix dernières années. Pré-texte.

---

<sup>3</sup>Louise DUPRÉ, *Stratégies du vertige. Trois poètes : Nicole Brossard, Madeleine Gagnon, France Théoret*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, collection Itinéraires féministes, 1989, page 21; Gail SCOTT, «Une féministe au carnaval» dans *La Théorie, un dimanche*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, collection Itinéraires féministes, 1988, page 63.

<sup>4</sup>Virginia WOOLF, «How should one read a book?» dans *The Common Reader*, London, The Hogarth Press, 1959, page 258.

## PRE-TEXTE

De la grande noirceur à l'intégrales, du non-sens au Sens, le féminin jaillit. De toutes parts. *Sous la langue*. Les femmes créent «leur propre espace critique»<sup>5</sup>. À pas cadencés, la théorie de la critique littéraire féministe prend racine dans chacune des émotions et des «vraies passions»<sup>6</sup> que vivent les femmes. Travail patient : «lire un texte implique une déroute et une lente activité»<sup>7</sup>.

Au Québec, la critique littéraire féministe est passée de la reconnaissance à l'analyse. De l'anonymat à la signature. Après avoir traversé une séquence d'échanges intensifs marquée par les *coming out* (féministe, lesbien ou autres), la critique littéraire féministe est devenue un champ d'investigation qui assure une survie et donne un élan à l'écriture des femmes. Bien que lourd de sens, le mot *survie* demeure approprié. D'après Louise Cotnoir, nous nous trouvons «dans un environnement critique qui nous est encore hostile et qui fait la sourde oreille à nos cris de vivantes.»<sup>8</sup> Cette hostilité, qui prend parfois l'allure d'une «lecture bâclée»<sup>9</sup>, Louky Bersianik l'a dénoncée à juste titre dans un texte intitulé «La lanterne d'Aristote»<sup>10</sup>. De façon différente mais pour les mêmes raisons, Claudine Bertrand annonçait en octobre 1984 que la revue *Arcade* serait dorénavant consacrée à l'écriture des femmes<sup>11</sup>. Certaines critiques préparent des numéros spéciaux de revues; ainsi, en 1987, Andrée Yanacopoulo préparait pour *Voix et images* un dossier intitulé

<sup>5</sup>Louise COTNOIR, «Territoires critiques», communication présentée à l'occasion de la Troisième Foire internationale du livre féministe, Montréal, juin 1988, page 7.

<sup>6</sup>Mary DALY, «Pape pop (en) plastique» dans *La Vie en rose*, septembre 1984, numéro 19, page 35. (Selon l'auteure, les vraies passions «impliquent le Mouvement, la Parole — des é-motions qu. relient notre psyché aux autres et au monde extérieur».)

<sup>7</sup>Renée-Berthe DRAPEAU, *Féminins singuliers Pratiques d'écriture : Brossard, Théoret*, Montréal, Les éditions Triptyque, 1986, page 19.

<sup>8</sup>Louise COTNOIR, «Territoires critiques», *op. cit.*, page 4.

<sup>9</sup>*Ibid.*, page 3.

<sup>10</sup>Louky BERSIANIK, «La lanterne d'Aristote» dans *La Théorie, un dimanche, op. cit.*, pages 81 à 106.

<sup>11</sup>Claudine BERTRAND, «Éditorial», *Arcade*, numéro 8, octobre 1984 [page 3].

«Suzanne Lamy. D'un texte l'autre.»<sup>12</sup> D'autres réussissent à publier sous forme de livres des études approfondies d'écritures au féminin; par exemple, *Féminins singuliers. Pratiques d'écriture : Brossard, Théoret* de Renée-Berthe Drapeau<sup>13</sup> et *Stratégies du vertige. Trois poètes : Nicole Brossard, Madeleine Gagnon, France Théoret* de Louise Dupré<sup>14</sup>. Quelques-unes décident d'abolir les frontières et proposent une lecture féministe de la littérature des femmes étrangères ou migrantes; ainsi *Fenêtre sur cour : voyage dans l'oeuvre d'Hélène Parmelin* de Maïr Verthuy<sup>15</sup>. Enfin mémoires et thèses restent des voies possibles, qui donnent parfois lieu à des publications «savantes». C'est le cas notamment de la thèse de doctorat rédigée par Lori Saint-Martin, intitulée «Malaise et révolte des femmes dans la littérature québécoise depuis 1945», et publiée sous forme de cahier par le Groupe de recherche multidisciplinaire féministe de l'Université Laval<sup>16</sup>. Quant au silence qui entoure encore trop souvent les oeuvres au féminin, *Picture theory* et *d'elles* en sont deux exemples frappants. Par ailleurs, une lecture féministe du monde et des productions artistiques assurent également notre survie de façon différente quoique aussi importante. Comme le souligne Micheline Dumont dans son introduction au texte de Micheline Beauregard intitulé *Tournier ou l'art d'invalidiser la femme*, bien que les temps aient changé, «les écrivains continuent d'écrire. Et [...] leurs paroles, leurs fantasmes poursuivent le vieux discours masculin.»<sup>17</sup> Cette situation exige de la part de chaque critique féministe une réflexion quant à la provenance des productions qu'elle souhaite lire et *apprécier*. Souhaite-t-elle concentrer ses énergies sur la production des femmes ou cherche-t-elle plutôt à défendre les droits des femmes et donc à porter un regard féministe sur l'ensemble

<sup>12</sup>«Suzanne Lamy. D'un texte l'autre», dossier sous la responsabilité d'Andrée Yanacopoulo, *Voix et images*, numéro 37, automne 1987, pages 8 à 80.

<sup>13</sup>Renée-Berthe DRAPEAU, *Féminins singuliers. Pratiques d'écriture : Brossard, Théoret*, op. cit., 124 pages.

<sup>14</sup>Louise DUPRÉ, *Stratégies du vertige. Trois poètes : Nicole Brossard, Madeleine Gagnon, France Théoret*, op. cit., 266 pages.

<sup>15</sup>Maïr VERTHUY, *Fenêtre sur cour : voyage dans l'oeuvre romanesque d'Hélène Parmelin*, Laval, Éditions Trois, collection Trois Guinées, 1992, 254 pages.

<sup>16</sup>Lori SAINT-MARTIN, *Malaise et révolte des femmes dans la littérature québécoise depuis 1945* Québec, Université Laval, Groupe de recherche multidisciplinaire féministe, cahier 28, 376 pages.

<sup>17</sup>Micheline BEAUREGARD, *Tournier ou l'art d'invalidiser la femme*, Ottawa, Institut canadien de recherches sur les femmes, Les documents de l'ICREF numéro 8, 1985, 25 pages.

de la production littéraire, y compris les oeuvres écrites par les hommes? L'analyse que fait Patricia Smart dans *Écrire dans la maison du père. L'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*<sup>18</sup> en est un exemple convaincant. D'autres s'adonnent à des analyses plurilingues, par exemple Susanne de Lotbinière-Harwood dans son *Re-Belle et Infidèle. La traduction comme pratique de réécriture au féminin. The Body Bilingual. Translation as a rewriting in the feminine*<sup>19</sup>, ou à des analyses de la «littérature rose», par exemple Marie-André Dubrule dans *Le Cas Harlequin. 1- La mise à l'épreuve du sujet femme. Une analyse des procédés narratifs et littéraires*<sup>20</sup>. Et en ce sens, je dirais qu'un des domaines vers lequel nous aurions tout intérêt à nous tourner est celui de la littérature de jeunesse. À ce jour, peu de féministes s'en sont préoccupé. Pour des raisons aisément compréhensibles du reste. Néanmoins le marché de la littérature de jeunesse est florissant à l'heure actuelle et les livres que nos enfants lisent renferment encore bon nombre de stéréotypes et de propos réactionnaires.

Le ralentissement qui a marqué la scène sociale et politique au cours des années quatre-vingt a fort probablement ouvert la voie à la réflexion dans la mesure où les énergies n'étaient plus mobilisées par les gestes de masse. De plus, le mouvement littéraire des femmes entretient des liens étroits avec la modernité et «la dimension critique [est] inhérente au projet moderne : la modernité ne se déploie qu'en entretenant une critique de son mouvement.»<sup>21</sup> Engagée et lucide, la critique littéraire féministe se fait de plus en plus

<sup>18</sup>Patricia SMART, *Écrire dans la maison du père. L'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, Montréal, Québec/Amérique, collection Littérature d'Amérique, 1988, 340 pages.

<sup>19</sup>Susanne DE LOTBINIERE-HARWOOD, *Re-Belle et Infidèle. La traduction comme pratique de réécriture au féminin. The Body Bilingual. Translation as a rewriting in the feminine*, Montréal et Toronto, Les Éditions du remue-ménage et Women's Press, 1991, 178 pages.

<sup>20</sup>Marie-Andrée DUBRULE, *Le Cas Harlequin. 1- La mise à l'épreuve du sujet femme. Une analyse des procédés narratifs et littéraires*, Québec, Université Laval, Groupe de recherche multidisciplinaire féministe, cahier 10, 113 pages.

<sup>21</sup>Alexis NOËSS, *La Modernité*, Paris, J. Grancher Éditeur, collection Ouverture, 1991, page 22.

bavarde. Qui plus est, comme le souligne Louise Dupré dans *A Mazing Space*, la littérature est peut-être le lieu où la pensée féministe est le plus vivante :

Whereas feminist thought in Quebec is at present hesitating, fiction is becoming the place of an investigation which can give it new inspiration. If one knows how to read text written by women, one will discover interesting fissures which will advance feminist thought.<sup>22</sup>

Au milieu des années quatre-vingt, *La Vie en rose* fournit à deux reprises l'occasion de constater combien le désir de critique est présent au sein du mouvement. En mars, le magazine titre : «Les féministes se critiquent». Ce dossier critique sur le féminisme est en réalité un exemple signifiant de l'esprit qui règne à cette époque. À mon avis, c'est d'ailleurs en tant que manifestation de ce désir d'auto-critique qu'il faut lire l'article intitulé «Histoire de Q... prologue», publié dans le numéro de juillet-août de la même année. Dans ce cas, une nouvelle de deux pages, signée Anne Dandurand, est encadrée du fameux «Histoire de Q... prologue», qui en prend le double. La nouvelle est-elle féminine, féministe, au féminin ou... pornographique? Apolitique l'art!

Depuis quelques années, la nécessité de produire des énoncés «politiquement corrects» se fait de plus en plus sentir. En tant que mouvement politique, le mouvement féministe n'échappe pas à cette tendance qui fait toutefois problème d'une certaine façon. Ainsi, il me semble tout à fait justifié de se demander, par exemple : politiquement correct pour qui? Ou selon qui? Voilà bien une question primordiale à laquelle nulle ne saurait répondre de façon définitive, puisque LA Féministe n'existe pas. En fait, ce qui est en jeu ici c'est l'éthique. À compter du milieu des années quatre-vingt, le sujet a suscité réflexion et discussion. Fait

<sup>22</sup>Louise DUPRÉ, «From experimentation to experience: Quebecois modernity in the feminine» dans *A Mazing Space: Writing Canadian Women Writing*, sous la direction de Shirley Neuman et Smaro Kamboureli, Edmonton, Longspoon Press/NeWest Press, 1986, pages 358 et 359.

(encore) couler beaucoup d'encre. Ou serait-ce plutôt l'inverse : la réflexion plus théorique des années quatre-vingt a-t-elle conduit de manière inévitable à l'éthique? En 1988, lors de la Troisième Foire internationale du livre féministe, Louise Cotnoir affirmait que pour elle, «faire de la critique c'est aussi une question d'éthique.»<sup>23</sup> Question fort intéressante, qui permet d'aborder par exemple la question de la production féministe. De la nécessité mais également de la façon d'en discuter. À ce propos, l'écrivaine et critique propose de poser «un regard complice et exigeant»<sup>24</sup> sur la production. Ces quelques mots en disent long sur la critique féministe. Pour moi, ce regard complice suppose entre autres des lectures pluridisciplinaires, un travail interdisciplinaire et jusqu'à ce jour multiculturel (masculin/féminin anglais/français, au moins). Quant au regard complice, il exprime bien le rapport d'adresse que les critiques féministes choisissent d'établir avec les auteures. Ce regard complice c'est, reformulé, le rapport amoureux de Suzanne Lamy. Reformulé et peut-être, d'une certaine façon, déployé. Car si la complicité implique l'amour, l'amour est-il toujours empreint de complicité?

Voilà bien dans quelle direction se dirige la critique littéraire féministe québécoise depuis quelques années. De l'invisibilité à la visibilité anonyme, puis signée *amoureuse critique*. À ce jour, les critiques féministes n'ont ni élaboré une grille ni conçu une recette; par contre, elles ont constamment réévalué leur position de manière à laisser circuler de plus en plus d'énergie entre elles et les auteures (ou auteurs). À force d'un travail patient et avec une souplesse incroyable, elles inscrivent le féminin d'une manière indélébile.

---

<sup>23</sup>Louise COTNOIR, «Territoires critiques», communication présentée à l'occasion de la Troisième Foire internationale du livre féministe, Montréal, juin 1988, page 2.

<sup>24</sup>Louise COTNOIR, *ibid.*, page 4.



Signe des transformations qui s'opèrent, Louise Dupré propose dans *Stratégies du vertige* une étude des *écritures au féminin* :

Donner la marque du pluriel au mot *écritures* permettra de mieux faire ressortir la diversité des œuvres. Quant à l'expression *au féminin*, elle viendra souligner que le travail de la langue a été sous-tendu, chez les auteures, par l'investigation d'une langue-femme, investigation portée par une attitude féministe. Il s'agit là d'une démarche tout à fait consciente: cette préoccupation sera d'ailleurs rendue par l'insertion, dans la textualité, d'un niveau métalinguistique par lequel l'écriture se voit constamment interrogée.<sup>25</sup>

Poursuivant l'effort de théorisation entrepris depuis les années soixante-dix et quatre-vingt, Lori Saint-Martin propose pour sa part l'utilisation d'un nouveau terme, plus justifié selon elle en ce qui concerne la production récente :

[...] l'écriture des femmes des années quatre-vingt ressemble peu à celle des années soixante-dix. Les voix se sont multipliées, les cheminements semblent avant tout individuels; toutefois, le féminisme n'est pas si loin qu'on pourrait le croire. Il nous faut un terme pour décrire ces œuvres qui ne ressemblent pas aux textes féministes consacrés et qui pourtant les prolongent ou en émergent; ces œuvres qui ne nient pas le féminisme, mais qui le déplacent, le font bouger, le mettent à jour. Ces œuvres, je propose qu'on les appelle «métaféministes».

Le préfixe grec «méta-» peut vouloir dire «après», tout comme son rival «post-». En sciences, il signifie «ce qui dépasse ou englobe l'objet dont il est question» [...] L'«au-delà» qu'il suggère n'implique donc pas l'abandon du passé mais son intégration harmonieuse [...].<sup>26</sup>

D'une certaine façon, ce métaféminisme rejoint la proposition de Louise Dupré d'inscrire la marque du pluriel — écritures au féminin. En fait, il n'y a pas lieu de rejeter l'une au profit de l'autre. Toutes deux témoignent de l'évolution de l'écriture des femmes et devraient pouvoir exister côte à côte. D'ailleurs, comme l'a noté Louise Dupré dans *Stratégies du*

<sup>25</sup>Louise DUPRÉ, *Stratégies du vertige. Trois poètes*. Nicole Brossard, Madeleine Gagnon, France Théoret, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, collection Itinéraires féministes, 1989, page 24.

<sup>26</sup>Lori SAINT-MARTIN, «Métaféminisme» dans *Spirale*, numéro 100, octobre 1990, pages 12 et 13.

*vertige*, «on ne peut jamais classer les oeuvres de façon stricte dans des ' tiroirs ' théoriques.»<sup>27</sup>

Pour moi, l'une des questions que soulève le dépouillement des critiques publiées au cours des vingt dernières années reste l'élitisme plus ou moins marqué qui a cours au sein du mouvement (littéraire) féministe. Malgré une volonté ferme d'enrayer la discrimination et de miser sur l'égalité, les critiques littéraires féministes sont pour la plupart écrivaines ou professeures (lorsque ce n'est pas les deux). De plus, il me semble assez évident qu'un nombre relativement peu élevé de noms circulent dans le milieu (ou à l'extérieur de celui-ci). Bien que je me refuse à poser la question en termes de coupables ou de victimes, je me demande s'il ne faut pas considérer cette situation comme un échec de la révolte? Le féminisme a produit une élite dont la majorité des femmes sont exclues, peu importe les principes auxquels les féministes adhèrent. Et s'il ne s'agit pas d'un échec de la révolte, il s'agit tout au moins d'une coupure réelle entre la théorie et la pratique. Le féminisme ira probablement plus loin le jour où il trouvera les moyens de mettre fin à la dynamique qui fait que certaines auteures/oeuvres se retrouvent au centre et d'autres en marge. À l'heure actuelle, même si les écritures au féminin restent marginales, certaines des auteures qui les produisent se retrouvent au centre de la marge. Et le nombre d'auteures dont on n'entend jamais parler est sûrement plus élevé que le nombre de celles sur lesquelles la critique (même féministe) s'attarde. Certaines recherches en cours sur l'écriture des femmes migrantes (qui se retrouvent rarement au centre de la marge) ou sur l'écriture mettant en scène des femmes marginales en raison de leur statut social (femmes pauvres ou itinérantes par exemple) devraient servir, il me semble, à nourrir la réflexion.

---

<sup>27</sup>Louise DUPRÉ, *Stratégies du vertige. Trois poètes : Nicole Brossard, Madeleine Gagnon, France Théoret*, op cit., page 19.

Recherche. Réflexion. Au féminin. Soulever quelques éléments de réflexion tels qu'ils me viennent à l'esprit à l'heure actuelle. Si je me suis tournée vers le passé au cours de cette recherche, c'était également pour le dépasser. Vision naissante donc, dont les éléments ne forment pas encore un tout facile à exprimer et qui peuvent sembler disparates à première vue mais qui *font sens*, du moins en ce qui me concerne.

Le post-texte qui suit a pour sous-titre **TEXTURE** parce que j'y dispose les éléments d'une matière, parce que j'y déroule les fibres d'une vision en évolution et parce que je souhaitais des résonances sonores avec des termes comme texte et textualité. Enfin puisqu'elle est différente des autres parties, elle a ses propres règles d'organisation qui sont, en ce qui me concerne, plus organiques.

## POST-TEXTE

**TEXTURE. JE DIS: «AMOUREUSE CRITIQUE».**<sup>28</sup>

fouiller. pousser un peu plus loin ma réflexion. descendre «les contrées noires nuit et rouge sang»<sup>29</sup> en quête d'une pratique critique qui fasse sens pour moi.

(je dirais plénitude mémoire déesse désir régression corps femme eau liquide toucher  
mordre lécher siffler parler écrire parler écrire désire amour mère sexe noire goûter trouver  
lire écrire fusion **femme femme femme femme femme femme**)

les pistes sont multiples. parmi celles qui font sens par rapport à cette recherche d'une critique littéraire féministe (et non pas de la critique littéraire féministe) : la régression de Chantal Chawaf. PSYCHANALYSE. *Mauve Desert* traduit par Susanne et *Le Désert mauve* écrit par Nicole. AUTO-POIÉTIQUE et TRADUCTION FÉMINISTE. le désir de Marguerite Duras. ÉTANCE. la déesse de Marija Gimbutas. ANTHROPOLOGIE. la plénitude de Claire V. De la Durantaye. PHILOSOPHIE. la fusion de Jeanne Hyvrard. CANCER/FOLIE/LANGAGE. l'Alice (au pays du langage) de Carole B. LINGUISTIQUE. la dénonciation/énonciation de Betsy. POÉSIE. et ces trois textes sur la mémoire : Brossard, de Vasconcelos et Causse.

---

<sup>28</sup>Anne-Marie ALONZO, *La Vitesse du regard. Autour de quatre tableaux de Louise Robert*, Laval, Éditions Trois, collection Vedute, 1991, page 31.

<sup>29</sup>Chantal CHAWAF, «Contre la fiction», communication présentée à l'institut Simone de Beauvoir, hiver 1987, page 14.

FEMMINISME. à première vue, des éléments disparates. pourtant, partout, je vois du corps. j'entends le corps, la respiration : des femmes. ....

mais comment arriver à traduire en mots pour l'extérieur ce qui prend forme à l'intérieur... comment mettre des mots sur une recherche qui en est encore au stade de la mise en place.

*Tout ceci me coule entre les doigts. Voilà ce qui m'angoisse. J'ai peur de dire des sottises car je n'ai pas de preuve. Avant ce texte il y eut un autre texte qui se fondait sur des preuves mais qui ne révélait rien; il s'en tenait à la surface vernie d'une micro-société. Non, je n'ai pas de preuve. Ce texte se situe à des milliers de kilomètres de «ce qui fait sérieux» en linguistique. Je suis hors de l'ordre DISCURSIF ————— mes hypothèses ne sont pas valables / valides. Demandez à Chomsky ce qu'il en pense. Ce n'est pas de la linguistique. Ce n'est pas de la politique, alors? Qu'est-ce que c'est?*

*«Mais c'est elle!»*

*Mes motivations sont plus profondes que les simples faits. Voilà ce que je / nous ressentons en Théorie. C'est un malaise, plus aigu encore lorsqu'il est nommé par le LANGAGE.*

*Je suis de celles qui nagent dans le vide de la peur.<sup>30</sup>*

---

<sup>30</sup>Carole B. LA GRENADE, «On governing categories, négation du Langage et femmes en Théories» dans *Moebius*, numéro 22, été 1984, pages 65 et 66.

plus je pense au sens que la pratique critique doit prendre, plus il me semble évident qu'il doit y avoir mouvement. du mouvement. mouvement de retour pour aller de l'avant. *spirale*. retour vers notre passé, notre histoire enterrée vive. *déesse*s. retour à l'intérieur de nous-mêmes. *régression*. reculer. avancer. se mouvoir dans le temps et dans l'espace. *plénitude*. *fusion*. *corps*. la notion de mouvement devient concept.

de Chantal Chawaf, ces quelques mots : «Paradoxalement, voulant parler d'évolution, je vais donc parler de régression.»<sup>31</sup> puis : «Le grand paysage du féminin, l'anti-fiction, la réalité du féminin reste l'être caché par des couches et des couches de langage parlé, écrit. C'est sous ces couches qu'il faut retourner.»<sup>32</sup> sous ces mots, je glisse ceux de Jeanne Hyvrard, tout aussi suggestifs de la direction à (entre)prendre : «A very ancient language in the depths of my body. A language whose words also mean their opposites. A language with three moods. The real. The imaginary. The fusional. (Le fusionnel)»<sup>33</sup>

pour en arriver, par un glissement de sens, aux notions de **plénitude** et de **fusion**.

---

<sup>31</sup>Chantal CHAWAF, *op. cit.*, page 1.

<sup>32</sup>*Ibid.*, page 6.

<sup>33</sup>Jeanne HYVRARD, *Mère la mort*, Paris, Éditions de Minuit, 1975, pages 59 et 60, citée par Marguerite Le Clézio, «Mother and Motherland: The Daughter's Quest for Origins» dans *Stanford French Review* V, page 388.

dans «La plénitude : du mythe à la divagation», Claire V. De la Durantaye présente la plénitude comme «rapport très précis des femmes à l'univers»<sup>34</sup>, la définit comme «vision d'unité absolue des êtres et des choses, comme une fusion de tous les instants et de tous les espaces (abstraits comme concrets), où toutes les réalités se retrouvent sans qu'aucune ne disparaisse dans cette fusion au profit d'une autre»<sup>35</sup>. en ce sens, la plénitude englobe plusieurs aspects. en fait, la plénitude jongle avec le lien mère-fille, le corps, le genre et la subversion. un à un, elle les regarde, les touche, les déplace et les ramène à elle dans un corps-à-corps qui lui permet d'avancer, plus lucide qu'auparavant, en mouvance dans l'espace de notre rapport au monde.

chez Jeanne Hyvrard aussi je lis fusion. et il me semble qu'elle et Claire V. De la Durantaye font des propositions qui respirent le même air.

*Le paradoxe, l'erreur, le malentendu sont les mêmes dans le cancer et dans la folie. Malades de l'univers du EN, le fou et le cancérant sont placés par la société dans la position du HORS. Plus il est rejeté, plus il va sécréter à l'intérieur le EN qu'il désire et dont il est séparé. Exclu du monde, il resécète en lui l'univers qui lui convient, indifférencié, exponentiel, galopant échevelé, mais surtout uniforme et chaotique, échappant apparemment à toute logique — disons plutôt s'organisant, tentant de s'organiser sur une logique autre, celle de la fusion.*<sup>36</sup>

---

<sup>34</sup>Claire V. DE LA DURANTAYE, «La plénitude, du mythe à la divagation» dans *Women and well-being/Les Femmes et le mieux-être*, sous la direction de Vanaja Dhruvarajan, Montréal & Kingston, London, Buffalo, publié pour l'Institut canadien de recherches sur les femmes par McGill-Queen's University Press, 1990, page 188.

<sup>35</sup>*Ibid.*, page 3.

<sup>36</sup>Jeanne HYVRARD, *Le Cernan*, Paris, Éditions des femmes, 1987, page 128.

autrement dit, la plénitude et la fusion, vécues dans l'élaboration d'une pratique critique, pourraient signifier — ou imposer — la subversion totale, la fin de la linéarité mâle. le désordre. un rapport amoureux, pour en revenir à la proposition de Suzanne Lamy, mais un rapport amoureux qui dépasse l'engagement parallèle suggéré par cette dernière, de manière à faire éclater la dualité auteure/lectrice. un nouveau désordre amoureux? ce n'est ni Claire De la Durantaye ni Jeanne Hyvrard qui ont dit que les écrivaines, par exemple, n'écrivaient pas de façon linéaire. nous le savions déjà. par contre, la réflexion de Claire De la Durantaye quant à la plénitude me semble une invitation à appliquer cette notion à d'autres domaines. une incitation plus attirante pour moi que celle de Jeanne Hyvrard, encore trop «fascinée» par le masculin. De la Durantaye persiste à redéfinir la réalité sur la base de quelque chose qui nous est propre et essentiel puisque, dit-elle, «l'incapacité des femmes à atteindre cette plénitude provoque une cassure psychologique [...], un isolement, un *vide*». <sup>37</sup>

casser son français/broken English

*Just as lesbian relations are not givens in reality, but forms to be created by lesbians, so it is with the order of words if language is to be made to speak to us.*<sup>38</sup> / *L'approche du concept de plénitude demeure la seule approche véritable des femmes. Faire valoir leur différence, l'inscrire dans des projets particuliers obéissant à de nouvelles logiques; l'inscrire aussi dans les connaissances, voilà ce qui peut constituer un potentiel révolutionnaire.*<sup>39</sup>

<sup>37</sup>Claire V. DE LA DURANTAYE, *op. cit.*, page 7.

<sup>38</sup>Suzanne DE LOTBINIERE-HARWOOD, «*Mauve Desert: translating through the body*», communication présentée à l'occasion de la Quatrième Foire du livre féministe, Barcelone, juin 1990, pages 5 et 6.

<sup>39</sup>Claire V. DE LA DURANTAYE, *op. cit.*, page 193



dans les propos de Claire V. De la Durantaye, de Marguerite Duras et de Marija Gimbutas, s'il est évident qu'il doit y avoir du mouvement, il l'est tout autant que ce mouvement doit s'inscrire dans le rapport des femmes à l'univers. pour bien faire comprendre comment s'articule ce mouvement entre les femmes et l'univers, De la Durantaye cite Lou Andréas Salomé :

*Mais ce qu'on nomme à tort «romantique» provient en réalité de ce qui, en nous, est parfaitement indestructible, robuste, originel : de notre force vitale même, qui seule peut affronter le monde extérieur, car elle a la certitude que l'intérieur et l'extérieur ont les mêmes racines.*<sup>40</sup>

de Gauthier et Duras, je rappellerai quelques paroles déjà citées :

*Il y a une force dans le désir féminin, dans la sexualité féminine, immense, que l'homme n'a pas tellement envie de connaître.*<sup>41</sup>

quant à Marija Gimbutas, le sens dans lequel elle évolue est plus facilement repérable en raison de sa pratique. comme archéologue, son travail porte sur les civilisations anciennes. pourtant l'essentiel de son propos est étroitement relié à ceux des autres femmes citées ici :

*The world of the Goddess implies the whole realm in which she manifested herself. What were her major functions? What were the relations between her and her animals, plants,*

---

<sup>40</sup>Lou ANDRÉAS SALOMÉ, *Ma vie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1977, page 26, citée par Claire V. DE LA DURANTAYE, *op. cit.*, page 187.

<sup>41</sup>Marguerite DURAS et Xavière GAUTHIER, *Les parleuses*, Paris, Éditions de Minuit, 1974, pages 38 et 39, citées par Béatrice Didier, *L'Écriture-femme*, Paris, Presses Universitaires de France, collection Écriture, page 285.

*and the rest of nature? Her place in prehistory and in early history as a cosmogonic figure, the universal fruitful source, is no longer a novelty to many readers.*<sup>42</sup>

la notion de mouvement est également présente — et peut-être plus flagrante — dans les trois textes sur la mémoire que j'ai retenu et qui sont en fait les textes de communications présentées lors de la Troisième Foire internationale du livre féministe.

entre *Le Désert mauve*, *Mauve*, *l'horizon* et «*Mauve Desert: translating through the body*», une énergie folle. du mouvement. beaucoup de mouvement. à plusieurs niveaux et sur différents plans. d'abord dans le texte original lui-même.

Le Désert mauve, c'est d'abord un court récit de Laure Angstelle qui, sous ce titre, raconte l'entrée dans la vie d'une jeune adolescente, Mélanie, et son attachement grandissant pour l'excessive Angela Parkins. En quête de beauté, elle sillonne en auto le désert de l'Arizona [c'est moi qui souligne] pour exorciser la peur et la réalité, pour échapper à l'ennui du Motel que dirige sa mère, près de Tucson. [...] Fascinée par ce roman qu'elle découvre à Montréal dans une librairie d'occasion, Maude Laures décide de le traduire et, durant un an, elle annote le récit de Laure Angstelle. Tout en s'inventant une langue pour le dire, elle s'emploie à mieux circonscrire les lieux et les objets, à donner plus de chair aux personnages, à imaginer entre eux des scènes dialoguées, à concrétiser les dimensions thématiques du roman. À la fin, elle publie sa version traduite du récit de Laure Angstelle, sous le titre *Mauve*, *l'horizon*.<sup>43</sup>

---

<sup>42</sup>Marija GIMBUTAS, *The Language of the goddess: unearthing the hidden symbols of western civilization*, New York, Harper & Row, Publishers, 1989, page xvi.

<sup>43</sup>Nicole BROSSARD, *Le Désert mauve*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1987, quatrième page de couverture.

et puis, Susanne entre en scène, faisant passer — puisque la traductrice, comme la critique littéraire et la sage-femme agissent en tant qu'intermédiaires — ces deux récits en anglais. circulation multiple.

(la récurrence de certains éléments à l'intérieur de ces textes à première vue fort différents les uns des autres me fascine. il s'agit d'un tissu d'éléments dont il n'est pas question dans la plupart des ouvrages féministes, éléments qui sont pourtant au coeur de nos vies : le désir le corps la plénitude l'anti-fiction.)

bien sûr tous ces textes disent la nécessité de **se poser comme sujet féminin**. ceux de Naomi de Vasconcelos, Chantal Chawaf et Marija Gimbutas apportent toutefois une autre dimension à ce principe en soutenant que le sujet féminin doit être **en lien avec la mère**.

*C'est l'histoire d'une séparation absurde. Une histoire où celle qui abandonne l'autre ne sait pas pourquoi elle l'a fait. Une histoire où une petite fille reste à jamais sans savoir pourquoi elle a été éloignée de sa mère. Elle a été éloignée pour rien. C'est parce que cet éloignement n'a pas de sens qu'il n'est pas accepté par la fille. Si le garçon l'accepte et l'intègre mieux que la fille ce n'est pas à cause du sens qu'il y décèle. C'est à cause d'un gain qu'on lui signale : si tu n'es plus moi, tu vas être plus que moi (ton père). Il faut dénoncer cette différenciation sexuelle, qui, on le sait ne sert que de prétexte à une différenciation sociale prônée par la Loi (du père). On le sait mais on l'ignore fréquemment [...].*<sup>44</sup>

(parce que je suis d'accord avec de Vasconcelos, Chawaf et Gimbutas, d'accord aussi avec Michèle qui affirme que «les mots tuent», j'inverse la proposition de cette dernière pour enfin constater que «les mots donnent naissance». d'ailleurs il est heureux qu'à ce jour, la critique littéraire féministe ne se soit pas trop accrochée à l'opposition oppresseur/opprimée; nous n'en sommes qu'un peu moins victimes.)

chez Marija Gimbutas, la reconnaissance du lien avec la mère est à la fois réel et symbolique. sa détermination à recréer la culture divine — «I do not believe, as many archeologists of this generation seem to, that we shall never know the meaning of

---

<sup>44</sup>Naomi A. DE VASCONCELOS, «SML : syndrome materno-lesbien (telle mère, telle fille : quelle mère, quelle fille?)» dans *La Parole métèque*, numéro 7, automne 1988, page 10.

prehistoric art and religion.»<sup>45</sup> — devrait être une incitation à nous tourner vers notre passé pour mieux préparer notre futur. le système organisationnel qu'elle dé-couvre devrait être une source de connaissances non seulement en lui-même mais également comme lieu où puiser «la sève et la texture»<sup>46</sup> d'une langue à venir. et si la reproduction joue un rôle primordial dans tout ce qui a trait aux déesses, Marija Gimbutas ne se laisse enfermer dans aucun lieu commun. au contraire, elle dénonce les travaux qui tendent à n'associer que cette seule dimension à la réalité multifonctionnelle des déesses.

les propos de Chantal Chawaf m'ont beaucoup touchée au moment où je les ai entendus. son «désire»<sup>47</sup> de dire le corps alimentait ma propre réflexion. et pourtant : un goût amer sur les lèvres... mais ce que je souhaite surtout retenir ici, c'est sa recherche en vue de (re)trouver une «langue sexuée»<sup>48</sup>, qui réclame «le féminin comme écriture sensorielle, cérébrale de la chair»<sup>49</sup>. par contre, il me semble tout aussi important de reconnaître et d'utiliser le pouvoir illimité de l'imaginaire. car en cherchant à redescendre à l'intérieur du corps et uniquement du corps, on risque de s'y enfermer... n'est-ce pas un piège comme l'a si bien dit Mary Daly?

chez les femmes, la notion de sujet entraîne vers l'autre. question de sujet — et de mouvement toujours — Michèle soutient que :

---

<sup>45</sup>Marija GIMBUTAS, *op. cit.*, page xv.

<sup>46</sup>Nicole BROSSARD, «Mémoire : Hologramme du désir» dans *La Parole métèque*, numéro 7, automne 1988, page 8.

<sup>47</sup>Chantal CHAWAF, «Contre la fiction», communication présentée à l'institut Simone de Beauvoir, hiver 1987, page 2 : «[...] ces expériences régressives [...] disent, à l'état natif, violent, le désir, le désir de fusion, le désir-délire.»

<sup>48</sup>*Ibid.*, page 3.

<sup>49</sup>*Ibid.*, page 5.

*En effet, si l'identité de l'homme est connue par le langage comme la relation d'un sujet à un autre» objet, il apparaît (et c'est la grande découverte du féminisme) que celle de la femme est la relation d'un sujet à un autre sujet. «Ce qui, bien évidemment, met en place un autre langage, une autre approche du langage et une connaissance ex-novo du sujet toujours déjà relationnel, toujours déjà engagé dans l'intersubjectivité.<sup>50</sup>*

la notion de sujet se trouve enrichie de ce rapport au monde qui ne tourne pas à vide mais rend possible et sensible l'acte de communication. dire «sujet», dans un mode de pensée féminin, c'est déjà supposer que le langage sert à tisser, à créer, et non pas à s'imposer. le sujet : l'intertextualité.

---

<sup>50</sup>Michèle CAUSSE, «L'interloquée» dans *La Parole métèque*, numéro 7, automne 1982, pages 16 et 17.

bien sûr tous ces textes disent la nécessité de **marquer le genre**.

marquer le genre avec les outils à notre portée, par exemple le féminin — élémentaire!

mais marquer le genre aussi en innovant. en anglais, on le sait, les mots n'ont habituellement pas de genre «marqué». pour déjouer la langue et révéler le féminin, Susanne a fait un choix intéressant dans *Mauve Desert* : «My translation spells 'author': AUTHER; and renders the beautiful amoure, lesbian lover, by 'shelove.'»<sup>51</sup>

les féministes — et quelques rares hommes sympathiques à notre cause — utilisent souvent l'innovation en français. le terme «gynilité», présenté plus haut dans le présent travail, en est un bel exemple. gynilité ou gynocritique, par exemple, ne sont pas seulement des mots ayant chacun leur définition propre. ce sont des mots issus d'une nouvelle langue.

*Mais qu'est-ce que la langue réinventée sinon qu'une langue exploratoire, une langue dans laquelle il y a de l'espace pour l'existence du sujet femme et de son désir, de l'espace pour ses crises de nerfs comme pour sa jouissance, de l'espace pour sa mémoire comme pour le futur. La langue réinventée c'est surtout un espace inédit où l'impensée du monde prend forme soudain comme une évidence.*<sup>52</sup>

---

<sup>51</sup>Susanne DE LOTBINIERE-HARWOOD, «*Mauve Desert: translating through the body*», communication présentée à la Quatrième Foire internationale du livre féministe, Barcelone, juin 1990, page 5.

<sup>52</sup>Nicole BROSSARD, «Mémoire : Hologramme du désir», *loc. cit.*

Jeanne Hyvrard donne quelques beaux exemples de transformation de la langue dans *Le Cercan*. son travail ne porte absolument pas sur la féminisation et je trouve même dommage, compte tenu des propos qu'elle y tient, qu'elle n'ait pas abordé cette question mais...

*Pour faire évoluer les mentalités et ajuster le vocabulaire à la réalité de la maladie, commençons par substituer le terme «cancérant» au terme «cancéreux». Il s'agit d'un moment dans la vie et non d'une malédiction éternelle. Ou bien parlons des «cancérigénés», pour exprimer ce que tout le monde sait : l'état des patients peut trouver sa source dans les radiations ou les produits chimiques dont on ne se gêne pas pour dire de certains qu'ils sont cancérigènes. Ce terme réintroduit une vision causale et donc dynamique de la maladie et coupe l'herbe sous le pied des fantasmes de bouc-émission. «Cancérant» et «cancérigéné» : des mots pour réintroduire le rôle de la personne en temps que sujet, point de départ de la réappropriation de la maladie par le facteur fondamental de la guérison.<sup>53</sup>*

fort intéressante dans le contexte actuel, la féminisation de la réflexion aurait évité un certain paradoxe que le livre renferme...

*Une régression se produirait, faute de pouvoir assumer l'effort de la différenciation, fondement même de la vie, comme s'il s'agissait de refabriquer en soi de la mère ou des enfants, en tout cas, de se situer dans ce type de relation avec le monde. C'est en ce sens*

---

<sup>53</sup>Jeanne HYVRARD, *Le Cercan. Essai sur un long et douloureux dialogue de sourds*, Paris, Éditions des femmes, 1987, page 32.



*qu'il me paraît déjà urgent de ne plus dire «le cancer» mais «la cancére», tant il est d'évidence qu'elle a rapport au maternel et donc au féminin.* <sup>54</sup>

en plus de traiter de la notion de sujet, le texte d'Hyvrard comprend en filigrane les notions de sujet en lien avec la mère et de régression. refabriquer en soi de la mère, c'est en d'autres mots régresser jusqu'à rétablir le lien avec la mère.

---

<sup>54</sup>Jeanne HYVRARD, *op. cit.*, page 126.

bien sûr tous ces textes supposent que nous pratiquions un acte de **subversion**.

subversion de la syntaxe :

*Syntax means "order", theirs. To the simple reader, Le Désert mauve presents the deceptively smooth surface of the desert as we have been taught to see it. Re-reading the novel a year later as its translator, I became aware of the deviance of the syntax. Just as lesbian relations are not givens in reality, but forms to be created by lesbians, so it is with the order of words if language is to be made to speak for us. Breaking syntax means changing rhythm, thus involving the whole body, cerebral and pelvic, in the dance.*<sup>55</sup>

la subversion, c'est aussi amener ailleurs. un détournement de langue en faveur des femmes et de notre savoir. il y a bien longtemps, Freud écrivait à Lou Andréas Salomé : «[...] je sépare l'un l'autre et vous réunissez ce qui a été séparé en une unité supérieure»<sup>56</sup>.

---

<sup>55</sup>Susanne DE LOTBINIERE-HARWOOD, «*Mauve Desert: translating through the body*», *op. cit.*, page 6.

<sup>56</sup>Lou ANDRÉAS SALOMÉ, *op. cit.*, page xiv.

bien sûr dans ces textes il est question d'anti-fiction.

la nécessité de l'anti-fiction procède du *«devenir visible d'un sujet qui n'est pas «l'homme» (la femme subsumée sous le vocable homme) ni la femme (comme nature, espace sémantique négatif) mais comme étante. L'étante met un terme à cette fiction qu'est la «femme» fonctionnant comme objet (d'échange) ou comme «être humain» incapable, dans l'ordre symbolique de la culture, de parler, de désirer, de produire du sens pour elle-même. L'étante est celle qui produit continûment du sens et donc du symbolique.*<sup>57</sup>

---

<sup>57</sup>Michèle CAUSSE, «L'interloquée» dans *La Parole métèque*, numéro 7, automne 1988, page 17.

je dirais plénitude mémoire déesse désir régression corps femme eau liquide toucher  
mordre lécher siffler parler écrire parler écrire désire amour mère sexe noire goûter trouver  
lire écrire fusion **femme femme femme femme femme femme**

la pratique critique que je souhaite aura besoin de temps et d'espace. elle se met en place  
grâce à une histoire qui démontre qu'il est possible de transgresser les règles et d'innover.  
heureusement des femmes osent...

## **SÉQUENCE 6 : CULTURE AU FÉMININ**

## BIBLIOGRAPHIE

*Actuel développement*, numéro 12, mars-avril 1976.

ALONZO, Anne-Marie, *La Vitesse du regard. Autour de quatre tableaux de Louise Robert*, Laval, Éditions Trois, collection Vetude, 1991, 36 pages.

ANDERSEN, Margret, «Feminism and the Literary Critic» dans *Atlantis*, volume 1, numéro 1, fall 1975, pages 3 à 13.

«Feminist criticism» dans *Mother was not a person*, sous la direction de Margret Andersen, Montréal, Content Publishing Limited et Black Rose Press, 1972, pages 87 à 90.

ANNICK, «Compte rendu de *Pénélope*, numéro 1, juin 1979» dans *Le Temps des femmes*, numéro 8, novembre 1979, page 41.

ARBOUR, Rose-Marie et Christine ROSS, «Arriver à une critique féministe de l'art» dans *La Vie en rose*, numéro 20, octobre 1984, page 51.

*Atlantis*, volume 1, numéro 1, automne 1975 à volume 2, numéro 1, automne 1976; volume 3, numéro 2, 1 et II, printemps 1978 à volume 5, numéro 1, automne 1979.

AUDET, Noël, «*L'Échappée des discours de l'oeil*» dans *Voix et images*, volume VII, numéro 3, printemps 1982, pages 591 à 593.

BARRETT, Caroline, «Entrevue avec Madeleine Ouellette-Michalska» dans *Québec français*, numéro 56, décembre 1984, pages 22 à 24.

«Madeleine Ouellette-Michalska : de la rupture à la sérénité» dans *Québec français*, numéro 56, décembre 1984, pages 20 et 21.

BEAULIEU, Michel, «Madeleine Ouellette-Michalska. Un texte-rhéostat» dans *Livre d'ici*, volume 7, numéro 9, 2 décembre 1981.

BEAUREGARD, Micheline, *Tournier ou l'art d'invalidiser la femme*, Ottawa, Institut canadien de recherches sur les femmes, Les documents de l'ICREF numéro 8, 1985, 25 pages.

BERSIANIK, Louky, *L'Eugénionne*, Montréal, Les Éditions La Presse, 1976, 400 pages.

*Le Pique-nique sur l'Acropole*, Montréal, VLB Éditeur, 1979, 242 pages.

*Les Agénésies du vieux monde*, Outremont, L'Intégrale, editrice, 1982, 28 pages.

«Préface au Calendrier» dans *Calendrier des Éditions du remue-ménage*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1979 [s.p.].

BERSIANIK, Louky, Nicole BROSSARD, Louise COTNOIR, Louise DUPRE, Gail SCOTT, France THEORET, *La Théorie, un dimanche*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, collection Itinéraires féministes, 1988, 214 pages.

BERTRAND, Claudine, «Éditorial» dans *Arcade*, numéro 8, octobre 1984 [page 3].

BERTRAND-JENNINGS, Chantal, «La presse des mouvements de libération des femmes en France de 1979 à 1982» dans *Féminité, Subversion, Écriture*, textes réunis et présentés par Suzanne Lamy et Irène Pagès, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, collection Itinéraires féministes, 1983, pages 15 à 49.

- BETTINOTTI, Julia, «Féminisme et presse féminine au Québec» dans *Féminité, Subversion, Écriture*, textes réunis et présentés par Suzanne Lamy et Irène Pagès, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, collection Itinéraires féministes, 1983, pages 9 à 14.
- BETTINOTTI, Julia et Jocelyn GAGNON, *Que c'est bête, ma belle. Études sur la presse féminine au Québec*, Montréal, Soudeyns-Donzé Éditeurs, 1983, 143 pages.
- BONENFANT, Joseph, «Pour un discours sans maîtrise» dans *Le Devoir*, samedi 29 mars 1980, page 18.
- BONNET, Marie-Jo, «Adieux à l'histoire» dans *Stratégies de femmes*, livre collectif préparé par Marie-Claire Pasquier, Marcelle Marini, Françoise Ducrocq, Geneviève Fraisse et Anne-Marie Sohn, Amsterdam, Berlin, Boston, Londres, New York, Paris, Philadelphie, Rome, Éditions Tierce, collection Femmes et société, 1984, pages 363 à 372.
- BRODEUR, Violette, Suzanne G. CHARTRAND, Louise CORRIVEAU et Béatrice VALAY, *Le Mouvement des femmes au Québec. Étude des groupes montréalais et nationaux*, édition revue, augmentée et mise à jour, Montréal, Centre de formation populaire, 1982, 77 pages.
- BROSSARD, Nicole, *La Lettre aérienne*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, collection Itinéraires féministes, 1985, 160 pages.
- Le Désert mauve*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, collection Fictions, 1987, 220 pages.
- «Mémoire : Hologramme du désir» dans *La Parole mètèque*, numéro 7, automne 1988, pages 16 à 19.
- Picture theory*, Montréal, Éditions Nouvelle Optique, collection Fiction, 1982, 216 pages.
- Bulletin. Conseil du statut de la femme*, volume 1, numéro 1, mai 1974 à volume 6, numéro 5, été 1979; numéro spécial bilingue, été 1974; numéro spécial, janvier 1975.
- Bulletin. RAIF*, bulletin 1, décembre 1973 à numéro 52/53/54/55/56/57 [s.d.].
- Bulletin d'information. Centre d'information et de référence pour femmes*, October 1975 à août 1976; bulletin spécial, 20 août 1976; septembre 1976; novembre 1976 à juillet 1978; septembre 1978 à juillet 1979; septembre 1979 à décembre 1979.
- Bulletin d'information. Centre de liaison des associations féminines, familiales, culturelles*, février et mars 1970.
- Bulletin de la Fédération des Femmes du Québec*, volume 1, numéro 2, avril 1968; volume 2, numéro 2, octobre 1968; avril 1970; volume 1, numéro 3, décembre 1970 à volume 1, numéro 6, février 1972; volume 3, numéro 1, octobre 1972 à volume 9, numéro 3, février 1979; volume 9, numéro 5, juin 1979 et volume 10, numéro 1, octobre 1979.
- Bulletin de liaison. Front de libération des femmes du Québec*, numéro 1, juillet 1971; numéro 2, août 1971.
- CAUSSE, Michèle, «L'interloquée» dans *La Parole mètèque*, numéro 7, automne 1988, pages 16 à 19.
- Châtelaine*, volume 1, numéro 1, octobre 1960; volume V, numéro 7, juillet 1965; volume 9 à 18, janvier 1968 à décembre 1977.
- CHAWAF, Chantal, «Contre la fiction», communication présentée à l'institut Simone de Beauvoir, hiver 1987, 17 pages.
- Chronique*, numéro 1, novembre/décembre 1982.

- COHEN, Yolande, *Les Thèses québécoises sur les femmes*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, Instruments de travail, numéro 7, deuxième édition revue, corrigée et augmentée, 1983, 121 pages.
- Collectif, *A Mazing Space: Writing Canadian Women Writing*, sous la direction de Shirley Neuman et Smaro Kamboureli, Edmonton, Longspoon Press/NeWest Press, 1986, 427 pages.
- Collectif, «Autour de la théorie... des femmes» dans *Moebius*, numéro 22, été 1984, 108 pages.
- Collectif, «Des femmes et des luttes» dans *Possibles*, volume 4, numéro 1, automne 1979, 187 pages.
- Collectif, «En tant que femmes» dans *Médium-média*, volume 2, janvier 1973, 28 pages.
- Collectif, «FEMINAire» dans *Études littéraires*, volume 12, numéro 3, décembre 1979, pages 313 à 423.
- Collectif, *Féminité, Subversion, Écriture*, textes réunis et présentés par Suzanne Lamy et Irène Pagès, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, collection Itinéraires féministes, 1983, 288 pages.
- Collectif, «Femme et langage» dans *La Barre du Jour*, numéro 50, hiver 1975, 127 pages.
- Collectif, «Femme, travail, syndicalisme» dans *Sociologie et sociétés*, volume 6, numéro 1, mai 1974, Les Presses de l'Université de Montréal.
- Collectif, «Femmes du Québec» dans *Maintenant*, numéro 140, novembre 1974, pages 4 à 30.
- Collectif, *Gynocritiques*, préparé par Barbara Godard, Toronto, ECW Press, 1987, 386 pages.
- Collectif, «Hommage à Suzanne Lamy» dans *Spirale*, numéro 71, été 1987, pages 7 à 10.
- Collectif, *In the Feminine Women and Words/Les Femmes et Les Mots Conference (1983: Vancouver, B.C.)*, sous la direction de Ann Dybikowski, Victoria Freeman, Daphne Marlatt, Barbara Pulling and Betsy Warland, Edmonton, Longspoon Press, 1985, 235 pages.
- Collectif, «Jeter l'encre..., les femmes et l'édition» dans *Le Temps des femmes*, novembre 1979, numéro 8, pages 9 à 23.
- Collectif, *L'Émergence d'une culture au féminin*, sous la direction de Marisa Zavalloni, Montréal, Les Éditions Saint-Martin, collection Femmes, 1987, 178 pages.
- Collectif, «L'évolution du rôle de la femme dans la société» dans *I.B.C.*, été 1972, volume 5, numéro 3.
- Collectif, «L'instruction au féminin : forcer l'accès du savoir» dans *Éducation Québec*, volume 9, numéro 4, janvier 1979, pages 10 à 20.
- Collectif, «La Barre du Jour/La Nouvelle Barre du Jour/d'Ouverture, fictions et pratiques» dans *Voix et images*, volume X, numéro 2, hiver 1985.
- Collectif, «La femme et l'écriture» dans *Liberté*, numéros 106 et 107, juillet-octobre 1976.
- Collectif, «La femme québécoise» dans *Santé mentale au Québec : vers une nouvelle pratique*, volume IV, numéro 2, novembre 1979.
- Collectif, «Les femmes et la critique» dans *Spirale*, numéro 11, septembre 1980, pages 8 à 11.
- Collectif, «Québécoises» dans *Room of One's Own*, volume 4, numbers 1/1, 1978.
- Collectif, «Revue féministes» dans *Les Cahiers du Griffon*, numéros 23/24, décembre 1978, pages 133 à 137.



- Collectif, «Suzanne Lamy. D'un texte l'autre.», dossier sous la responsabilité d'Andrée Yanacopoulo dans *Voix et images*, numéro 37, automne 1987, pages 8 à 80.
- Collectif, «Traces. Écriture de Nicole Brossard (colloque nbj 1982)» dans *La Nouvelle Barre du Jour*, numéro 118-119, novembre 1982, 222 pages.
- Collectif, «Women & Words/Les Femmes & les mots» dans *Poetry Montreal*, numéro préparé par Margaret Christakos, number 14 (special issue) [s.p.].
- Collectif, *Women and words: the anthology/Les Femmes et les mots: une anthologie*, Madeira Park, Harbour Publishing Co. Ltd., 1984, 274 pages.
- CORRIVEAU, Hugues, «L'oeil légal» dans *La Nouvelle Barre du Jour*, numéro 107, novembre 1981, pages 90 à 92.
- COTNOIR, Louise, «Territoires critiques», communication présentée à l'occasion de la Troisième Foire internationale du livre féministe, Montréal, juin 1988, 12 pages.
- CSF. *Bulletin*, volume 4, numéro 1, avril 1977 à volume 4, numéro 6, novembre 1977.
- CURZI, Candida, Bimba DE MARIA, Miriam MAFAI, Elisabetta RASY, *Écrire contre*, traduit de l'italien par Marie Pavan, Paris, Éditions des femmes, 1979.
- DALY, Mary, *Gyn/Ecology*, Boston, Beacon Press, 1978.
- Notes pour une ontologie du féminisme radical*, traduit de l'anglais par Michèle Causse, Outremont, L'Intégrale, éditrice, 1982, 28 pages.
- «Pape pop (en) plastique» dans *La Vie en rose*, septembre 1984, numéro 19, page 35.
- DANDURAND, Anne, «Histoire de Q» dans *La Vie en rose*, numéro 28, juillet-août 1985, pages 34 et 35.
- DARDIGNA, Anne-Marie, *La presse «féminine»*, Paris, François Maspero, 1978, 248 pages.
- DAVID, Carole, *Terroristes d'amour*, Montréal, VLB Éditeur, 1986, [106] pages.
- DE LA DURANTAYE, Claire V., «La plénitude, du mythe à la divagation» dans *Women and well-being/Les Femmes et le mieux-être*, sous la direction de Vanaja Dhruvarajan, Montréal & Kingston, London, Buffalo, préparé pour l'Institut canadien de recherches sur les femmes par McGill-Queen's University Press, 1990, pages 183 à 194.
- DE LOTBINIERE-HARWOOD, Susanne, «*Mauve Desert*: translating through the body», communication présentée à l'occasion de la Quatrième Foire internationale du livre féministe, Barcelone, juin 1990, 6 pages.
- Re-Belle et Infidèle. La traduction comme pratique de réécriture au féminin. The Body Bilingual. Translation as a rewriting in the feminine*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1991, 174 pages.
- DE VASCONCELOS, Naumi A., «SML : syndrome materno-lesbien (telle mère, telle fille : quelle mère, quelle fille?)» dans *La Parole métèque*, numéro 7, automne 1988, pages 10 et 11.
- DEMERS, Jeanne et Line MCMURRAY, *L'Inframanifeste illimité*, Montréal, Éditions nbj, collection Craic, 1987, 94 pages.
- Des livres et des femmes*, septembre 1976.

- Des Lutes et des rires de femmes*, volume 1, numéro 1, octobre-novembre 1978 et volume 1, numéro 2, décembre 1978-janvier 1979; volume 2, numéro 3, mars-avril 1979 à volume IV, numéro 5, juin-juillet-août 1981.
- DIDIER, Béatrice, *L'Écriture-femme*, Paris, Presses universitaires de France, collection Écriture, 1981, 288 pages.
- DION, Robert, «Écrire ce qui donne à lire. Nicole Brossard lectrice» dans *Voix et images*, volume XVII, numéro 2, hiver 1992, pages 250 à 263.
- DRAPEAU, Renée-Berthe, *Féminins singuliers. Pratiques d'écriture : Brossard, Théoret*, Montréal, Les éditions Triptyque, 1986, 124 pages.
- DUBE, Cécile, «L'Échappée des discours de l'oeil. Madeleine Ouellette-Michalska. Nouvelle Optique, Montréal. 1981, 327 p.» dans *Québec français*, numéro 45, mars 1982, page 13.
- DUBRULE, Marie-Andrée, *Le Cas Harlequin. 1- La mise à l'épreuve du sujet féminin. Une analyse des procédés narratifs et littéraires*, Québec, Université Laval, Groupe de recherche multidisciplinaire féministe, cahier 10, 113 pages.
- DUMONT-JOHNSON, Micheline, «Découvrir la mémoire des femmes» dans *Cahiers de recherche éthique 8. Devenir de femmes*, 1981, pages 51 à 65.
- «La parole des femmes. Les revues féminines, 1938-1968» dans *Idéologies au Canada français (1940-1976)*, ouvrage collectif sous la direction de Fernand Dumont, Jean Hamelin et Jean-Paul Montminy, tome II : Les Mouvements sociaux - Les syndicats, Québec, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1981, pages 5 à 45.
- «Petit panorama des luttes féministes actuelles» dans *Québec français*, numéro 47, octobre 1982, page 27.
- DUPRE, Louise, «Questions de maîtrise» dans *Arcade*, numéro 8, octobre 1984, pages 48 à 55.
- Stratégies du vertige. Trois poètes : Nicole Brossard, Madeleine Gagnon, France Théoret*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, collection Itinéraires féministes, 1989, 266 pages.
- DUVAL-LE MONNIER, Thérèse, «Elle a encore fait tourner les presses» dans *Châtelaine*, volume 23, numéro 3, mars 1982, page 8.
- EDDIE, Christine, «Noir sur blanc (La lutte féministe : une parole qui s'imprime)» dans *dérives*, numéro 27, 1981, pages 58-67.
- EICHLER, Margrit, John MARECKI et Jennifer NEWTON, «Women: A Bibliography of Special Periodical Issues (1960-1975)» dans *Recherches sur la Femme. Bulletin d'Information Canadien*, special publication n° 3, août 1976, 78 pages.
- ELISABETH, «Compte rendu d'Écrire contre» dans *Le Temps des femmes*, numéro 8, novembre 1979, page 41.
- Entrelles*, volume 1, numéro 2, mars 1979 et volume 2, numéro 6, 15 novembre 1980.
- ESCOMEL, Gloria, «Les magazines féminins» dans *Madame au foyer*, volume 15, numéro 1, janvier/février 1980, pages 21 à 37.
- «Sois belle et achète» dans *La Gazette des femmes*, volume 1, numéro 2, novembre 1979, pages 6 et 19.

- FAHMY-EID, Nadia, «La presse féminine au Québec (1890-1920) : Une pratique culturelle et politique ambivalente» dans *Femmes et politique*, sous la direction de Yolande Cohen, Montréal, Le Jour, Éditeur, collection Idéelles, 1981, pages 101 à 115.
- FAHMY-EID, Nadia et Micheline DUMONT, «Recettes Pour la Femme Idéale [sic] : Femmes/Famille et Éducation dans deux journaux libéraux : *Le Canada* et *La Patrie* (1900-1920)» dans *Atlantis*, volume 10, numéro 1, automne 1984, pages 46 à 59.
- Femme du Québec*, volume 1, numéro 1, mars-avril 1979 à volume 2, numéro 1, mars-avril 1980.
- Femmes d'ici*, volume 12, numéro 1, septembre 1977 à volume 12, numéro 8, avril 1978; volume 14, numéro 4, décembre 1979.
- FERRETTI, Andrée, «L'Échappée des discours de l'oeil» dans *Le Devoir*, 27 juin 1981.
- Forces*, numéro 27, deuxième trimestre 1974, 64 pages.
- FORSYTH, Louise, «La critique au féminin : vers de nouveaux lieux communs» dans *Parlons-en/Talking Together*, Montréal, Université Concordia, Institut Simone de Beauvoir (Rapport annuel 1979-1980), pages 95 à 102.
- FORTIER, Frances, «L'écriture énigmatique de Nicole Brossard» dans *Nuit blanche*, numéro 46, décembre 1991, janvier, février 1992, pages 36 à 41.
- FREMONT, Gabrielle, «Petite histoire d'un grand mouvement. L'écriture des femmes» dans *Questions de culture 9. Identités féminines : mémoire et création*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, pages 173 à 187.
- G., D., «Quand je lis, je m'invente de Suzanne Lamy, Montréal, l'Hexagone, 1984, 116 pages» dans *Voix et images*, volume X, numéro 3, printemps 1985.
- GAUVIN, Lise, «Literary magazines in Québec» dans *The Oxford Companion to Canadian Literature*, Toronto, William Toye General Editor, Londres, Oxford University Press, 1983, pages 463 à 467.
- «Suzanne Lamy ou de l'effacement» dans *Possibles*, volume II, numéro 3, printemps/été 1987, pages 147 à 150.
- GIMBUTAS, Marija, *The Language of the goddess: unearthing the hidden symbols of western civilization*, New York, Harper & Row, Publishers, Inc., 1989.
- GOULD, Karen, «Setting Words Free: Feminist Writing in Quebec» dans *Signs*, volume 6, number 4, Summer 1981, pages 617 to 642.
- GOUVERNEMENT DU QUEBEC, Ministère des Affaires culturelles, Bibliothèque nationale du Québec, *Catalogue de la Bibliothèque nationale du Québec : revues québécoises*, 3 volumes, Montréal, 1981.
- GOUVERNEMENT DU QUEBEC, Ministère des Affaires culturelles, Direction des communications, *Répertoire des prix littéraires 1991*, 1991, 144 pages.
- GREEN, Deborah, «Canadian women's studies: Toward a new periodical index» dans *Canadian Library Journal*, June 1988, pages 175 à 178.
- GROUPE D'ANALYSE DE DOCUMENTS FÉMINISTES CANADIENS, *Index des périodiques féministes canadiens 1972-1985*, Toronto, OISE Press, 1991, 1070 pages.
- GUENETTE, Françoise, «Histoire de Q... prologue» dans *La Vie en rose*, numéro 28, juillet-août 1985, pages 32, 33, 36 et 37.

HAECK, Philippe, «Autour de l'origine. Entrevue avec Madeleine Ouellette-Michalska sur *L'Échappée des discours de l'oeil*» dans *Lettres québécoises*, numéro 23, automne 1981, pages 73 à 76.

*Naissances. De l'écriture québécoise*, Montréal, VLB éditeur, 1979.

HAINEAULT, Doris-Louise, «*L'Échappée des discours de l'oeil*» dans *Les Cahiers de la femme*, volume 4, numéro 1, fall 1982, page 89.

HERRMANN, Claudine, *Les Voleuses de langue*, Paris, Éditions des femmes, 1976, 180 pages.

HORER, Suzanne et Jeanne SOCQUET, *La Création étouffée*, Paris, Pierre Horay Éditeur, 1973.

HOUDE, Christiane, «Essai critique au féminin» dans *La Nouvelle Barre du Jour*, numéro 74, janvier 1979, pages 53 à 63.

HYVRARD, Jeanne, *Le Cercan. Essai sur un long et douloureux dialogue de sourds*, Paris, Éditions des femmes, 1987, 241 pages.

*Information Status of Women/Situation de la femme*, volume 1, numéro 1 - 1976 à volume 2, numéro 4 - 1978.

*Inter-femmes*, volume 1, numéros 1 et 2, avril et juin 1979.

JULIENNE-CAFFIE, Serge, *Simone de Beauvoir*, Paris, Éditions Gallimard, collection La Bibliothèque idéale, 1966.

KANDEL, Liliane, «Journaux en mouvement : la presse féministe aujourd'hui» dans *Questions féministes*, numéro 7, février 1980, pages 15 à 36; publié initialement dans *Pénélope*, numéro 1, juin 1979. Suivi de «Post-scriptum : une presse 'anti-féministe' aujourd'hui : *Des Femmes en mouvement*», pages 37 à 44.

*L'Autre Parole*, numéro 1, septembre 1976 à numéro 24, mai 1984; numéro 26, mars 1985 à numéro 28, novembre 1985.

L'HERAULT, Pierre, «Madeleine Ouellette-Michalska. *L'Échappée des discours de l'oeil*. Éditions Nouvelle Optique» dans *Livres et auteurs québécois 1981*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1982, pages 313 à 316.

*La Gazette des Femmes*, volume 1, numéro 1 (quatrième trimestre 1979) à volume 1, numéro 3 (quatrième trimestre 1979).

LA MOUREUX, Diane, *Fragments et collages. Essai sur le féminisme québécois des années 70*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, collection Itinéraires féministes, 1986, 169 pages.

LAMY, Suzanne, *d'elles*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1979, 111 pages.

«Des parcours irréversibles : Littérature québécoise et féminisme» dans *Le Devoir*, samedi 5 novembre 1983, page xiii.

*Quand je lis je m'invente*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1984, 113 pages.

LANCTOT, Martine, «La genèse et l'évolution du mouvement de libération des femmes à Montréal, 1969-1979», mémoire présenté au département d'histoire de l'Université du Québec à Montréal, décembre 1980.

LANGVIN, Lysanne, «Lecture écriture au féminin» dans *Québec français*, numéro 60, décembre 1985, pages 86 à 89.

LAURIN-FRENETTE, Nicole, «La libération des femmes» dans *Les Femmes dans la société québécoise*, sous la direction de Marie Lavigne et Yolande Pinard, Montréal, Boréal Express, collection Études d'histoire du Québec, 1977, pages 191 à 214.

*Le Bulletin du CSF*, volume 5, numéro 1, mars 1978 à volume 6, numéro 5, été 1979.

LE CLEZIO, Marguerite, «Mother and Motherland: The Daughter's Quest for Origins» dans *Stanford French Review* V, pages 381 à 389.

LE COLLECTIF CLIO, *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Les Quinze, éditeur, collection Idéelles, 1982, 526 pages.

*L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, éditeur, 1992, 646 pages.

LEBLANC, Thérèse, *Les Femmes. Guide des ressources documentaires à Montréal*, sous la direction du Comité de travail sur les ressources documentaires sur les femmes, Montréal, Éditions François Huot, 1987, 113 pages.

LEMIEUX, Denise et Lucie MERCIER, *La recherche sur les femmes au Québec : bilan*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, Instruments de travail, numéro 5, 1982, 336 pages.

LEQUIN, Lucie, «De la femme patriarcale à la femme sujète dans les romans québécois d'après-guerre 1945-1951», thèse présentée à la Faculté des études supérieures de l'Université Concordia, novembre 1989, 355 pages.

«Suzanne Lamy. *d'elles*. Éditions de l'Hexagone» dans *Dictionnaire des oeuvres littéraires québécoises*, tome 6 (à paraître).

*Les Cahiers de la femme*, volume 1, numéro 1, automne 1978 à volume 1, numéro 4, été 1979.

*Les Têtes de pioche*, numéro 3, mai 1976 à numéro 5, septembre 1976; volume 2, numéro 5, septembre 1977 et volume 2, numéro 6, octobre 1977.

LOUTHOOD, Louise, «Noir sur blanc» dans *dérives*, numéro 29-30, pages 104 à 106.

LUPIEN, Odette, «Analyse du discours de trois publications féministes», mémoire présenté au Département d'études françaises de la Faculté des arts et sciences de l'Université de Montréal, novembre 1986.

MARANDA, Jeanne et Mair VERTHUY, «Les Écrits Féministes au Québec» dans *Emergency Librarian*, volume 5, number 1, September/October 1977, pages 12 à 20.

MARINI, Marcelle, «Féminisme et critique littéraire : réflexions sur l'esprit de discipline» dans *Stratégies des femmes*, livre collectif préparé par Marie-Claire Pasquier, Marcelle Marini, Françoise Ducrocq, Geneviève Fraisse et Anne-Marie Sohn, Amsterdam, Berlin, Boston, Londres, New York, Paris, Philadelphie, Rome, Éditions Tierce, collection Femmes et société, 1984, pages 235 à 258.

MAUGUIERE, Bénédicte, «Criuque littéraire féministe et écriture des femmes au Québec» dans *The French Review*, volume 63, numéro 4, March 1990, pages 632 à 641.

MOI, Toril, *Sexual/Texual Politics*, Londres et New York, Methuen & Co. Ltd., collection New Accents, 1985, 206 pages.

NEWTON, Jennifer L. et Carol ZAVITZ, «Women. A Bibliography of Special Periodical Issues, volume 2» dans *Documentation sur la recherche féministe*, special publication number 4, janvier 1978, 280 pages.

NOUSS, Alexis, *La Modernité*, Paris, J. Grancher Éditeur, collection Ouverture, 1991, 224 pages.

O'LEARY, Véronique et Louise TOUPIN, *Québécoises Deboutte!*, tome 1, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1982, 212 pages; tome 2, collection De Mémoire de femmes, 1983, 377 pages.

OUELLETTE-MICHALSKA, Madeleine, *L'Échappée des discours de l'oeil*, Montréal, Les éditions Nouvelle Optique, 1981, 336 pages.

*La Tentation de dire*, Montréal, Québec/Amérique, collection Littérature d'Amérique, 1985, 172 pages.

Madeleine, «Pourquoi elles écrivent» dans *Québec français*, numéro 42, mai 1981, page 36.

«Suzanne Lamy. Du discours de maîtrise à la cadence des lunes» dans *Le Devoir*, 2 février 1980.

PELLETIER-BAILLARGEON, Hélène, «Du nouveau à *Châtelaine*» dans *Maintenant*, février 1973, numéro 123, page 9.

PIOTTE, Jean-Marc, *La Communauté perdue : petite histoire des militantismes*, Montréal, VLB éditeur, collection Études québécoises, 1987, 141 pages.

*Pluri-elles*, volume 1, numéro 1, juin 1977 à volume 1, numéro 6, juin 1978.

*Point*, volume 2, numéro 2, mars 1978, 43 pages.

*Point-virgule*, numéro spécial, janvier 1978; volume 1, numéro 1, juillet-août 1978 à numéro 5 [sans date].

*Positives*, numéro spécial d'information, octobre 1973; octobre 1975; numéros 1 et 2, 1975.

RENAUD, Thérèse, *Les Sables du rêve*, Montréal, Éditions Les Herbes rouges, numéro 29, 1975 [s.p.].

RICH, Adrienne, «La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne» dans *Nouvelles Questions féministes*, numéro 1, 1981, pages 15 à 43.

*Les Femmes et le sens de l'honneur. Quelques réflexions sur le mensonge*, traduit de l'anglais par Lisette Girouard, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1979 [s.p.].

RIZZOLI, Carmen, Carole HENRY, Christine LEMOINE, Ginette MILLER, Isabelle BEAUDOIN, Louise BOUCHARD, Louise LANGLOIS, Lucie ALBERT, Lynne KURTZMAN, Rachel BELISLE, Tiny VAN DIJA, *Sans fleurs ni couronnes*, Montréal, Des Luttes et des rires de femmes, 1982, 173 pages.

ROWAN, Renée, «Relire *Têtes de pioche*» dans *Le Devoir*, 14 juillet 1980.

ROY, Monique, «Les femmes dans le monde» dans *Madame au foyer*, automne 1982, page 70.

«Madeleine Ouellette-Michalska» dans *Perspectives*, volume 23, numéro 37, 12 septembre 1981, page 18.

ROYER, Jean, «*La Vie en Rose* [sic] : un magazine féministe à succès» dans *Le Devoir*, samedi 27 octobre 1984, page 25.

«Madeleine Ouellette-Michalska. Faire circuler le féminin» dans *Le Devoir*, 27 juin 1981.

SABOURIN, Hélène, «Les revues féminines ont-elles encore la faveur des Québécoises?» dans *La Presse*, 4 mai 1972, pages F22 et 23.

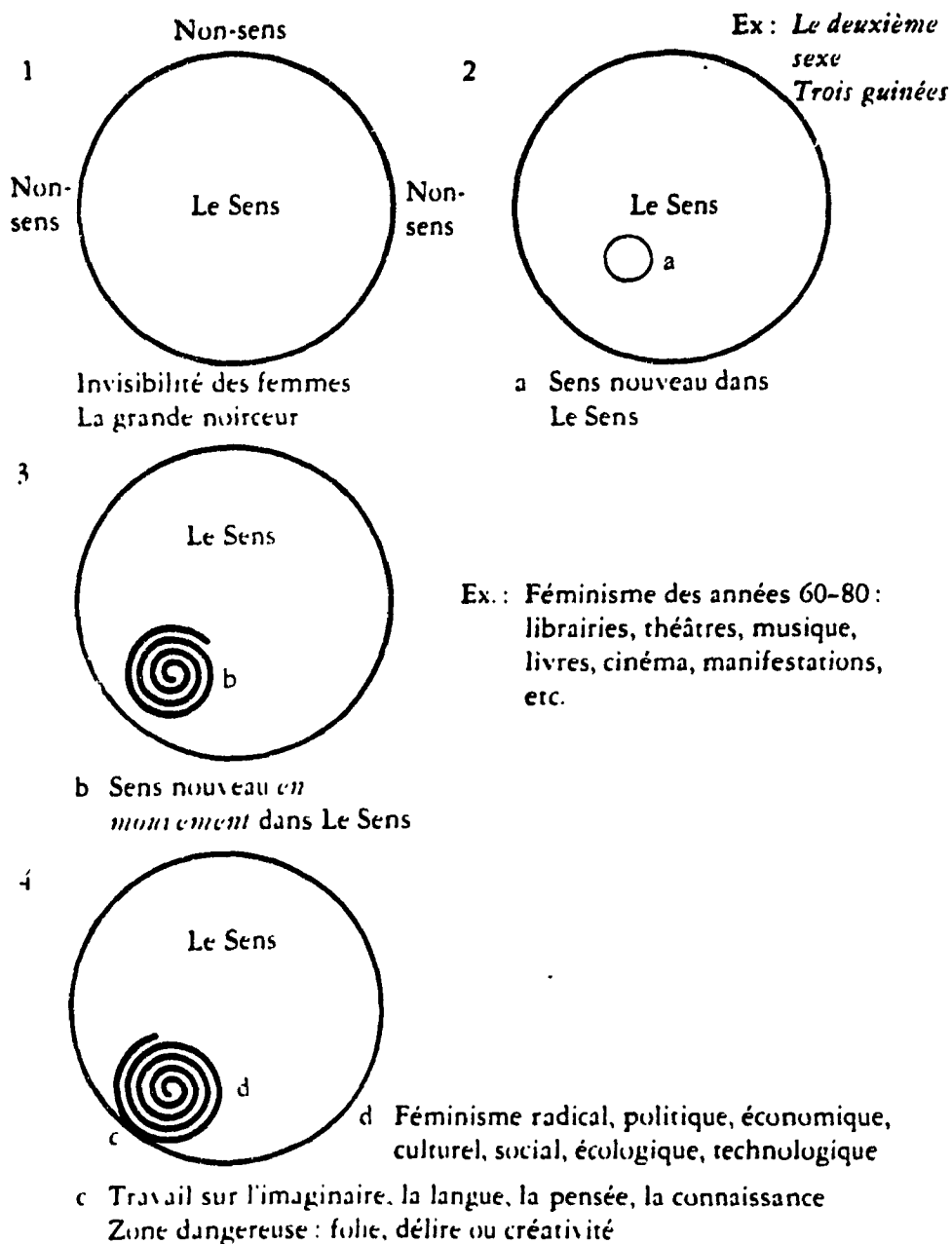
SAINT-MARTIN, Lori, «Critique littéraire et féminisme : par où commencer?» dans *Québec français*, numéro 56, décembre 1984, pages 26 et 27.

*Malaise et révolte des femmes dans la littérature québécoise depuis 1945*, Québec, Université Laval, Groupe de recherche multidisciplinaire féministe, cahier 28, 1989, 378 pages.

- «Métaféminisme» dans *Spirale*, numéro 100, octobre 1990, pages 12 et 13.
- «Que faisiez-vous il y a dix ans? d'elles de Suzanne Lamy, l'Hexagone, 1979» dans *Spirale*, numéro 90, septembre 1990, page 9.
- SAUVE, Madeleine, «De la ponctuation (X)», *Observations grammaticales et terminologiques*, Université de Montréal, Secrétariat général, fiche numéro 95, février 1978, 7 pages
- SHOWALTER, Elaine, «Literary Criticism» dans *Signs*, volume 1, number 2, Winter 1975, pages 435 à 460.
- SMART, Patricia, *Écrire dans la maison du père. L'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, Montréal, Québec/Amérique, collection Littérature d'Amérique, 1988, 338 pages.
- Statut, Bulletin de la femme/Status of Women News*, volume 1, number 1, summer 1973 à volume 1, number 5, February 1975; volume 2, number 4, February 1976; volume 2, number 5, May 1976; volume 3, number 4, May 1977 à volume 6, numéro 1, hiver 1979-80.
- STONE, Carole, «From Mother to Art: the Individuation Process in the Poetry of Patricia Goedicke», communication présentée au congrès annuel de la National Women's Studies Association, New Brunswick (New York), juin 1984.
- SULLEROT, Evelynne, *La Presse féminine*, Paris, Armand Collin, 1966, 320 pages.
- TASSO, Lily, «La presse féminine s'interroge» dans *La Presse*, jeudi 23 avril 1970, page 40.
- THEORET, France, *Entre Raison et Dérailson*, Montréal, Éditions Les Herbes rouges, 1987, 172 pages.
- «Pour une lecture critique des textes de femme» dans *La Nouvelle Barre du Jour*, numéro 66, mai 1978, pages 76 à 79.
- THERY, Chantal, «Féminité Subversion Écriture : L'aube-scène sexuelle et les motmificateurs» dans *Lettres québécoises*, numéro 34, été 1984, pages 68 et 69.
- UN GROUPE DE FEMMES DE MONTREAL, *Manifeste des femmes québécoises*, Montréal, L'étincelle, 1971, 58 pages.
- VALOIS, Jocelyne, «La presse féminine et le rôle social de la femme» dans *Recherches sociographiques*, septembre-décembre 1967, volume VIII, numéro 3, pages 351 à 375.
- VERTHUY, Maïr et Agathe MARTIN-THERIAULT, «Literary magazines in French» dans *Supplement to The Oxford Companion to Canadian History and Literature*, Toronto, William Toye General editor, Londres, New York, Oxford University Press, 1973, pages 197 à 204.
- VIGNEAULT, Robert, «Du règne de Phallus à l'avènement d'une humanité intégrale. Un grand essai ironique, subversif, troublant de Madeleine Ouellette-Michalska : *L'Échappée des discours de l'oeil*» dans *Lettres québécoises*, numéro 25, printemps 1982, pages 79 à 81.
- WARLAND, Betsy, «proper deafinitions or breaking the patriarchal headlock», communication présentée à l'occasion de la Troisième Foire internationale du livre féministe, Montréal, juin 1988, 19 pages.
- WOOLF, Virginia, «How should one read a book?» dans *The Common Reader*, London, The Hogarth Press, 1959.
- YAGUELLO, Marina, *Les Mots et les Femmes*, Paris, Payot, collection Langages et sociétés, 1978, 204 pages.

## VISION AÉRIENNE

Des séquences de la SPIRALE en son énergie et mouvement  
vers une culture au féminin





PAGINATION ERROR.

ERREUR DE PAGINATION.

TEXT COMPLETE.

LE TEXTE EST COMPLET.

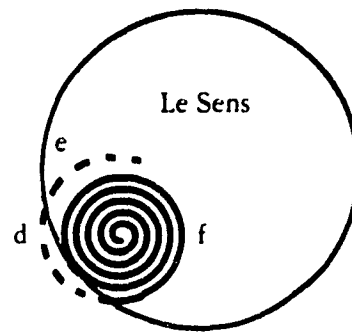
NATIONAL LIBRARY OF CANADA.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DU CANADA.

CANADIAN THESES SERVICE.

SERVICE DES THESES CANADIENNES.

5

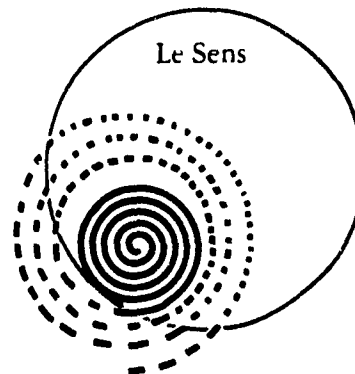


d *Sens médité* né de la conquête sur le non-sens

e *Sens renouvelé* par l'excursion et l'exploration dans le non-sens

f. *Nouvelles perspectives*: nouvelle configuration de l'être-femme-au-monde du réel, de la réalité et de la fiction

6



Culture au féminin dont l'existence dépend essentiellement de nos incursions dans le territoire tenu jusqu'à ce jour comme celui du non-sens. Sans les séquences 5 et 6, la spirale, refoulée aux frontières du sens, finirait par se clore sur elle-même.

**LISTE DES PERIODIQUES NON DEPOUILLES**

*Action féministe*

*Arcade*

*Association des femmes de Radio-Canada*

*Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui*

*Bulletin. AEF*

*Bulletin de l'Association nationale de la femme et le droit*

*Bulletin de l'Institut Canadien de Recherches pour l'Avancement de la femme*

*Bulletin de la Ligue des femmes du Québec*

*Bulletin de ressources*

*Bulletin du centre de femmes d'Aylmer*

*Bulletin du Centre de recherches et d'information du Centre-Sud*

*CFUW-FCFDU Journal*

*Communiqu'elles*

*Contre la violence*

*D'une mère à l'autre*

*Des Livres et des Femmes*

*Documentation sur la recherche féministe*

*Entre-nous*

*Femmes à l'oeuvre*

*Femmes d'action*

*FFQ Petite Presse*

*Focus*

*L'Égale*

*L'Une à l'autre*

*La Femme canadienne-française*

*La Fricassée*

*La Parole métèque*

*La Revue*

*La Voie lactée*

*Le Guide de la Québécoise*

*Le Bulletin. Association Canadienne des Centres Contre le Viol (Voir aussi Les Nouvelles nationales. Les centres canadiens contre le viol)*

*Le Bulletin. Institut Simone de Beauvoir*

*Le Gierf-info*

*Le Tablier déposé*

*Les Sourcières*

*Lesbienne*

*Marie-géographie*

*Militantes*

*Nouvelles. Parti féministe du Canada*

*Paroles de femmes*

*Répercussion*

*Revue des fermières*

*Tessera*

*Treize*

*Une Québécoise*

*Une Véritable Amie*